

WILLIAMS SASSINE

SAINT MONSIEUR BALY



Présence Africaine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Saint Monsieur Baly

DU MÊME AUTEUR
aux Éditions Présence Africaine

Saint monsieur Baly, roman, 1973.

Wirriyamu, roman, 1976.

Le Jeune Homme de sable, roman, 1979.

L'Alphabète, contes, 1982.

Le Zéhéros n'est pas n'importe qui, roman, 1985.

aux éditions Le bruit des autres

L'Afrique en morceaux, nouvelles, 1994.

inédit

Légende d'une vérité, théâtre.

L'Albinos, roman.



Saint
Monsieur Baly
roman

PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Écoles - 75005 Paris
64, rue Carnot - Dakar

*A Monsieur Koulibaly Lamine,
dit Lako*

PROLOGUE

I

— Remerciez Dieu, Monsieur, d'avoir conduit aujourd'hui vos pas vers moi : ce petit animal que vous voyez ici est le dernier spécimen de sa race. En fait, il n'en existait plus que trois : celui de mon père, qui est mort l'an passé ; ma mère en possédait un autre qui est tombé l'autre jour dans la mer, à Dakar. — Vous connaissez Dakar, Monsieur ? C'est mon pays : je l'ai quitté parce que le climat ne convenait plus à mon petit margouillat ; oui, Monsieur, il n'y a plus qu'un seul margouillat dans le monde entier ; c'est le mien : vous avez de la chance, Monsieur, vraiment de la chance ; vous êtes blanc, moi je suis noir, mais ne sommes-nous pas des frères ? — tous les hommes sont des frères — c'est pourquoi, Monsieur, malgré toute l'affection que je porte à mon petit margouillat et toutes les recommandations de mes parents de ne jamais m'en séparer, je vous le donne pour rien : cinq mille francs seulement, pour m'acheter quelque chose à boire et oublier mon petit margouillat.

Le Blanc sortit une liasse de billets de ban-

que. Il était trop heureux de posséder le dernier margouillat de la terre, à si bon prix, pour discuter. On lui avait dit que les Noirs étaient bêtes, mais il n'y croyait pas trop. Maintenant, il venait d'en avoir la preuve, et pendant que le Dakarois, un long gaillard dégingandé, contour-nait à pas silencieux sa petite table encombrée de lunettes, de montres, de bracelets, de boucles d'oreilles, pour capturer le margouillat, le Blanc pensait déjà à son retour triomphal parmi ses amis : il leur enfoncerait dès le premier coup leur vanité de petits chasseurs de lions dans la gorge en sortant de sa poche, tel un prestidigi-tateur, ce petit reptile, seul survivant de son espèce, qu'il prétendrait avoir fait sien après mille et une ingéniosités, après mille et un dan-gers, au péril de sa vie. Quel beau thème pour l'environnement ! Des conférences partout ! La célébrité ! Peut-être qu'il serait nommé prési-dent de la Société Protectrice des Animaux ! Il sursauta et sortit de ses rêves, au cri de désap-pointement du Dakarois : le dernier margouillat de la terre venait de lui glisser entre les doigts. Il appela à son secours des enfants :

— Attrapez-moi ce margouillat, mes enfants ; mais attention, ne lui faites pas de mal ; pas de pierres, seulement avec les mains... Eh toi ! j'ai dit « pas de pierres » !

Le petit margouillat, apeuré, se dirigea vers un vieux hangar, zigzaguant dans la boue, pour-suivi par le Dakarois et les enfants : lorsque François les vit accourir vers lui, il se leva et tenta à son tour, pris par une joie enfantine, de

SAINT MONSIEUR BALLY

barrer le chemin au petit margouillat, mais l'animal glissa entre ses jambes et aussitôt après le Dakarois lui tomba dessus en l'empoignant haineusement au collet.

— Espèce de maudit, de pourriture, si tu touches à ce margouillat, je te tuerai, lui souffla-t-il à la figure avant de le jeter dans la boue.

Certains enfants revinrent sur leurs pas et lui crachèrent dessus en riant. Le Dakarois, comme pour s'excuser, se tourna vers le Blanc au regard perdu vers sa lointaine Europe et lui cria :

— C'est pas comme mon margouillat : des types comme lui, Monsieur, il y en a trop chez nous. On devrait tous les tuer.

Et pendant qu'il reprenait sa poursuite, François se releva péniblement, la tête remplie seulement du mot « tuer » dansant sur lui-même en un cercle de plus en plus infernal au fur et à mesure qu'il le conjugait sous toutes ses formes, grâce à un mécanisme mental déclenché inconsciemment dans ses souvenirs d'écolier : « Tuer... Il me tue... Je le tue... Je les tue... Je me tue... Tuer... Tuer... Je les tue tous et je me tue. »

Et ce fut la révélation, sa vérité. Tant pis s'il n'était que le seul à la comprendre. Le Blanc, arrêté non loin de lui, avait lui aussi sa petite vérité que, bientôt, on lui apporterait sous la forme d'un vulgaire margouillat.

Il se dirigea vers le pont en jouant avec l'affreux petit mot dont il avait décidé de se servir pour transformer sa vie. Il se sentait une ter-

SAINT MONSIEUR BALY

rible puissance en marchant et, pour la première fois depuis si longtemps, il redressa sa taille, bomba sa poitrine et continua son chemin en regardant de haut ses concitoyens qui instinctivement s'écartaient de lui en se bouchant le nez.

« Je les tuerai tous, et moi après ; je dispose désormais de leur vie ; ils m'ont tenu à l'écart de leur société, je ne suis donc pas obligé de respecter leurs règles. Ils ont fait de moi un dieu », se dit-il en savourant l'inquiétant pouvoir dont il venait de prendre conscience. Il se reprochait de n'avoir pas pensé plus tôt au suicide, lui dont l'âme était promise aux feux éternels et dont le corps était devenu semblable à un vieil arbre pourri, boursoufflé de vermines féroces et insatiables qui le grignotaient inlassablement nuit et jour.

« Leur malédiction se retournera contre eux et je les emporterai tous avec moi en enfer ; peut-être que le Bon Dieu n'a pas vu ce qui m'est arrivé ; c'est vrai qu'il ne peut tout voir, la création lui échappe ; ou bien est-ce parce que les anges ne lui rapportent pas toujours fidèlement ce qui se passe dans cette ville ; mais lorsque je les aurai tous tués, je les conduirai tous auprès de Toi, mon Dieu et je T'expliquerai tout moi-même.

« Je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère ; à ma naissance, Tu m'as confié à ma grand-mère ; la sainte femme me recommandait d'avoir toujours confiance en Toi parce que Tu es le père de tous les orphelins : c'était vrai.

SAINT MONSIEUR BALLY

Lorsqu'il m'arrivait d'envier mes petits camarades à cause de leur père, de leur mère et de leurs frères et sœurs, il me suffisait de pénétrer dans l'Église et de Te montrer toutes mes peines pour qu'elles s'évanouissent aussitôt ; après, il me semblait que le monde entier pouvait m'appartenir et que tous les hommes étaient mes frères. J'étais tellement fier de Toi ! Et si Tu m'as souvent écouté, la nuit, Tu devrais savoir qu'un fils n'a jamais admiré et adoré son père autant que moi ; même lorsque Tu m'enlevas grand-mère, je n'ai pas beaucoup pleuré et je n'ai pas manqué la classe ce jour-là ; et j'avais raison, puisque Tu m'as aidé à réussir à mon examen et que peu de temps après Tu me fis connaître la petite Marie ; qu'elle était jolie et gentille ! Je savais que Tu me l'envoyais pour remplacer grand-mère. Dès après notre mariage, je lui appris à Te remercier chaque nuit pour tout le bonheur que Tu nous accordais. Elle ressemblait tant à grand-mère lorsqu'elle Te parlait pendant ses prières. Notre fonds de commerce marchait si bien ! Le jour où Tu nous donnas notre premier enfant, Te rappelles-tu ? J'étais si heureux que je le criai dans tous les bars. Maudit soit le jour où Tu me fis rencontrer Fodé ; c'est à cause de Toi que je l'introduisis dans ma famille ; il me disait qu'il n'avait jamais eu de chance dans sa vie et Toi tu me disais de tout partager ; pour recevoir, ne faut-il pas d'abord donner ? Je le considérai comme un frère et lui donnai cette chance qui lui manquait en le nommant gérant de ma bou-

SAINT MONSIEUR BALLY

tique ; il ne tarda pas à provoquer ma faillite, et lorsque je le licenciai, il me traita publiquement de tous les noms et me maudit ; Tu ne l'as peut-être pas entendu, mon Dieu, ou peut-être as-Tu oublié, mais j'ai encore ces mots dans la tête ; il a dit exactement, devant tous mes amis : « Si c'est vrai que Dieu existe et qu'il est juste, qu'une longue série de malheurs te rendent la vie insupportable. »

« Alors Toi, mon Dieu, Toi au nom de qui je pratiquais le bien, Tu m'as abandonné et Tu as pris son parti : ma femme et mon enfant moururent peu après de simples maux de tête ; Tu m'as donné la lèpre, regarde mes mains, et mes pieds, et ma face ; je suis tellement pourri que je ne sens plus ma propre odeur ; les créanciers ont saisi tous mes biens et m'ont mis dans la rue. Tous mes concitoyens, du plus petit au plus grand, fuient à ma vue en se signant ; ceux qui osent m'approcher me crachent dessus ou me jettent la pierre. Alors c'est ça, Ta justice ? Tu T'es trompé sur mon compte, je ne suis pas Job, moi ! Je n'aurais jamais traité mon enfant comme Tu m'as traité. J'ignore le péché qui m'a attiré Ta colère, mais même si je l'avais commis, ce n'est pas sur le pari public de Fodé que Tu aurais dû me châtier ; Tu as peut-être agi ainsi parce que Tu n'es pas le dieu qu'il me faut. Je n'ai pas peur de Toi, je ne Te crains plus. Que peux-Tu encore contre moi ? Désormais, comme Toi, je peux tuer ou laisser vivre, parce que je suis prêt à me délecter de la mort et à danser sur les charbons ardents... et là-bas je ne

SAINT MONSIEUR BALLY

serai pas seul. Je Te raconterai tout, bientôt, et Tu verras que tous méritent autant que moi l'enfer. Non, je ne serai pas seul... »

Il se tut et regarda le ciel, un petit ciel hypocrite qui malgré son air ensoleillé déverserait bientôt sur la ville des trombes d'eau. Ses doigts rongés par la lèpre s'agitèrent ridiculement pour chasser une mouche. Un vieux camion le dépassa en défonçant des flaques d'eau ; il se serra contre un arbre pour éviter les éclaboussements ; le véhicule disparut à un tournant pendant qu'un passager lui faisait des signes de la main ; il l'imita longtemps en songeant à son oncle qui les avait un jour invités, lui et sa femme, juste après leur mariage. Un nouvel espoir l'assaillit à la pensée que, chez cet oncle, il pourrait refaire sa vie ; il se laissa doucement glisser au pied d'un arbre tout près du pont et, s'asseyant sur une de ses racines, se mit à rêver à cette nouvelle vie. Le fleuve, imperturbable, roulait ses eaux noires dans son lit, en bruissant sourdement autour des pieds du pont. François, d'un coup bien calculé de sa langue et de ses lèvres, jeta son crachat par-dessus les remparts du pont en souhaitant que les germes de sa terrible maladie se répandent partout dans le fleuve.

« Lorsque j'irai chez lui, reprit-il, je travaillerai si durement que sa plantation décuplera ; chaque jour je me lèverai avec le premier chant du coq et labourerai jusqu'au coucher du soleil ; j'oublierai tout. »

SAINT MONSIEUR BALLY

Il sentit une piqûre de fourmi dans le dos, y porta la main ; l'insecte se déplaçait à présent le long de son échine ; ne pouvant le saisir, il essaya de se gratter, mais ses doigts semblables à des bouts de caoutchouc mou lui obéirent difficilement. La fourmi le piqua à nouveau ; il se serra davantage contre l'arbre et, comme il l'avait souvent vu faire par des chiens pouilleux, en un lent mouvement de va-et-vient frotta son dos contre le tronc. Il avait bien failli échapper à l'ensorcellement du petit mot qui éclairait désormais sa destinée d'une lumière éblouissante mais il avait suffi d'une fourmi pour lui rappeler qu'en dehors de cette lumière il devrait cheminer seul, titubant dans la nuit de ses rêveries et de ses illusions, une nuit qu'il savait longue comme la folie, floue et irréaliste comme une mort sans agonie. Et à côté, le petit mot recommença son cercle infernal, s'accrochant cette fois-ci, comme un petit animal carnivore qui découvre de plus en plus les faiblesses de sa victime, à tout ce qui faisait la somme de ses souffrances.

Se relevant sur les moignons de ses pieds, il traversa le pont et se dirigea vers la gargote de la ville, riant déjà comme un enfant du tour qu'il s'appropriait à jouer à tous ses concitoyens. Il lui semblait en ce moment que les hommes n'étaient que de pitoyables insectes laborieux, traversant fébrilement et égoïstement la vie, poltrons devant cette autre face de la vie que lui, le plus misérable d'entre tous, embrasserait

SAINT MONSIEUR BALLY

bientôt parce qu'elle signifiait *résurrection*, le dernier chaînon qui venait d'entrer dans le cercle infernal, toujours conduit par le petit mot aux dents venimeuses.

« Résurrection — Tuer — Les tuer tous — Me tuer... Après, rencontre des autres âmes damnées — Blasphèmes, même là-haut — Résurrection... »

Il arrivait près de Mohamed, le vieil aveugle du coin :

— Hey, Mohamed ! Comment vont ta femme et ton enfant ?

Mohamed ne levant même pas la tête, il continua son chemin en sifflotant un petit air qu'aimait beaucoup sa petite Marie. Une parole de saint Paul lui vint à l'esprit : « Nul n'a le droit de vivre pour lui-même ou de mourir pour lui-même. » Les saints ne servent donc jamais qu'à faire de belles phrases et se dépêchent de mourir pour éviter des discussions ? De belles phrases semblables à des fleurs pour fleurir leur tombe.

Aller se sacrifier sur un quelconque champ de bataille à côté des colonisés ou offrir son cœur tout chaud à un médecin pour une transplantation cardiaque ? Ou encore... Il entrevoyait une possibilité infinie d'exploiter sa volonté de suicide lorsqu'il trébucha contre le seuil de la gargote. Tout le monde se tut à son entrée ; seul le Dakarois continuait à raconter son aubaine en riant et en se tapant sur les cuisses :

— Alors je lui ai dit : « Dans le monde entier il n'y a que trois margouillats : un pour ma

SAINT MONSIEUR BALLY

mère, qui est mort, un pour mon père, qui est tombé dans la mer, et un pour moi... »

François le regarda avec mépris. Des histoires de margouillat pour agrémenter la vie ! Leur vie de petits hommes méchants.

— C'est ce maudit qui a manqué de me faire rater mon coup, poursuivit le Dakarois en se tournant vers lui.

François soutint son regard et en un geste de défi porta ses gros doigts rongés dans ses narines qu'il fouilla longtemps avant de se moucher. Ensuite il commanda une bouteille de vin rouge, paya de ses derniers sous et sortit, libérant après lui les conversations des consommateurs.

Le vieil aveugle, la tête obstinément penchée, assis à la même place, ne semblait vivre que par le bout de sa canne tapotant nerveusement la terre mouillée. « S'il savait combien on peut devenir puissant d'un coup en acceptant de se donner la mort ! Le Bon Dieu se moque bien de lui aussi. S'il le savait ! » marmonna-t-il, arrêté en face de la gargote.

Puis tout aussi brusquement il revint à ses premières pensées : « Il me faut laisser une marque sur cette putain de ville ; il faut qu'ils se souviennent longtemps de moi ; il faut que mon sang les éclabousse et qu'ils en perdent le sommeil. Je troublerai leur conscience. Ce sera ma meilleure façon de mourir pour les autres, monsieur saint Paul, afin que tous les Mohamed de cette ville bénéficient de mon suicide. »

La ville ne fut jamais aussi proche d'une tragédie que ce jour-là. François, calant précautionneusement sa bouteille sous le bras, quitta la grand-route pour suivre un petit sentier parallèle à la voie ferrée. À présent qu'il approchait de l'instant fatidique, il se rappela qu'il n'avait pas encore trouvé le moyen de mettre fin à ses jours. L'idée d'immolation et de sang s'imposa à son esprit ; alors il eut envie de briser sa bouteille pour se couper la gorge avec un des tessons, comme l'avait fait un homme lorsqu'il était tout petit, un homme que la peur du ridicule et la colère avaient un jour fait prendre son couteau de cuisine pour s'égorger : son épouse s'était enfuie dans les bras de son domestique. La quantité de courage et de douleur nécessaires à cette opération le découragèrent. Seules la peur ou la honte pourraient donner une telle force à un homme. François ne voulait plus vivre, c'est tout : il devait protester contre l'incompétence du ciel. Mais avant, il voulait savourer jusqu'au bout sa nouvelle promotion au rang de dieu que lui conférait sa redoutable liberté de distribuer la mort.

Il s'assit sur un rail et déboucha la bouteille de vin ; sa longue cogitation intérieure lui avait desséché l'esprit et le palais ; la tête rejetée en arrière, il laissa couler le liquide rouge entre ses lèvres et lorsqu'il reposa la bouteille, il constata avec satisfaction qu'elle était à moitié vide. Il savait que, dans quelques instants des petits

SAINT MONSIEUR BALY

lutins viendraient dans sa tête jouer et consolider les pensées qu'ils y trouveraient.

Dans le ciel roulaient de gros nuages noirs. Il leva les yeux en regrettant de ne pas pouvoir arrêter l'orage qui se préparait. « Jusqu'au bout Tu auras été avec eux, contre nous, mon Dieu ; je sais que cette pluie servira à laver le sang que je voudrais leur offrir, et Tu as horreur des scandales que Tu ne provoques pas toi-même. »

Il reprit la bouteille entre ses paumes boursofflées et, suffoquant, aspira le reste du contenu. Un long sifflement déchira l'air. Le train. Alors, tremblant de peur, il se coucha en travers des rails, les bras en croix, souhaitant que tout se passe très vite. « C'est moi, Dieu, qui aurai le dernier mot ; même si Tu fais pleuvoir, ils verront demain ma tête affreuse, mes mains et mes pieds lépreux ; ils seront obligés de me ramasser morceau par morceau pour m'enterrer ; alors du fond de notre tombe, nous sortirons chaque nuit, chacun de son côté pour hanter leur sommeil ; ces morceaux de chair que Tu as créés, mon Dieu, pour me faire souffrir, je les ferai sortir... Je Te raconterai tout là-haut et Tu comprendras... Je suis si fatigué... Dieu que c'est difficile de mourir... c'est si... »

Son esprit déjà flottait sur les premières vapeurs de l'alcool. Lentement, la locomotive s'ébranla.

II

Mohamed n'était pas homme à se laisser abattre. Pourtant, il en avait le droit : il était né aveugle, de parents maladifs et également aveugles, des mendiants, dont il n'avait hérité que d'une canne et d'une écuelle. Lorsque les premiers rayons du soleil lui chatouillaient la peau ou qu'il entendait les doux piailllements des petits oiseaux, au bout de ce que les hommes appellent la nuit, il se prenait à rêver à l'éclat de l'astre du jour, à la verdure sombre et ondoyante de la grande forêt qui embrassait sa petite ville, à imaginer la couleur des choses et des êtres vivants, et sans rancune ni amertume pensait au bonheur des borgnes... Toutes ces rêveries, c'était déjà si loin ! Depuis exactement son mariage. Mais chaque jour, il continuait du fond de son cœur à remercier ses parents disparus de lui avoir appris à traîner sa vie sans jamais se plaindre, en acceptant tout avec joie et reconnaissance comme ce nom du prophète qu'il portait. Il ne faut jamais trop demander ni aux hommes, ni à Dieu. Mais aujourd'hui il se

SAINT MONSIEUR BALY

sentait très las et trop vieux. Sa femme venait de disparaître à nouveau, emportant avec elle leur unique enfant, son petit trésor de Fati.

Au début, bien sûr, des sentiments de jalousie le rongeaient à chacune des fugues d'Aïssa, mais il avait vite appris à se résigner. Aujourd'hui, c'était différent ; il avait l'impression que ce monde n'était qu'un éternel recommencement et que pour en voir la fin il suffirait de s'enfoncer dans le royaume des bêtes sauvages, de l'autre côté de la grand-route boueuse, bien loin dans la brousse. Il se rendit compte avec effroi que Satan l'entraînait vers l'idée de suicide ; il égrena rapidement son chapelet pour chasser au fond de lui le démon de la tentation. La vie n'était-elle pas un simple prêt d'Allah ? Rien n'appartient à l'homme dans ce bas monde, tout est volonté de Dieu. Même ses yeux ouverts sur les ténèbres n'étaient-ils pas une grâce, une caution payée à l'avance pour l'éternité bienheureuse ? Allah seul a le droit de réfléchir et de décider. Pourtant... Un murmure de voix féminine le fit tressaillir.

— Aïssa, veux-tu venir ici ? lança-t-il d'une voix enrouée.

— Le pauvre Mohamed a encore perdu sa femme.

On se moquait encore de lui.

Tout serait si différent s'il n'était pas aveugle ! Jamais personne n'aurait osé le traiter de pauvre type. Quant à Aïssa, il ne l'aurait même pas rossée comme il en avait l'intention en ce moment, s'il l'attrapait. Il lui aurait simplement

SAINT MONSIEUR BALY

dit qu'il ne voulait plus d'elle, il aurait lui-même saisi ses baluchons pour les jeter dans la rue ; il savait qu'elle n'était pas belle, et même qu'elle boitait affreusement, alors si vraiment il voyait, elle resterait plus tranquille. S'il n'était pas aveugle ah ! comme il saurait venger tous les hommes pour toutes les petites et grandes misères que les femmes leur font subir !

Un sifflement longtemps immobile. Le vieux Mohamed porta son regard mort du côté de la gare.

Aïssa restait assise toute la journée sans rien faire, en laissant jouer la petite toute seule sur la route. Combien de fois déjà avait-elle failli se faire écraser ? Et Aïssa restait toujours assise.

S'il n'était pas aveugle !

Il entendit des bruits de pas précipités. On parlait d'accident, il haussa les épaules.

Il se contentait très souvent des poignées de mil que les passants versaient dans son écuelle ; Aïssa ne se levait que pour ramasser les pièces de monnaie et sans attendre elle allait s'acheter dans la gargote d'en face un bon plat de riz à la sauce d'arachide ; il entendait alors son petit rire éraillé au milieu de grosses voix masculines et vulgaires ; parfois le rire allait en s'éloignant, comme porté par le vent... et il l'imaginait dans les bras d'un piroguier. Un jour, n'avait-il pas buté sur deux corps enlacés et haletants, du côté où s'éteignait le rire d'Aïssa, loin de la route, presque dans la forêt ? Combien de fois n'avait-il pas braillé le nom de son épouse, fou de colère, de honte et d'impuissance ?

SAINT MONSIEUR BALLY

S'il n'était pas aveugle !

Des échos de voix lui parvinrent de l'endroit où restait suspendu le sifflement du train. Pourvu qu'il ait écrasé un de ces damnés fornicateurs ! Une fois, il se le rappelait bien, avec un serrement de cœur et beaucoup de tristesse, ayant décidé d'en avoir le cœur net, il avait pris son bâton et tenté de suivre son épouse ; mais dans un inquiétant crissement de pneus, une énorme voix furieuse avait lancé : « Quel est le salopard qui abandonne ainsi sa fillette en pleine route ? » Il était revenu sur ses pas et sans un mot avait appelé la petite Fati pour la garder auprès de lui ; pourtant, du côté où sa femme s'était tue, il y avait comme un bruit de lutte.

S'il n'était pas aveugle !

Avec son besoin maladif de sentir toujours auprès de lui une présence vivante ! La petite garce, elle avait compris sa peur de la solitude, sa véritable nuit que son imagination peuplait, depuis la mort de ses parents, d'horribles figures dont il ne distinguait que les contours mal découpés, que le silence le plus léger rendait encore plus menaçantes. Il avait eu un jour la faiblesse de lui avouer qu'il avait l'impression que tout le ciel lui tombait dessus pendant chacune de ses absences. Alors elle lui avait sèchement répondu : « Ou tu m'achètes un nouveau complet ou je te quitte définitivement ; et je ne m'en irai pas seule, ce sera avec Fati. Tu verras que le ciel te tombera réellement dessus ; qui accepterait de se lier à un pauvre mendiant, aveugle et vieux ? Et je veux ce complet pour

SAINT MONSIEUR BALLY

la prochaine fête. » Il s'évertua à lui faire comprendre que le prix d'un complet, avec l'hivernage qui approchait, représenterait au moins six mois de mendicité, mais elle ne voulut rien entendre. Et depuis un mois, il criait si bien et si fort qu'il avait perdu la voix... Ce matin, elle avait disparu avec sa petite Fati. Il restait couché sur sa natte trouée, comme un vieil animal ne se signalant plus qu'aux passants qui, pour éviter les flaques d'eau, l'effleuraient.

S'il n'était pas aveugle !

Cette voix, c'était comme si l'on coupait les jambes à un coureur cycliste. Le sifflement du train s'éleva de plus bel ; un groupe de voix se rapprochait.

— Aïssa, veux-tu venir ici ? Les mots lui restèrent dans sa gorge malade.

— Mohamed, le train vient d'écraser quelqu'un...

Hier encore, il avait essayé de consoler la petite Fati ; elle pleurnichait sans raison apparente. Mais Aïssa la lui arracha brutalement. Alors il voulut en finir une fois pour toute avec cette épouse cruelle. Malheureusement, son coup de bâton ne rencontra que la tête de l'enfant. Aïssa ameuta tout le quartier en hurlant à mort : « À l'assassin ! ». Il l'entendit ensuite expliquer aux voisins : « Il la martyrise ainsi tous les jours, parce que ce n'est pas sa fille. » Et on osa répondre en sa présence : « C'est pas des choses à avouer, Aïssa ; aie pitié de lui... »

Oui, s'il n'était pas aveugle !

SAINT MONSIEUR BALLY

De fines gouttelettes de pluie se mirent à tomber. Encore des voix humaines.

— J'ai pas pu m'empêcher de vomir ; je ne crois pas qu'il s'en tirera avec tout ce sang.

— C'était le pauvre François... Un grand pécheur, pour tomber si bas ; je n'ai pas eu le courage de regarder son morceau de jambe sectionnée.

— Il paraît que ce maudit avait encore trop bu ; c'est Fodé qui sera content.

Mohamed haussa à nouveau les épaules. Avoir de bons yeux et se laisser écraser par un train ! Lorsque les voix s'éloignèrent, il ramassa son écuelle mouillée, l'essuya avec un pan de son vieux boubou, roula sa natte et la glissa entre deux branches ; puis sa canne devant lui, il rejoignit la grand-route en pataugeant dans la boue. Un instant il fut tenté d'aller du côté de la gare, mais que pourrait-il y voir ? Un éclat de tonnerre le fit sursauter. Sa canne devant lui, il s'engagea sur le pont qui menait à la ville. Pendant qu'il avançait en se laissant guider par les remparts, il imagina malgré lui Aïssa, l'attendant au fond de leur petite case, en écoutant la pluie tomber. Sortir de ses ténèbres par les yeux d'un autre ! « C'est peu, Allah ! Le reste je l'accepte, même si Fati n'est vraiment pas ma fille ; l'essentiel est qu'elle porte mon nom et qu'elle m'appelle "papa". Allah, faites que je les retrouve toutes à la maison. » L'orage se déchaîna. Il lui semblait que le ciel versait sur sa tête des seaux d'eau. Une main charitable saisit le bout de sa canne et l'entraîna vers une

SAINT MONSIEUR BALY

place d'où s'élevaient des murmures et des exclamations. On parlait encore de l'accident de François.

— Mon fils, as-tu vu Aïssa et Fati ?

— Elles sont parties ce matin avec le vieux Seydou, le transporteur.

Résolument Mohamed rebroussa chemin pendant qu'on s'efforçait de lui démontrer la vanité de son geste.

Après le pont, il mit sa canne sous le bras et fonça au milieu de la grand-route.

Pour la première fois de sa vie, il décida de tenir Allah à l'écart de son malheur. En sautillant dans les flaques d'eau, pendant que la pluie et la nuit tissaient sur la ville un lourd rideau sombre, Mohamed sentait battre dans ses veines le sang bouillant de ces grands chasseurs de fauves, qui n'abandonnaient jamais leur proie. « J'irai jusqu'en enfer pour retrouver ma petite étoile », se dit-il. Il glissa et tomba ; il se releva promptement et se dévêtit ; son grand boubou roulé sous l'autre bras, il fonça à nouveau.

PREMIÈRE PARTIE

I

Monsieur Baly relut pour la dixième fois le petit bout de papier qu'il venait de recevoir. Que lui restait-il à faire ?

Il regarda longtemps son épouse comme s'il ne la voyait pas, puis lentement, d'un ton aussi absent que son regard, il lui demanda de baisser les rideaux pendant qu'il ôtait son boubou. Il prit un tabouret et le cala confortablement contre le mur. À nouveau, il examina douloureusement la lettre et son cachet barré d'une longue signature qu'il connaissait bien. On lui demandait de déposer les armes, d'épouser de force ses vieilles fatigues et ses interminables courbatures ; c'était écrit dans le jargon administratif habituel, dans un style plutôt poli où il y entrait cette espèce de respect et de considération que l'on présente à de grands condamnés, avec tout en bas dans le dernier paragraphe, que des fautes d'orthographe de la dactylographe rendaient encore plus banale, la promesse de son supérieur de lui décerner bientôt une médaille « pour les quarante années de durs

SAINT MONSIEUR BALY

et loyaux services rendus à cette nation que vous avez toujours efficacement servie... ».

Mais au fond, après tout ce qui venait de se passer, il savait que ça voulait dire en clair ; « Monsieur Baly, vous êtes usé, vous ne pouvez plus nous servir à grand-chose ; votre fonction de conseiller pédagogique est à présent trop lourde pour vous ; vos méthodes d'enseignement ont toujours été archaïques ; nous n'avons pas encore oublié qu'un jour vous avez cassé le bras d'un élève en le jetant par la fenêtre parce que vous le jugiez trop paresseux ; nous vous reprochons surtout de ne pas pouvoir vous entendre avec votre nouveau collègue européen : celui-là nous le payons trop cher pour vous laisser le contrarier tout le temps. Il incarne la coopération avec un grand pays frère et la coopération c'est le nouveau visage de la fraternité dans la francophonie ; or vous, vous ne préconisez que la suppression pure et simple du français en faveur de l'enseignement des langues nationales ; lorsqu'il vous présenta sa réforme pour une plus rapide diffusion de sa langue, notre langue de culture à tous, vous avez eu cette phrase malheureuse : « L'Afrique n'est pas un terrain d'essai, même pour vos élucubrations pédagogiques : le Sahara devrait vous suffire. » Ça, monsieur Baly, c'est faire de la politique, c'est grave ; alors, monsieur Baly, au lieu de vous laisser immobiliser tout le service dans des discussions futiles et de nous attirer des ennuis avec tout le monde, nous vous mettons en retraite ; retournez chez vous, si cela

SAINT MONSIEUR BALLY

vous plaît et estimez-vous heureux : si vous n'étiez pas si vieux, vous ne vous en sortiriez pas ainsi. »

C'était bien un formidable coup de pied qu'on lui donnait. On voulait l'obliger à entrer à reculons dans l'éternité, passivement étendu devant sa case, livré tout seul au poids de ses quarante années de labeurs et de souvenirs, quarante années qu'il ne savait plus où cacher et qui, depuis ce matin, semblaient se dérouler dans sa tête, semblables à une très longue ficelle vivante dont il n'arrivait pas très bien à saisir ni les extrémités, ni les nœuds importants. Il chercha le nom d'un ami qui pourrait lui porter secours, mais sa mémoire ne lui livra que des visages de défunts.

Comme tout le monde, il aurait, bien sûr, aimé se retirer de lui-même avec tous les honneurs, s'il avait senti que sa sortie débouchait sur une victoire, s'il avait cru un seul instant avoir atteint le sommet de sa montagne. Mais il y avait désormais ce coup de pied humiliant d'un jeune étranger blanc imbu de théories. Mais il y avait également des millions de petits enfants et d'adultes analphabètes qu'il pourrait encore servir.

Monsieur Bally avait soixante-cinq ans, l'âge de s'arrêter et de vivre en heures chacune des petites secondes qui lui restaient à vivre, car il savait que bientôt, un à un, tous ses organes le lâcheraient traîtreusement. Ce n'était pas l'idée de la mort qui l'inquiétait et lui faisait mal, mais la certitude que cette mort le lierait définitive-

SAINT MONSIEUR BALLY

ment devant ce qu'il considérait comme un défi

Lui fallait-il encore se battre seul et s'engager dans l'action sur ce même petit sentier long de quarante années qu'il avait un jour emprunté un peu par hasard et que la force de l'habitude avait transformé en appel ? Reprendre ses sacrées vieilles occupations d'enseignant dans une petite école privée qu'il créerait à l'aide de gros commerçants de la ville ? Il faisait chaud dans sa vieille maison en *banco* ; de larges croûtes de chaux blanche se détachaient des tôles surchauffées ; les murs boursoufflés laissaient entrevoir dans les fentes de la peinture craquelée des têtes de cancrelats ; des mouches que le soleil chassait s'engouffraient une à une par la porte, en bourdonnant.

Monsieur Bally s'empara d'un vieux journal et farouchement fouetta l'air. Fati se leva à son tour, fouilla dans une bassine où s'entassaient des habits sales et prit un pagne.

— Maître, repose-toi ici... laisse-moi faire ces mouches sont folles. Elle tournoya sur elle-même telle une toupie, le pagne au bout du bras ; puis elle ramassa une *samara* pour écraser une énorme mouche bleue qui continuait à faire vibrer l'air ; elle trébucha sur son mari l'écrasant de son énorme masse ; elle se releva furieuse, et en poussant des halètements d'impatience, tenta de coincer l'insecte sur le bureau de son époux, trébucha à nouveau contre un tabouret et s'affala sur la petite table dans un grand bruit de chaise renversée et de livres tombés.

SAINT MONSIEUR BALLY

— Tu es plus terrible que toutes les mouches de cette ville ; laisse-moi à présent tranquille.

Elle s'agenouilla gauchement pour ramasser les livres ; puis elle les déposa sur la table après les avoir essuyés, et, peu après, elle sortit en direction de la petite paillote qui leur servait de cuisine.

La grosse mouche bleue revint aussitôt à l'attaque, et sans ménagement fondit sur monsieur Bally, prenant un plaisir particulier à se promener sur son crâne fraîchement rasé. Patiemment, le vieil enseignant se leva, ferma porte et fenêtre avant de revenir s'asseoir bouillant de colère ; la grosse mouche bleue semblait avoir disparu. Monsieur Bally reprit le vieux journal, un des premiers numéros d'un quotidien étranger auquel il avait cru bon de s'abonner dès sa prise de fonction de conseiller, il y avait de cela près d'un an, pour se donner plus de suffisance devant son collègue. Un entrefilet attira son attention pour la première fois : « Nous venons d'apprendre un grave accident de chemin de fer dans la localité de Balawa ; la victime, un homme maudit croit-on savoir, a eu la jambe sectionnée ; il s'était couché en travers des rails ; s'agit-il d'un fou, d'un ivrogne ou d'un désespéré ? Les habitants de Balawa, dont on connaît la bonté, comme un seul homme se sont tous portés spontanément à son secours. » Il rejeta le journal à terre et s'en alla écarter légèrement un rideau ; la grosse mouche bleue remplit à nouveau l'air de ses bourdonnements, des bourdonnements sournois, agaçants, presque

SAINT MONSIEUR BALY

un cri de victoire, une invite aux autres mouches qui par groupes regagnèrent précipitamment le sombre logis. Oubliant ses premières amertumes, monsieur Baly bondit à sa suite, renversant à nouveau tout ce que son épouse avait fait tomber ; il poursuivit la coupable avec une joie sauvage jusque sous son petit lit et là, il l'écrasa lentement de son pouce puis il retourna s'asseoir, vidé de sa colère, écoeuré. Une tache rougissait le bout de son ongle, à l'endroit où il avait aplati l'abdomen de l'insecte. Il ouvrit tout grand la porte et les fenêtres pour chasser la nausée qui montait à sa gorge et la vision de la grosse mouche bleue. Le soleil coula son souffle infernal jusque dans les plus petits interstices ; les cafards commencèrent à fuir de leur trou et allèrent se regrouper à l'angle du mur où était entreposée la jarre d'eau, une belle jarre en terre cuite que venait de lui offrir un de ses anciens élèves. Il y alla à son tour et s'aspergea d'eau. À ce moment, on frappa doucement à la porte : un vieillard osseux lui dit familièrement bonjour avant de s'asseoir sur le petit lit.

— J'ai appris, mon ami, qu'on t'a mis à la retraite, dit-il d'un ton compatissant ; à présent, poursuivit-il, tu es dans nos rangs, et tu verras, désormais ce sera la belle vie pour nous deux ; dès demain, nous organiserons nos loisirs.

Monsieur Baly bougonna une réponse ; il avait besoin de réfléchir. Mais voici qu'avec la chaleur et les mouches, le ciel lui envoyait à pré-

SAINT MONSIEUR BALY

sent ce vieux babillard de Sidi. Le vieillard haussa les épaules et dénicha dans la poche ventrale de son boubou une noix de cola.

— Tu croques ?

— Merci, mon ami ; ce n'est pas recommandé pour la santé.

— Ce qui doit arriver arrivera, reprit le vieux Sidi. Si Allah décide que tu mourras ce soir, tu mourras ; c'est lui également qui a créé les microbes ; la médecine, c'est la première forme de l'incroyance ; je suis plus vieux que toi, tu le sais : mes jours sont plus nombreux que les cheveux d'une fille touareg. Je croque, je fume, je viens de me remarier, pourtant j'ai enterré la plupart des médecins qui me conseillaient l'abstinence et la tempérance. À les entendre, on croirait que l'homme peut gouverner sa vie. On a tort d'enseigner tout cela aux enfants : l'hygiène corporelle, la propreté ici et là, l'éloignement des grands malades ; après, ils nous trouvent sales, dégoûtants, indignes, dangereux pour leur santé. Mais les voies du Tout-Puissant sont impénétrables, conclut-il d'un air satisfait en crachant un long jet de salive rougeâtre sur le sol ; puis il posa son pied dessus et l'essuya lentement en l'étalant tout autour. Des mouches se détachèrent du mur.

Monsieur Baly se leva, ferma les yeux et se rassit. Il savait que bientôt sa maison serait pleine de mouches. Le vieux Sidi alluma une de ses infâmes cigarettes.

— Si j'étais à ta place, Baly, je voyagerais beaucoup ; depuis que je suis né dans cette ville,

SAINT MONSIEUR BALY

je n'en suis jamais sorti ; je n'aurai jamais plus les moyens de le faire. Voici pourquoi, à défaut, j'ai épousé une jeune fille : les gens pensent que c'est par vice, mais ils ne comprennent rien ; ils ne savent pas que je m'ennuie, que j'ai peur parfois, la nuit, dans la solitude de mon âge, avec cette vie remplie de plus de morts que de vivants ; toi, tu peux me comprendre, parce que tu as perdu également presque tous tes compagnons de route. Que nous en reste-t-il ? Une retraite, qu'on appelle abusivement vacances interminables, mais c'est vide, avec seulement des souvenirs qui vous donnent envie de crier l'imperfection et l'injustice du monde, à moins bien sûr d'être un saint. Et moi je voudrais meubler ces « vacances interminables » par une occupation honorable, autre que des réflexions sur la mort, alors que je passe mon temps à surveiller ma nouvelle épouse, à contrôler ses va-et-vient. Et même le soir, avant d'aller me coucher, je saupoudre la devanture de sa case de sable fin, afin de pouvoir y déceler dès l'aurore toute empreinte suspecte. Non, je ne suis pas jaloux ; de toute façon peut-être viendra bientôt un jeune qui me l'enlèvera, pendant que sur moi se refermera définitivement la terre. Grâce à toi, dès à présent j'aurai des plaisirs plus sains.

Il cracha à nouveau et à nouveau frotta son crachat avec son pied. Encore des mouches. Sa petite voix d'outre-tombe était émouvante de sincérité et forçait à la confiance. Monsieur Baly lui demanda une cigarette, et tandis que le

SAINT MONSIEUR BALLY

vieillard, de ses mains squelettiques et tremblotantes, fouillait ses poches, il entrevit furtivement son fauteuil de conseiller pédagogique duquel on l'avait soulevé pour le mettre à la porte.

— Moi aussi, il y a longtemps que je ne suis pas sorti de ce pays ; j'aimerais bien revoir mon village natal. Mais j'ai peur de ne pouvoir rien reconnaître là-bas ; des enfants que j'y ai laissés ont dû mourir de vieillesse. Je souffrirais beaucoup d'être traité en étranger ou en intrus dans la case où je suis né ; le plus douloureux, c'est d'entrer chez soi avec une autre voix, un autre visage dont personne ne se rappelle et puis de savoir que l'on ne réussira pas à refaire son enfance. L'enfance, c'est la colonne magique de la vie. Si au moins on m'avait laissé l'honneur de prendre ma retraite moi-même... J'aime beaucoup les enfants. Je pourrais faire encore beaucoup pour eux ; j'ai peur de les quitter pour toujours et de me retrouver seul avec mon âge ; ensemble nous pourrions nous donner quelques illusions, mais la nuit, je continuerai à me sentir seul ; nous n'aurons jamais le temps de prendre de nouvelles habitudes.

— En somme, l'interrompit amèrement le vieux Sidi, tu refuses mon amitié ; tu me laisses tomber, toi aussi, poursuivit-il en lui tendant une cigarette ; tu sais bien que tu es fini, usé, sucé de toute ta sève, comme moi d'ailleurs : nous ne sommes que de vieilles peaux.

— Je ne suis pas usé, moi, et ce n'est pas avec de vieilles peaux qu'on fait un bon fruit ; j'ouvri-

SAINT MONSIEUR BALLY

rai une école, la plus grande de ce pays, à mes frais s'il le faut.

Il se pencha, en tournant et retournant la cigarette entre ses doigts ; il aurait aimé répondre plus aimablement au vieux Sidi, lui dire qu'il n'avait pas l'intention de transformer le restant de sa vie en une partie de crachats, qu'il se sentait encore réellement jeune, que l'existence était un perpétuel défi, que la meilleure façon de vaincre la peur de la vieillesse était d'entrer dans l'espérance par la porte de l'action ; mais il savait que cette philosophie banale revêtirait dans sa bouche un caractère de sermon froid. Lorsqu'il releva la tête, il vit le vieux Sidi somnoler, le mégot de cigarette éteint collé entre ses lèvres ; parfois il suçait machinalement ses joues ; ses bras qu'il tenait posés sur ses genoux glissèrent lentement le long de ses cuisses ; il se voûta davantage et son petit cou maigre plia sous le poids de sa tête.

Il prit affectueusement le vieillard par les épaules et l'aida à s'étendre sur le petit lit. Puis il remit son grand boubou et sortit acheter de la glace.

Le soleil brûlait la petite ville aux rues sablonneuses ; de part et d'autre de la route commerciale s'alignaient de vieilles boutiques avec leurs boutiquiers nonchalants et dégoulinants de sueur ; à l'est, comme un symbole, s'élevait vers le ciel écorché la pointe implorante du minaret de la mosquée ; au sud, la grande bâtisse cubique de la municipalité barrait l'horizon de sa lourde masse. La chaleur devenait écrasante,

SAINT MONSIEUR BALY

une chaleur sèche qui faisait vibrer l'air rouge de poussière ; les murs des petites cases peintes à la chaux blanche pelaient dans la lumière crue ; sur la terre rouge et desséchée des concessions, des femmes se penchaient sur leur mortier en soufflant dans leurs paumes meurtries ; des petites charettes vides, tirées par de pitoyables petits ânes galeux, roulaient vers la fontaine ; des bribes de musique jaillissaient par intermittences de vieux postes de radio et se mêlaient parfois aux cris des enfants. À l'ouest, cachées parmi les derniers arbres, dormaient les coquettes petites villas du quartier résidentiel.

En réalité, monsieur Baly réfléchissait depuis des mois à la manière d'aborder sa retraite ; un long séjour dans cette ville lui avait appris que ses habitants se complaisaient sous cette chaleur infernale, fatalistes et paresseux ; il s'était mille fois imaginé coulant le reste de ses jours, très loin dans son petit village natal, blotti au fond d'une vallée fertile. Mais aujourd'hui, sans qu'il sût exactement pourquoi, son tempérament de mandingue se révoltait à l'idée qu'un homme instruit, aussi vieux fût-il, pût jouer au père tranquille ailleurs pendant que le soleil dévorait peu à peu une ville. Il avait bien fait de parler sans détour au vieux Sidi.

En traversant la petite place du marché, il fut assailli par un groupe de mendiants dont certains brandissaient leur infirmité comme un porte-drapeau ; dans le recoin d'une boutique

SAINT MONSIEUR BALLY

était assis un homme, ou ce qu'il en restait : son corps rongé par la lèpre reposait sur son unique pied purulent et sans orteils, qu'il tenait entre ses bras croisés ; des mouches grouillaient sur sa poitrine sale, et jusque sur ses gros yeux injectés de sang ; il tendit son bras à son tour, et ses grosses lèvres s'ouvrirent en un sourire plein de mépris et de défi : « Que tu me fasses ou non l'aumône, je vivrai ; d'ailleurs, auras-tu le courage de m'approcher ? » semblait-il dire. L'image de la grosse mouche bleue et de son abdomen chargé de sang lui brouillèrent un instant la vue. Il se ressaisit rapidement et décida d'avancer vers l'homme-pourri ; il n'avait pas encore pitié. Le sentiment qui le poussait vers cette pourriture vivante procédait de l'identification psychologique et d'une obscure volonté d'illustrer ses vieilles leçons sur la charité. Il s'arrêta, et dans cette journée immobile dans l'incendie du ciel, le cri de son dernier compagnon abominablement brisé au fond de leur cachot l'envahit et tous ses nerfs frémirent au souvenir du terrible calvaire de cet homme s'accrochant à lui, de ses doigts sanguinolents, hurlant et suppliant qu'il le tuât pour l'aider à mettre fin à ses souffrances.

Une main s'agrippa brusquement à un pan de son boubou et le tira en arrière.

— Il n'est pas seulement fou, monsieur Bally ; il est fou et maudit, lui lança une petite voix enfantine.

Les petits infirmes qui l'avaient suivi rirent, comme on rit pour oublier ou pour se consoler.

SAINT MONSIEUR BALY

Les oreilles chargées de sarcasmes et d'exclamations, les narines de puanteur, il fit encore quelques pas, les yeux fermés. Brusquement, le misérable éclata à son tour d'un rire si grotesque que les mouches s'envolèrent et, l'espace d'une seconde, il découvrit sur les cuisses et la tête de l'homme-pourri de larges plaies blanchâtres, profondes par endroits, semblables à de petites tombes. Le souvenir de l'homme torturé s'évanouit aussitôt, le vidant de ses premières émotions et il eut lui aussi envie de rire bêtement et longuement ; mais en même temps, un petit sanglot traîtreusement s'ingéniait à monter dans sa gorge. Alors, troublé, il ramassa précipitamment un petit carton au bord de la route et y inscrivit dessus à l'aide d'un morceau de charbon : « Je suis lépreux, infirme, fou et maudit. »

S'approchant ensuite de l'homme-pourri, il déposa le carton de façon visible contre un mur : tout bruit avait cessé ; seules les mouches s'activaient à combler les innombrables plaies du maudit ; une autre mouche se posa sur les lèvres de monsieur Baly et s'y promena en y laissant des traces humides. Un pauvre diable, qui servait de bouffon à cette humanité d'infirmités, se glissa entre le vieil instituteur et le mur et s'empara prestement du carton ; il l'accrocha à son cou au milieu des autres mendiants sous leurs applaudissements.

Monsieur Baly, la mouche gluante toujours sur les lèvres, le front ruisselant de sueur, gardait les yeux ouverts sur le triste ballet des

SAINT MONSIEUR BALY

mouches et de deux petits moignons de mains lépreuses. Un violent coup de klaxon le réveilla ; il plonge la main dans sa poche et déposa auprès de l'homme-pourri toutes les pièces de monnaie qu'il y trouva ; puis il s'enfuit à toutes jambes, troublé par l'horrible vision d'êtres infirmes en haillons et couverts de poussière, se jetant sur le malheureux pour lui arracher l'argent.

Monsieur Baly ne s'arrêta qu'à la maison. Le vieux Sidi était parti. Il se rappela alors qu'il avait oublié d'acheter de la glace. Il but une bonne gorgée d'eau fraîche et se versa le reste du gobelet sur la tête ; puis il tira tous les rideaux en évitant de marcher dans les crachats de Sidi. Et en attendant son repas, il s'allongea sur son petit lit, abattu, la tête chaude et vide, indifférent aux bourdonnements d'une grosse mouche bleue.

II

Monsieur Baly ôta son grand boubou et l'accrocha à un clou ; son épouse ronflait bruyamment, couchée en chien de fusil, sur une natte au milieu de la chambre ; le grand océan fatal de la nuit noyait la ville, ses lourdes vagues de silence se brisant sur le petit rivage du quartier résidentiel où d'autres hommes, en crachant élégamment dans leur mouchoir, jouaient à la pétanque ou aux cartes. Monsieur Baly venait de les voir vivre, épaves nostalgiques d'une civilisation insensée qui ne leur avait appris à se défendre contre le désert et le soleil qu'à coups d'air conditionné ; il avait juré de ne plus jamais y mettre les pieds.

Des claquements de langue et des bruits de dents entrechoquées le firent se retourner vers sa femme : elle avait toujours su déguster son sommeil ; mais se doutait-elle que le cours de leur existence allait se transformer ? Que ferait-elle, s'il lui dévoilait son intention de l'amener bientôt très loin de ses parents, sur une terre étrangère, pour y finir leur vie ? Savait-elle... Il

SAINT MONSIEUR BALY

eut un instant envie de la réveiller pour tout lui expliquer, mais il avait peur qu'elle ne l'abandonne elle aussi, avec son éternelle rengaine « Tu es mon maître et seigneur. » Il aurait aimé l'entendre discuter de leur projet d'avenir et l'entendre déclamer, à l'instar de l'héroïne d'un de ses vieux romans d'amour favori, la liste de tout ce qui lui avait manqué durant leur vie commune ; alors de son côté il la prendrait pour la première fois dans ses bras sans fausse pudeur, pour pleurer ensemble sur l'enfant qu'ils n'avaient jamais eu ; il lui aurait énuméré à son tour toutes ses déceptions, ses désillusions, ses déboires, ses désenchantements ; il en aurait inventés, s'il le fallait, mais à la longue elle se serait consolée. Et combien serait-elle fière de découvrir que cette nuit même, il venait de se battre contre les gros commerçants de la ville sur la nécessité d'ouvrir une école pour tous les pauvres ; de très vagues promesses financières avaient mis fin à la réunion, et il était sorti de la salle comme il y était entré, sans qu'on lui prêtât la moindre attention. N'aurait-il pas mieux suivre les conseils et l'amitié du vieux Sidi ?

Il s'assit piteusement au bord du lit, la tête entre les mains. Maintenant, il serait bien obligé d'accepter sa condamnation aux vacances interminables ; sa vie était bel et bien coupée désormais en deux parties bien distinctes « quarante années de durs et loyaux services qui aboutissaient, dans cette obscurité pleine des ronflements de sa grosse femme stérile

SAINT MONSIEUR BALLY

fidèle jusqu'à la bêtise, à une interrogation douloureuse devant les petits mots anodins : Bilan Arithmétique Matériel et Moral de sa vie.

Le souvenir de la grosse mouche humide sur les lèvres le fit frissonner ; il reconnut confusément que la mouche souillée avait plus de force et d'existence que ses quarante années d'enseignement. Maintenant qu'il en prenait conscience, il devait s'avouer vaincu et partir en retraite !... Mais il y avait aussi le reste : demain, après-demain, le surlendemain... Que ferait-il, demain ? Un grand écran brumeux lui enveloppa l'imagination, puis de petits cris joyeux ponctués de sons de cloche lui remplirent la mémoire et malgré lui une petite image toute faite s'imposa à son esprit : « Ce sont des olseaux... » Une vague de ricanements démentiels, semblables à ceux de l'homme-pourri les chassèrent ; et même lorsqu'il se boucha les oreilles, ils continuèrent à lui battre les tempes. Il se coucha et entreprit de faire le vide en lui-même, comme le lui avait enseigné une petite brochure prétentieuse intitulée « Les clefs du succès et de la vie éternelle ». Il modifia son rythme respiratoire par des inspirations lentes et profondes, suivies de fortes expirations.

Demain ce serait mardi, et la journée aurait dû débiter par la sonnerie du réveil à 6 h 30 ; il se rappela soudain qu'il avait oublié de le remonter, ce qui ne lui était jamais arrivé. Auraient-ils raison de le croire usé ?

Guidé par le tic-tac de l'appareil, il se leva et enjamba le lourd corps de sa femme ; il saisit le

SAINT MONSIEUR BALLY

réveil et, du même pas calculé, revint se coucher ; puis il décrocha son chapelet phosphorescent, mais dans le même mouvement, oubliant qu'il avait posé la montre au bord de son lit, la fit tomber. Il poussa un soupir de dépit et maugréa contre l'obscurité : auparavant, cela non plus ne lui était jamais arrivé. Il s'étendit nerveusement sur le flanc, contre le mur, égrenant son chapelet au même rythme que le réveil qui battait le temps comme un cœur mécanique. Demain à 6 h 30, il se serait réveillé en grognant contre le premier homme qui avait fait dire à Dieu : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ; à 7 heures, Fati lui aurait apporté dans un plat fumant le reste du dîner de la veille, et peut-être un bol de café noir ; à 7 h 15, il aurait jeté un coup d'œil sur ses préparations et sur celles des moniteurs qu'il dirigeait ; à 7 h 30, le premier coup de cloche. Mais demain et pour tous les autres jours à venir, il était libre, libre... autant que les mouches.

Demain et pour tous les autres jours à venir... Il avait refusé de prendre la main que lui tendait le vieux Sidi et d'envisager les « si »... Si sa démarche auprès des fortunés de la ville échouait, et elle avait lamentablement échoué...

Ils avaient peut-être raison de dire non : tous les parents n'étaient pas encore convaincus de l'utilité d'une école, et combien d'entre eux pourraient-ils s'acquitter correctement et régulièrement des frais d'études ? Il leur suffisait d'attendre qu'un jour le gouvernement disposât

SAINT MONSIEUR BALLY

des moyens d'ouvrir une deuxième école publique pour tous. Ils avaient raison de ne pas vouloir risquer leur argent dans cette affaire ; à bout d'arguments, il les avait suppliés de lui prêter l'argent, mais ils se relevèrent aussitôt, l'abandonnant seul à la table, face à son projet de réforme de l'enseignement qu'il croyait révolutionnaire.

Il se sentait abattu. Il n'avait jamais pensé que le goût de sa défaite serait plus fort que sa condamnation elle-même. Être obligé de s'arrêter en y laissant des mouches ! Machinalement, il se frotta les lèvres ; il voulut s'accrocher un instant à l'idée qu'il avait fait de son mieux, mais un appel bourdonnant fait de vagues vibrations d'ailes de mouches, renvoyées d'écho en écho, le troubla. Demain et tous les autres jours à venir ! Continuer à vivre sous ce soleil inclément, dans ce coin de terre perdu en plein désert, pour aider le vieux Sidi à surveiller sa jeune épouse ? Ou retourner chez lui pour s'y découvrir enterré au coin de toutes les mémoires ?

Le hululement lugubre d'un hibou le fit frissonner. Lorsqu'il retournera au village, il ira d'abord se recueillir sur la tombe de son père. Il le revit, silhouette longue et floue dont une main reposait tendrement sur son épaule, face au commandant de cercle blanc venu le chercher pour le faire inscrire à l'école des fils de chefs de canton ; il s'efforça de donner un visage à la silhouette floue, crispa sa mémoire comme l'on bande ses muscles, mais en vain, le temps

SAINT MONSIEUR BALLY

impitoyablement avait tout gommé. « C'était pourtant mon père », se lamenta-t-il.

Son enfance s'était arrêtée ce matin-là sur ces mots qui roulaient encore dans sa tête en faisant un bruit de tambour de guerre : « Fais-nous honneur, mon fils, partout où tu passeras. » Les terribles mots d'adieu, il se les rappelait encore. « Faire honneur, c'est faire de son mieux ou ne jamais abandonner ? », se demanda-t-il.

Ses parents moururent deux ans plus tard sans qu'il les revit une seule fois. Arrivé à l'école primaire supérieure William Ponty, il chercha à renouer avec son enfance brisée. Mais la plupart de ses camarades, le visage déjà grave, ne parlaient que de politique et ne misaient que sur elle. Ils avaient été clairvoyants, n'étaient-ils pas tous devenus de grands fonctionnaires puissants et écoutés ? Mais avaient-ils tous fait honneur ?... Il perçut sur son avant-bras un glissement d'insecte... La mouche, la grosse mouche bleue ! Il balança vigoureusement sa main par-dessus le lit. « Faire de la politique, c'est d'abord faire disparaître toutes les mouches, de tous les coins et sur tous les corps », pensa-t-il avec amertume en se rappelant les paroles d'une chanson à la mode que sifflotait un gros fonctionnaire pendant qu'il sortait :

Non, rien de rien,

Non, je ne regrette rien...

Pourquoi n'effacerait-il pas à son tour le passé pour repartir à zéro comme le conseillait la

petite chanson ? Leur professeur de pédagogie, un vieux maigrichon chauve, leur répétait souvent que l'enseignement était le plus noble des métiers, le plus enrichissant, mais après quarante années de service, ce soir, il devait s'avouer incapable de poursuivre seul son œuvre apostolique ; il disait également que l'instituteur devait d'abord être un guide, un modèle et, dans sa candeur d'adolescent, combien de fois s'était-il imaginé s'enfonçant dans les ténèbres de la misère et de l'ignorance, avec le mystérieux pouvoir de transformer chaque adulte en flambeau ; il rêvait alors à l'humanité comme à une seule et même douce famille.

Après l'examen de sortie, il demanda à être affecté loin de tout centre urbain, loin de son pays, dans le plus pauvre des villages.

Son passé, lentement et sournement, se répandait en une sombre et dense végétation que dominaient bizarrement les murs humides de son premier cachot et le corps monstrueux de l'homme-pourri qui avait accepté de cultiver des mouches. Lorsqu'il chassa ces souvenirs, il ne put s'empêcher de retrouver l'inquiétante et insidieuse petite interrogation intérieure : « Ai-je bien rempli ma vie ? »

Il n'était plus sûr de rien, ni de lui, ni des hommes, ni du temps qu'il imagina sans peine creusant joyeusement sa tombe. Une confuse colère s'empara de lui et il crut bon de se tromper en se disant tout haut : « C'est un simple malaise dû à l'insomnie, à la chaleur, aux moustiques, au souvenir de la grosse mouche bleue ; je ne

devrais plus boire du café et écraser les mouches avec mes doigts. »

Mais il savait que Demain l'attendait au bout de la nuit et du silence, patiemment avide de l'ennuyer dans sa journée torride que le réveil tirait implacablement à lui par coudées sonores. Il se releva et tâtonna à la recherche de l'impitoyable petit appareil ; il s'en empara et l'enfouit sous les deux grosses couvertures pliées en quatre qui lui servaient d'oreiller, puis il reprit son chapelet, et le dévida entre ses longs doigts maigres en s'évertuant à se concentrer sur chacun de ses grains ; il avait peur de se souvenir. Un long passé éloigne du futur.

Un groupe de moustiques passa en sifflant ; il s'arma de son grand boubou et attendit... comme devait le faire en ce moment le vieux Sidi, les oreilles tendues vers la case de sa nouvelle épouse. Monsieur Bally réveilla sa femme et lui ordonna de bien se couvrir ; elle secourut son pagné en grognant.

— Maître, as-tu besoin de quelque chose ? demanda-t-elle soudain, presque maternellement.

— Donne-moi un verre d'eau.

Elle se leva de son pas lourd, en se cognant les pieds contre un seau ; elle revint et il la sentit respectueusement agenouillée tout près de son lit, avec le bol d'eau ; ses mains fouillèrent la nuit et s'accrochèrent un instant à de courtes tresses de cheveux ; il les promena longtemps en de douces caresses sur les balafres faciales de cette femme qui avait su partager sa petite

SAINT MONSIEUR BALLY

vle d'instituteur avec l'humeur paisible de sa race.

— Maître, veux-tu que je te masse les pieds ? lui demanda-t-elle encore tendrement, de sa petite voix mouillée.

Il reposa le gobelet et sans un mot s'allongea ; les gros doigts boudinés de Fati se nouèrent autour de ses chevilles avec la même application qu'au premier jour... On venait de l'affecter à son premier poste de Téléka. Avant de monter dans le camion militaire qui devait l'y amener, le commandant blanc s'était cru obligé de lui confier solennellement, d'un ton grave et affectueux : « N'oubliez jamais, monsieur Baly, tout ce que vous devez à la France ; elle a fait de vous un phare ; votre esprit et votre peau n'ont plus la même couleur ; allez auprès de vos frères encore sauvages..., prenez ce fusil, vous en aurez besoin. »

Il avait toujours eu la secrète foi de ses ancêtres en l'appel d'une destinée de grand homme et ce sentiment mêlé à son tempérament un peu masochiste lui fit accepter ce soir-là son fusil comme un symbole eucharistique et son affectation avec une profonde jouissance intérieure.

Il revit le visage ascétique du chef du village, un Peulh long et rhumatismal dans sa petite tente en peaux de chèvres. Dès après les interminables formules de politesse et de bienvenue, il n'avait eu d'attention que pour le fusil ; il ne voulut répondre à ses questions sur la vie des petits enfants que lorsqu'il consentit à lui céder

SAINT MONSIEUR BALLY

l'arme. Le même soir, il reçut la visite d'une fille malingre aux longs cheveux : C'était la sœur du chef ; elle s'accroupit timidement à ses pieds, les déchaussa de ses gros souliers à bouts pointus pour les frictionner. Quelques mois plus tard, il la prenait pour épouse : elle s'appela Fati, cette grosse et vieille femme à qui seul ce petit geste rituel de massage quotidien reliait sa présence de la petite fille souple du premier soir. Depuis, leur muette et nocturne rencontre ressemblait à celle de deux êtres que séparait le corps d'un enfant mort. Il avait toujours souhaité être le père d'un garçon, pour l'éduquer selon les grands principes pédagogiques modernes et d'après les dernières conclusions des travaux des experts de la psychologie enfantine. Il était sûr qu'il en aurait fait un homme honnête, consciencieux et travailleur, l'illustration parfaite des plus belles théories sur l'éducation ; non seulement il aurait assuré la survie de sa lignée, mais il l'aurait aidé à construire son école.

— Vas te coucher, Fati.

Il l'entendit se traîner jusqu'au fond de la chambre, et peu à peu la nuit recommença respirer de ses ronflements.

Il aurait bien sûr pu épouser une autre femme plus féconde, mais il voulait sa monogamie comme une preuve d'amour et de reconnaissance.

Il avait perdu le sommeil et pourtant tout était redevenu vide en lui. Il se leva, prit sa pagaie et sortit s'asseoir sur un vieux banc, le

yeux aveuglés par les rayons du soleil noir. Un léger vent frais coulait entre les cases et le fouettait de ses insectes ; même les derniers survivants de la nuit, du quartier résidentiel, avaient éteint leurs petits signaux lumineux. De peur de prendre froid, il se couvrit jusqu'aux épaules et s'adossa confortablement au mur.

En même temps que le poids des ténèbres, la terrible image du néant l'oppressait. Tout cela ressemblait à une immense lassitude, au sentiment d'avoir raté toute sa vie et à l'appel du vide, comme s'il venait brusquement de découvrir, après un jeu intéressant, l'absurdité de ce jeu. Tout était confus !

Il se réfugia quelques instants dans l'inquiétant plaisir de se comparer à Sisyphe. Il souhaita alors que son hermétique épouse s'ouvrit pour une fois pour le plaindre avec des trémolos dans la voix, pour tout ce qu'il considérait comme des malchances : ses malheurs, ses échecs et les innombrables travaux qu'il pourrait encore réaliser dans cet immense pays où une rapide natalité semblait faire œuvre de Pénélope. Plonger les phares de l'instruction dans les plus petits recoins des intelligences ! Ouvrir partout des écoles privées pour tous les fils de pauvres, les adultes et tous les autres laissés-pour-compte. Être obligé de s'arrêter en ce moment à cause d'un jeune et minable théoricien qui n'avait probablement jamais enseigné !

Il se rappelait qu'un jour son collègue blanc l'avait fièrement pris par le bras pour lui montrer une de ses classes expérimentales ; le maf-

tre, une louche à la main, assis en face d'une bassine pleine de lait, faisait répéter à ses élèves « Je bois du lait », et à chaque fois, il absorbait tranquillement une louchée. Il ne passa à l'élocution suivante, « Je mange une mangue », qu'après avoir vidé la bassine et s'être assuré que les mangues étaient bien là. « Vois-tu, mon cher collègue, les coups de bâton ne servent à rien, ce sont tous de petits bourricots, et puis c'est interdit ; ce qu'il faut, maintenant, c'est apprendre à les intéresser et donner aux leçons un support visuel solide ; je n'oublie pas que vous êtes en retard, très en retard. C'est pour-quoi il faut aller vite, très vite ; n'est-il pas admirable qu'ils aient appris en une fois le pronom *je*, le verbe *boire*, et le nom de leur aliment de base ? Dans quelques instants, ils sauront également un autre verbe et le nom d'un fruit ; l'ancienne méthode syllabaire est fatigante et inefficace ; il leur faut des images et d'ailleurs, d'après le dernier congrès des pédagogues et selon Pistolozzi... » Et son dernier souvenir de ce jour fut celui de ce pauvre maître, le ventre ballonné reposant sur ses petites cuisses, en train de peler sa troisième mangue avec un sourire de martyr avant de lancer pour la septième fois : « Je mange une mangue. »

Il y avait aussi les grands de la ville, qui ne s'intéressaient qu'à ce qui pouvait les enrichir sûrement et rapidement d'une manière ou d'une autre ; et enfin les autres, qui craignaient que les pauvres gens ne s'instruisent, en levant les bras au ciel : « Maintenant, où le gouvernement

SAINT MONSIEUR BALLY

pourra-t-il trouver du travail pour tous ces gens ? Qu'ils attendent un peu, Bon Dieu, nous ne sommes pas immortels ; tôt ou tard nous leur laisserons bien nos places. »

« Et qui suis-je, moi, pour vouloir prendre à mon compte et à mon âge la misère de ce pays ? Pourquoi m'avoir fait attendre depuis si longtemps, Allah, pour me donner cette conscience ? » gronda monsieur Bally. Un défi que le ciel, la nuit et les hommes lui indiqueraient désormais à travers le soleil, les souvenirs et les mouches ; si seulement il pouvait saisir à bras le corps un de ces ennemis, il le terrasserait, le piétinerait jusqu'à ce que mort s'ensuive ; alors sa retraite aurait peut-être un sens. Il se surprit en train de gesticuler ; un petit chat passa en miaulant ; les chiens de ses voisins aboyèrent, et tout redevint vide. Seule au fond de monsieur Bally, insidieusement, une bestiole commença à remuer, à plonger pour ramener à la surface, vicieusement, ses secrets, ses innombrables petits secrets, ses petites lâchetés quotidiennes, ses égoïsmes, cette grande part de tout homme que Dieu fait heureusement pourrir sous terre pour offrir à la nature comme en rachat, un peu d'engrais.

Pour chasser le souvenir de ce petit moniteur qu'il avait un jour fait affecter, lui et sa famille, dans un coin infernal, loin de lui, de peur de succomber aux tentations charnelles de son épouse, il marmonna : « Les saints, eux, ne pourrissent pas. » Il se le répéta machinalement, s'efforçant de tourner autour de cette idée

SAINT MONSIEUR BALLY

et se plaignit : « Mais moi aussi, je vais pourrir la vermine dans les entrailles, pire que le fou lépreux. »

Alors il frissonna de nouveau au souvenir de mouches, et tenta d'écarter son esprit de ce mot piège de « pourriture » qui déjà imprimait devant ses yeux la dégoûtante figure de l'homme-pou... Mais la bestiole, patiemment commençait à gratter l'oubli sur Fabory. Il lui semblait entendre ses gémissements, et dans son dernier râle lui chuchoter : « Maître, pour quoi m'avez-vous dénoncé ? » Il ne l'avait fait que par souci de la vérité et pour aider les policiers. Devait-il croiser les bras alors que tout le monde s'accordait à ne voir en lui que l'assassin de sa belle-sœur ? Simplement parce que la malheureuse à l'agonie ne cessait de murmurer son nom. En déclarant aux policiers que c'était Fabory, l'infirmier, qui l'avait fait avorter, il n'avait dit que la vérité. Était-il pour autant responsable de tous les malheurs de Fabory ? Les policiers fouillèrent son domicile et y découvrirent des tracts anticolonialistes ; on le tortura on lui brisa un à un tous les os avant de le jeter à côté de lui dans ce cachot aux murs lourds et noirs comme cette nuit. Pourquoi lui aussi, avant de mourir, avait-il prononcé son nom. Dès après sa mort, on le libéra, lui, avec de chuchotements accusateurs : « C'est monsieur Baly qui a tué sa belle-sœur par peur du scandale ; c'est pour se racheter auprès des colon qu'il a dénoncé les activités révolutionnaires d

SAINT MONSIEUR BALY

notre Fabory, un infirmier si brave, si dévoué, qui ne refusait jamais de rendre service. »

C'était depuis ce jour qu'il avait appris à hausser les épaules et à s'arranger avec sa conscience en se jetant dans le travail.

Monsieur Baly se releva, fit deux ou trois pas dans la nuit, et revint s'asseoir. Les souvenirs l'assaillirent de nouveau aussitôt, pêle-mêle ; de peur de retrouver sa belle-sœur gisant sur un canapé crasseux, les cuisses tachées de sang, il ne laissa glisser vers ce jour glorieux, qu'il aimait tant faire revivre devant ses amis et parfois devant ses petits écoliers pour bien montrer qu'il avait été l'un des premiers grands combattants anonymes pour la liberté... Il se le rappelait comme si c'était hier : le premier député noir de la région avait rassemblé toute la population pour lui signifier la fin des travaux forcés ; alors vigoureusement il avait levé la main et interrompu l'orateur : « Monsieur le député, ce n'est pas vrai ; venez avec moi, je vous montrerai des forçats. » Et il les lui avait montrés. Il se le rappelait bien, ça aussi : le député, en s'en allant, lui avait confié : « Ma Patrie a besoin de braves comme toi... » Il avait attendu longtemps, longtemps, comme un appel ou une invitation.

Il s'aperçut amèrement que ce geste, peut-être le plus beau de sa vie, n'avait pas été gratuit et qu'inconsciemment il avait toujours souhaité qu'on le ferait venir, après l'indépendance, dans la grande ville pour le citer en exemple, et alors sa réputation tomberait dans les oreilles de ses

SAINT MONSIEUR BALLY

compatriotes ; ils se souviendraient de lui en disant : « Voici un homme ; il ressemble à son père ; il nous fait honneur. »

La bestiole qui continuait à fouiner dans sa mémoire avait raison ; et tous ces cadavres qu'il croyait avoir enterrés pour toujours, en toute bonne foi de son innocence et de son orgueil semblaient lui apparaître derrière le visage triomphant de son collègue blanc, et tous ensemble ils lui criaient la vérité : il n'avait jamais choisi l'enseignement par pur altruisme ; il n'avait jamais recherché les difficultés qu'il pour s'attirer les regards, sinon pourquoi, au lieu de jouer les martyrs imperturbables, ne s'était-il pas rapproché de ses concitoyens pour les convaincre de son innocence dans l'affaire Fabory ? Sinon pourquoi, après avoir cassé le bras du jeune Mamadou, n'avait-il pas recherché l'amitié de ses parents ? Sinon... Il s'était toujours contenté de se retirer dans une solitude méprisante parce qu'il pensait incarner toutes les vertus de son œuvre apostolique, dans le secret espoir qu'on viendrait un jour à lui, et alors il s'ouvrirait sincèrement comme une huître pour leur prouver la perle d'homme qu'il avait toujours été. « Je voulais qu'on m'écartere sur ma croix devant tout le monde ; mais j'ai dû manquer ma nuit de Golgotha. » La bestiole avait raison : il n'était qu'une fausse perle ; après en avoir fait le constat, il se sentit disperser par une espèce de force centrifuge née de la paix intérieure qu'il venait de conquérir ; un diffus sentiment de bien-être l'envahit et il se laissait

SAINT MONSIEUR BALLY

aller dans cette nuit de communion, au-dessus des choses et des vivants, comme un gaz, comme l'esprit des morts entre le ciel et la terre. Pour la première fois depuis la naissance de ses tourments, la nuit l'encadra amicalement, refoulant son passé douteux et un avenir incertain. Délivré de toute obsession, dans la légère fraîcheur que soufflait le vent, monsieur Bally se vida du temps, les yeux tournés vers le gouffre vertical tapissé de belles étoiles scintillantes ; elles parurent si proches, d'un coup, qu'un immense sentiment de puissance lui fit lever les bras pour les ramasser ; mais à l'idée tout aussi brusque que, de là-haut, il verrait toute la terre ridiculement petite, il eut la nausée et retomba dans tout son corps douloureusement. « Si elle était vraiment plate, infiniment plate, contrairement à la vérité des Blancs qu'on m'a apprise, nous pourrions être tellement fiers et rassurés ; alors elle serait éternelle. »

Il effleura le sol de ses doigts ; ne tenant plus à l'attrait vertigineux que le ciel exerçait sur lui, il changea de position et se coucha sur le flanc, la paume reposant sur le sable qu'il caressa tendrement en songeant à tous les anciens vivants qu'il cachait ; cette fragile couche de sable qu'il remuait de ses doigts le séparait d'autres hommes noirs, innocents de tout, qui avaient toujours su traverser la vie avec l'heureuse habitude de se confier à cette terre que lui s'était contenté jusqu'à présent de piétiner, pendant soixante et cinq années, imbu des principes d'une civilisation étrangère, à la morale dégra-

SAINT MONSIEUR BALLY

dée, et de jouisseurs qui font accepter les plaies et les mouches comme une réalité banale. Il avait oublié qu'il appartenait à cette terre qui, telle une mère, un jour l'embrasserait pour l'éternité.

Il en saisit une poignée avec des larmes aux yeux, heureux de pouvoir entrer bientôt en elle pour se faire oublier et réapprendre au côté de ses ancêtres à poser en termes simples tous les problèmes de la vie par l'amour spontané et sincère de toutes les créatures du Tout-Puissant. Mais son côté masochiste se réveilla en lui donnant envie d'assumer dans son cœur et dans son corps, avant de disparaître, toutes les absurdités apparentes de ce monde, et les folies des hommes et toutes les misères de ses semblables pour s'enfoncer dans les entrailles de la terre en les y gardant avec lui... il se rappela vaguement que Jésus avait chassé de la même façon les démons d'un pécheur ; la vision du lépreux-pourri lui revint à l'esprit et il lui apparut un instant que c'était peut-être un grand pécheur, une âme damnée que le ciel avait jetée dans ce coin pour rappeler aux hommes sa puissance ; mais il ne comprenait pas comment le malheureux, dans la solitude de ses souffrances, de son odeur et sous le poids des mouches, continuait d'accepter avec le sourire son existence infernale. « Allah, mon Dieu, pour quelle raison avez-vous châtié si cruellement cet homme ? Pourtant, il y a certainement des hommes plus mauvais et qui se portent bien. Moi aussi, j'ai fait du mal... Je ne demande aucun châtement

SAINT MONSIEUR BALLY

supplémentaire, non, d'ailleurs je suis assez tourmenté comme cela. À présent, montre-moi le chemin de la paix, à cause de certains services que j'ai rendus aux enfants du pays ; je leur ai appris à lire, à écrire... » Emporté par sa confession, il se coucha sur le dos ; les étoiles une à une pâlessaient là-bas et le ciel ressemblait à un immense lit blanchâtre. De gros édredons de nuages glissaient silencieusement vers l'Occident. Bientôt, l'heure purgatoire générale.

Le cri du muezzin, aigu et fanatique, perça d'un trait le silence.

Monsieur Bally se releva péniblement en poursuivant des yeux une petite étoile qui basculait en agonisant vers le toit pointu de la mosquée.

« Au fond, j'ai tort de penser que ma sortie est humiliante ; j'ai fait mon devoir pendant quarante et cinq années. »

Il ne sut jamais pourquoi, en ce moment, la vie lui parut douce et si belle, et même lorsque les souvenirs de la grosse mouche bleue remplie de sang, des mouches impitoyables de l'homme-pourri, de la face arrogante du petit Blanc de l'Inspection de l'académie, de son enfant enterré définitivement dans le ventre de son épouse et de sa lamentable réunion avec les commerçants de la ville revinrent le harceler, il se dit qu'il terminerait désormais son existence sans rancune et sans aigreur comme la petite étoile qui venait de s'éteindre.

Il se leva et prit sa bouilloire à côté de la porte pour faire ses ablutions ; il recevait l'eau dans

SAINT MONSIEUR BALY

tous ses pores avec une exaltation fiévreuse comme si ce fut de l'eau miraculeuse. Puis s'en retourna prier près du banc, les yeux gonflés par les premiers frémissements du jour. Il resta longtemps agenouillé au bout de cette nuit d'insomnie, envahi par ce nouveau bonheur indéfinissable, fait d'appel mérité au repos, de sérénité devant la mort et du réveil charmant du monde.

« Mon Dieu, délivre-nous du mal, quel qu'il soit... aide-moi à bâtir une école, une toute petite école, et ils verront que même près de la tombe, avec tous mes défauts, je ne suis pas fini. » Sa dernière prière, involontairement murmurée, le surprit et le troubla.

Il se releva péniblement et plaça la bouilloire à la portée de sa femme ; ses genoux lui faisaient mal et déjà il commençait à souffrir de la chaleur ; il regagna son petit lit et s'étendit après avoir raccroché son chapelet. Le sommeil l'emporta pendant qu'il songeait à son village natal.

III

— Je pénétrai le cœur triste dans un grand village noyé dans une blafarde clarté lunaire, avec des vapeurs d'eau bordant soigneusement tous les chemins ; je continuai à avancer, ou plutôt je vis les cases venir à moi, glissant silencieusement sur des roulettes invisibles. Je tentai d'ouvrir une porte, mais elle n'avait ni serrure ni poignée ; je tapai dessus de toutes mes forces parce que j'entendais des bruits de voix derrière. On m'a crié de foutre le camp, moi et mes prétentions. Alors je me suis mis à courir, mais le village se déplaçait aussi rapidement que moi, de sorte que je restais toujours à la même place. J'ai hurlé de peur mais aucun son ne sortait de ma bouche ; j'avais l'impression d'avaler le silence, un silence frais et tranchant. Soudain, au bout d'un sentier, se dressa une silhouette très longue, si longue que parfois sa ligne se brisait, alors dans le ciel il ne restait qu'une tête toute ronde qui me ressemblait... En même temps elle me parla avec une telle autorité et une telle affection que je crois bien que c'était

mon père ; il me disait... Je ne me le rappel pas exactement ; en tout cas, ses premiers mots me tombèrent dessus comme des reproches ; puis je crois qu'il m'invita à le rejoindre ; mais juste à ce moment surgit de terre, courant vers moi, un groupe d'hommes et de femmes, poursuivi par un affreux unijambiste, le corps troué de plaies immondes. Des mouches planaient sur les fuyards, j'entendais le malheureux pleurer et implorer : « N'ayez pas peur de moi, je suis un homme. » Lorsque le groupe me dépassa, les vapeurs d'eau et les mouches se répandirent aussitôt, couvrant la cité d'une espèce de boue noire, vivante et gluante. Je me précipitai alors sur une autre porte ; ma femme me l'ouvrit, puis sans un mot, sans un regard, elle s'assit et commença à broyer du mil. Je retournai fermer la porte... mais une forte odeur de pourriture me fit reculer et l'unijambiste entra. Il faisait étrangement clair dans la maison ; il me tira vers une petite fenêtre vitrée et j'aperçus une foule de gens hargneux, tenant un énorme chasse-mouches d'une main et de l'autre une arme à feu ; ils se mirent tous à danser et chanter en nous montrant du doigt ; puis ils s'arrêtèrent et composèrent des rangées bien distinctes. Soudain, une première vague de corps noirs déferla sur notre porte ; une deuxième vague, dans un mouvement parfaitement synchronisé, se jeta sur la première. Peu à peu mes yeux se voilèrent et je n'entendis plus que le vent chargé de lugubres clameurs. L'unijambiste me prit par le bras et m'entraîna vers

SAINT MONSIEUR BALY

le milieu de la pièce, à côté de Fati ; il nous supplia de le protéger car, disait-il, « ils ont écrasé mes compagnons de misère... ils ont tué mes mouches... je suis votre fils, aidez-moi... ils sont trop méchants ». Pendant qu'il parlait ainsi, ma femme a brusquement paru le reconnaître ; elle l'obligea en pleurnichant à s'asseoir à côté d'elle ; ensuite elle m'avertit qu'on commençait à cogner à notre porte ; pendant que j'ouvrais la fenêtre pour essayer de voir plus distinctement ce qui se passait dehors, un bruit sourd ébranla toute la maison : alors ma femme tira. On m'appela :

— Monsieur Baly, que s'est-il passé ?

— On a essayé de violer mon domicile, je vous avais prévenu, répondis-je.

Fati avait la tête ensanglantée ; le vent portait des hurlements de sirène. On m'appela de nouveau :

— Monsieur Baly ? Monsieur Baly ? Mais répondez, Bon Dieu, monsieur Baly ; nous ne vous voulons aucun mal ; faites un signe, si vous ne pouvez pas parler. Avez-vous chez vous un unijambiste ? Ne le touchez pas, il pourrait vous contaminer ; laissez-nous entrer.

— C'est notre dernier fils, vous ne l'aurez pas... partez, je le soignerai moi-même. On m'a encore interrompu.

— Il est incurable, monsieur Baly ; votre femme vient de tuer un policier à cause de ce monstre.

Notre enfant, enfin je veux dire l'unijambiste, se releva sur son unique pied et nous supplia de

SAINT MONSIEUR BALLY

ne pas les croire : « Ils m'attaquent parce qu'ils savent que mes mouches ne sont plus là. » La voix mécanique cria à nouveau que le policier abattu était père de quatre enfants.

— Savez-vous ce que c'est qu'un enfant, monsieur Bally ? continua-t-il ; si vous ne nous livrez pas l'unijambiste, dans cinq minutes, avant que ses mouches ne reviennent, nous enverrons les gardes vous chercher et nous vous chasserons de ce pays.

Le foulard et la camisole de Fati étaient rouges de sang ; elle avait l'air stupéfait.

— Pourquoi tout cela, maître ? me demanda-t-elle.

— Ils ne comprennent pas que chacun défend son petit comme il peut.

— Que va-t-il arriver maintenant, maître ? J'ai peur. On voulait défoncer notre porte... je ne voulais faire de mal à personne, reprit-elle.

— Ils veulent nous enlever notre unique enfant... il ne faut pas, tu comprends ? Nous, ses parents, pouvons être aussi gentils que des mouches, n'est-ce pas ? Ils ne pourront jamais nous séparer.

Je pris un pistolet et je tirai sur notre petite puis sur elle, et lorsque je m'apprêtais à tourner l'arme contre moi, deux immenses bras traversèrent le plafond et nous emportèrent tous les trois. Fati et l'unijambiste souriaient et ils semblaient si heureux que leur bonheur foudroya chacune des mouches qui persistait à nous suivre. Le géant qui nous emportait nous posa chacun sur un coussin de nuages et nous parla

SAINT MONSIEUR BALLY

c'était encore la voix de mon père. « Mon enfant, ne te laisse pas abattre ; je suis fier de toi, pour tout ce que tu viens de faire ; ton épouse a été admirable. Allah, du haut des cieux, regarde les fils de l'homme pour voir s'il y a quelqu'un d'intelligent qui le craint ; c'est pourquoi Il a créé les mouches qui couvrent d'autres hommes ; chasse-les de leur corps et tu découvriras des frères... »

Il a dit encore d'autres choses semblables avant de disparaître, nous abandonnant dans les cieux. Nos coussins de nuages crevèrent aussitôt. Au-dessous de nous, nous vîmes, pendant que nous tombions, une foule de gens agenouillés, les bras tendus comme pour nous recevoir.

Monsieur Bally était assis dans une petite case encombrée de gros livres du Coran, de pots d'encre et de peaux de prière. Son interlocuteur, un des trois ou quatre marabouts attitrés de la petite ville, venait du même côté de la frontière : c'était un long Mandingue aux épaules carrées, les mâchoires en perpétuel mouvement, qui avait pris l'habitude de se moquer de tout et décidé de toujours prendre la vie du bon côté, depuis l'effondrement de son commerce de bétail, une grande partie décimée par une épidémie, l'autre partie saisie par la douane un jour qu'il tentait de la faire passer en fraude ; peu de temps après, il perdait ses deux épouses, l'une se faisant enlever par un vieux transporteur, l'autre sombrant dans une ridicule folie qui la faisait hurler à mort chaque fois qu'il voulait

SAINT MONSIEUR BALY

remplir ses devoirs conjugaux. On lui apprit que c'était un « coup » d'un de ses confrères qui soupirait pour elle ; il avait promis de se venger. En attendant, il sortit d'une vieille boîte de Nescafé douze cauris, crachota trois fois dessus et les jeta entre lui et monsieur Baly sur une natte. Il promena ensuite ses doigts sur les coquillages, prit un air inspiré et, allongeant son bras maigre vers un tas de livres, y dénicha une liasse de feuillets remplis de lettres arabes. Puis il planta son regard dans celui de monsieur Baly en lui désignant les feuillets :

— Vois-tu, mon frère, je n'aime pas beaucoup parler pour ne rien dire ; je ne travaille que selon les révélations des saintes écritures ; un jour, quand j'aurai les moyens, je ferai un pèlerinage à La Mecque comme tout bon musulman... Mais voyons d'abord ce que signifie ton rêve.

Il se racla la gorge et cracha bruyamment à sa gauche sur le mur.

IV

Monsieur Baly s'efforça de se concentrer sur la page qu'il était en train de lire à voix haute ; c'était un texte sur l'utilité du livre, un texte qu'il aimait parfois dicter et commenter à ses élèves. Mais sa pensée refusait de le suivre, glissait sur le papier et revenait sans cesse sur les recommandations de son marabout : « Casse, à un carrefour, un œuf frais que tu plongeras sept fois dans cette eau », lui avait-il dit en lui donnant un petit flacon plein d'un liquide malodorant. « Le vendredi, immole un mouton blanc et partage sa chair entre douze enfants vierges », avait-il poursuivi. « Un grand bonheur t'attend après. »

Il n'y croyait pas trop, mais la magie du mot « bonheur » l'avait secoué.

En lui-même, il se mit à comparer ses états de bonheur possible ; la liste était longue et il lui semblait que chacune des parties de son corps formulait des vœux ; il referma son livre et appela son épouse.

SAINT MONSIEUR BALY

— Sais-tu, Fati, que bientôt nous serons heureux ? lui demanda-t-il naïvement.

Il fut tenté de lui raconter, à elle aussi, son rêve, mais à l'idée qu'elle le talonnerait nuit et jour tant qu'il n'aurait pas accompli ses sacrifices, il se retint.

— Fati, quel est ton souhait le plus cher ?

« S'il faisait sombre, je l'aurais prise dans mes bras et je lui aurais parlé comme savent si bien le faire les Blancs ; je lui aurais avoué ma solitude ; alors peut-être, au lieu de m'appeler tout le temps " maître ", elle me dirait simplement " Baly, mon ami, tu n'es pas seul ; mon plus grand bonheur serait que tu comprennes que j't'aime, et que jamais je n'ai eu quelque chose à te reprocher, même quand on cherchait à me convaincre que tu étais le véritable assassin de ma sœur ; je souhaite toujours rester à tes côtés. »

Elle consentit enfin à murmurer :

— Maître, je voudrais revoir ma tante.

Monsieur Baly ramassa son grand boubo autour de ses reins et se leva. « Voilà, c'est ç son souhait le plus cher : me quitter », grommela-t-il.

— Retourne maintenant dans ta cuisine.

Et il sortit. Le soleil déclinait lentement annonçant l'heure crépusculaire de la délivrance générale ; des hommes et des femmes s'interpellaient en riant ; les marchands ambulants réapparaissaient de leur cachette joyeusement ; monsieur Baly acheta à l'un d'entre eux des noix de cola ; un coup de vent frais souffla

SAINT MONSIEUR BALLY

sur la ville, emportant avec lui les dernières chaleurs ; des oiseaux tournoyaient dans le ciel à la recherche d'un refuge ; une soudaine pitié envahit le vieil instituteur, née de son impuissance à arrêter le temps, et à accorder pour l'éternité à tous ses concitoyens cette douce et éphémère harmonie qu'ils ne puisaient que dans l'agonie du jour ; dans quelques instants, la nuit reviendrait les repousser dans leur petite case, après que chacun d'eux, à la mosquée, vaille que vaille, ait cherché à garder l'illusion sacrée de l'immortalité au paradis. Il se dirigea d'emblée vers la boutique où il avait rencontré pour la première fois l'homme-pourri, avec la confuse intention de commencer à faire la guerre aux mouches du malheureux ; mais lorsqu'il atteignit la place du marché, il vit un tel attroupe-ment de mendiants que toutes ses bonnes résolutions fondirent ; disposait-il de suffisamment d'argent pour en distribuer à tout le monde ? Les passants, les demi-mendiants ne viendront-ils pas bientôt l'importuner chez lui, le prenant pour un nouveau riche ? Il passa à toute allure devant la boutique, la tête baissée, revint sur ses pas, étudiant la meilleure tactique d'aborder l'homme-pourri sans se faire remarquer, et décida d'attendre la nuit pour s'approcher de lui.

« Il doit être aussi seul que moi... la nuit est mon meilleur bouclier contre les mouches... bientôt, je serai heureux, je ne sais pas encore le genre de bonheur que me promet Soriba, mais c'est un bon marabout. »

SAINT MONSIEUR BALY

Le ciel se vidait peu à peu de ses oiseaux et du jaune pourpre des derniers rayons du soleil, ouvert aux longs filets de fumée qui montaient des toits des cases.

Le cœur de monsieur Baly se serra à l'entrée de sa concession ; le grand marabout se tenait assis familièrement sur sa natte neuve, son cha-pelet entre les jambes et tapotait des mains les fesses de Fati, accroupie auprès du vieux fourneau sur lequel était posée une bouilloire de thé.

— J'ai demandé à notre femme de me préparer un peu de thé, s'excusa le saint homme ; mes nuits sont de plus en plus longues. Tiens, juste après ton départ, hier, un de nos grands fonctionnaires est venu me prier de l'aider à monter en grade ; il sait que c'est grâce à moi — que Dieu me pardonne mon orgueil —, que Salifou a été élu député l'an passé ; j'ai beaucoup prié pour toi aussi, hier, toute la nuit ; si toutes les histoires des Blancs ne t'avaient pas tourné la tête, mon ami, j'aurais fait de toi, depuis longtemps, un homme comblé : argent, femmes, honneurs, ah ! que tu serais heureux !

Tiens, passe-moi la bouilloire, as-tu du sucre ? Baly... Fati ! Fati ! ton mari demande du sucre. Baly, mon frère, as-tu fait tes sacrifices ?... Je vois que non ; incrédule, dépêche-toi sinon, les coups de feu dans un rêve, c'est pas bon signe ; et puis, tomber de très haut, il y a une trahison là-dessous ; je crains beaucoup pour notre femme Fati ; enfin, si tu suis toutes

SAINT MONSIEUR BALY

mes recommandations, le mauvais sort sera conjuré ; nous vivons en une période de trouble, prélude au grand apocalypse : le monde est à l'envers ; en ce moment même, sur nos têtes, je suis sûr que rôde l'esprit du mal, une fourche à la main ; peut-être est-il en train de viser ton voisin et hop ! il le frappe ; peut-être est-ce ton tour bientôt ? Il brandit la fourche de toutes ses forces, près de ton cœur et hop ! Mais rassure-toi, mon frère, je suis à côté de toi, il ne pourra pas te toucher, je connais tous ses secrets et je suis plus fort que lui. Mais dépêche-toi... Ah ! merci, Fati... Mon père, c'était un homme formidable, toujours généreux, et juste, un trésor d'homme...

Monsieur Baly le servit et il continua à parler, ne s'interrompant que pour siroter son thé, mais monsieur Baly était ailleurs, très loin ailleurs ; son premier mécontentement avait fait place à une espèce de trouble équivoque en face de cet homme si puissant, si sûr de lui, si instruit des vérités divines et dont le cœur et le corps avaient trempé dans les plus grandes déceptions et les plus profondes douleurs. Son assurance devant les épreuves de la vie semblait si ferme qu'il lui suffisait de fermer complètement ses yeux pour le revoir semblable à un immense baobab enraciné jusqu'au noyau de la terre et crevant de ses branches les mystères célestes, un baobab où il aurait aimé se réfugier, lui, monsieur Baly, vieil homme sans père, ni enfants, ni amis, méconnu et incompris, dévoré tardivement par un sens immodéré de son uti-

SAINT MONSIEUR BALY

lité sociale qu'avait fait naître le défi à ses cheveux blancs.

La nuit jetait ses premiers voiles devant les regards, dans le doux ronronnement affectueux et protecteur de la voix du marabout. En lui servant sa cinquième tasse de thé, monsieur Baly éprouvait le besoin d'étaler devant Soriba tous ses échecs et ses dernières humiliations, tous ses secrets inavoués qui lui rendaient étranger son épouse, dans ses moments de découragement.

— Soriba, ils m'ont mis à la retraite ; par la grâce d'Allah, je sens encore couler dans mes veines le sang de ma jeunesse ; alors j'avais décidé, en attendant ma mort, de me rendre encore utile, j'avais décidé d'ouvrir ici une petite école pour tous les enfants qui ne trouvent pas de place dans le public, une petite école pour tous les pauvres où j'aurais enseigné...

Les mots s'attiraient les uns les autres, tous les mots que des hommes acceptaient encore d'écrire avec majuscule. La nuit s'était totalement glissée entre les vivants. Monsieur Baly s'étendit sur la natte et rêva tout haut à cette école qui pourrait être toute à lui, une petite école toute blanche, fièrement dressée derrière sa maison, sur la dune de sable, tel un flambeau.

— J'aurais bâti à côté des ateliers ; les enfants, en partant d'ici, sauront se débrouiller avec la vie et gagner honnêtement leur pain j'aurais fait d'eux des électriciens, des mécaniciens, des menuisiers, des cultivateurs : il

SAINT MONSIEUR BALLY

auraient eu leur jardin, où nous aurions planté toutes sortes de légumes, mais avant je leur aurais appris à chercher l'eau, nous aurions creusé de beaux et intarissables puits, qui nous auraient servi à faire pousser partout de grands arbres ombrageux et fruitiers ; lorsqu'ils auraient su sortir vainqueurs des petites défaites quotidiennes de la vie, alors je les aurais appelés et aurais déclaré : « Mes enfants, je n'ai plus rien à vous apprendre, personne ne peut plus rien vous apprendre ; allez à la conquête de votre ville, repoussez le désert. » Et comme pour s'excuser d'avoir imaginé un aussi profond bonheur pour lui seul, il ajouta : « Soriba, mon frère, j'aurais construit pour toi aussi une classe spéciale pour l'enseignement de l'arabe et des vérités du Coran, tu leur aurais montré le chemin du paradis... Mais personne ne veut m'aider, Soriba, personne... »

Pendant qu'il exposait sa hargne contre les grands de la ville, Soriba, en fait de paradis, en entrevoyait déjà un beaucoup plus proche ; il traita intérieurement monsieur Bally de vieux fou pour croire qu'un homme pourrait rendre meilleur un autre homme : tout n'était-il pas providence ? Il remercia Allah d'avoir guidé ses pas dans la demeure du vieil instituteur.

— Bally, n'as-tu pas toi-même quelque argent ?

— Bien sûr que j'ai fait quelques économies ; mais ce n'est pas suffisant. Le terrain, à la rigueur, je pourrais en prendre n'importe où ; mais il me faut des briques, des bancs, des tôles,

SAINT MONSIEUR BALLY

des manœuvres ; il me faut beaucoup de choses qui s'achètent. Même avec ma pension, ce ne sera pas suffisant.

— Baly, on voit bien que tu n'as pas encore totalement confiance en Dieu... Je lui demanderais de t'aider.

Et tous deux se retirèrent dans des rêveries si profondes qu'ils n'entendirent point Fati déposer, à côté du fourneau à demi éteint, le dîner.

— Baly, mon frère, de combien disposes-tu exactement ?

— Je possède ici 125 000 francs ; je possède également des bœufs et des vaches, mais je les ai confiés à mon beau-père ; quelqu'un me doit 55 000 francs et puis...

Soriba ne l'écoutait plus ; son esprit s'accrochait avidement aux 125 000 francs, comme à la clef qui lui permettrait enfin d'ouvrir les portes de La Mecque. « Allah me pardonnera », se dit-il d'un ton peu convaincant. Mais il accueillit comme un encouragement divin le plan qu'il venait de concevoir. Avec l'éloquence de ceux qui vivent de la crédulité de leur prochain, il tapota doucement les bras de monsieur Baly.

— Baly, appela-t-il dans un chuchotement mystérieux, Baly, mon frère, si je n'avais eu la révélation hier, dans la nuit, qu'un destin exceptionnel t'attend sur cette terre ingrate, je te conseillerais de retourner chez nous ; chacun se doit de mourir chez lui, au milieu des siens ; j'ai assisté à l'agonie de nombreux compatriotes ; tous ne s'accrochaient à la vie que pour pouvoir

SAINT MONSIEUR BALLY

être enterrés à côté de leur père ; retourne au village et recueille-toi sur la tombe de ton vénéré père ; il n'est pas content de toi : tu as bien vu dans ton rêve, il vous a laissés tomber. Si tu fais ce que je te dis, il te pardonnera tout. Reviens ensuite ici, je t'attendrai et ensemble nous élèverons la plus belle et la plus grande école du pays. Ne t'en fais pas pour l'argent, Allah nous en donnera pour tous nos besoins... J'ai un terrible secret, Bally, à te confier ; c'est parce que tu es mon frère, et que tu mérites une aide, que je vais te le révéler.

Monsieur Bally, ému, se traîna jusqu'au fourneau pour le rallumer.



Monsieur Bally avançait seul dans la nuit, vers la place du marché, une petite lampe-torche au bout du bras ; au-dessus de lui pesait un ciel semblable à un énorme et lourd couvercle noir ; il commençait à regretter d'avoir voulu traverser ce béton noir ; mais à nouveau les promesses de son marabout l'envahirent. Il sortit l'œuf, éteignit sa torche et s'agenouilla dans le sable frais. Tout était tranquille autour de lui, perdu au fond du flux quotidien de la nuit. Il psalmodia une longue prière de sacrifice que son père lui avait apprise, de douces implorations qui semblaient se tresser autour de lui, l'isolant des

SAINT MONSIEUR BALLY

terreurs de l'obscurité ; lorsqu'il eut terminé, un énorme soulagement s'échappa de sa poitrine, car il entrevit, fugace, le sourire approbateur et bienfaisant de Soriba.

Monsieur Baly se leva et lança de toutes ses forces l'œuf devant lui, à une place où toute la journée les marchands se croisaient ; il entendit un bruit mou et le cœur serré, oubliant de rallumer sa torche, il se précipita vers le lieu de chute ; il tâtonna longtemps du pied, puis s'armant de la lampe, il fouilla partout dans le sable : la terre semblait avoir avalé l'œuf. Il s'assit en se maudissant, tout le corps trempé de sueur. Un nouvel accès de lassitude lui fit crier : « Mon père, je voulais te faire plaisir ; aide-moi à retrouver ton œuf, je ne sais pas s'il s'est cassé en tombant ; Soriba a été formel : je dois t'offrir cet œuf *cassé* ; c'est pourquoi je l'ai jeté ; c'est toi, pourtant, qui m'as fait faire ce rêve. »

À côté de lui, dans le sable, quelqu'un s'agita, puis se tapa violemment la cuisse. Monsieur Baly se rendit compte seulement que des moustiques avaient empli l'air et le piquaient.

Il se releva péniblement, se souvenant dans le même mouvement de sa promesse de revoir l'homme-pourri.

Il le trouva recroquevillé à la même place, les yeux grand ouverts et son éternel sourire idiot et inquiétant aux lèvres. Tenant d'une main sa torche allumée, de l'autre il dénicha les noix de cola dans son pantalon bouffant. Il les déposa

en tremblant auprès du misérable et s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par un ricanement démentiel.

« Mon Dieu, quelle nuit ! Je veux créer une école et je suis incapable de m'approcher d'un homme ; je veux me reconcilier avec l'esprit de mon père et je suis incapable de casser un œuf pour lui. »

Assis sur son vieux banc près de la porte, il s'efforça de repenser aux belles promesses du marabout et de monter sur le tremplin de ses mots purs et magiques qui le lancerait dans le doux paradis de ses rêveries, dans sa petite école si lumineuse et vivante désormais, semblable à un fœtus caché dans le ventre des dunes : grâce au merveilleux Soriba, il enfantera cette terre stérile. Ne lui avait-il pas demandé les 125 000 francs pour les multiplier par dix, en lui assurant qu'il avait le pouvoir d'intéresser Allah à leur projet ?

Il avait douté, bien sûr, comme tout homme raisonnable, mais quel homme raisonnable n'aurait-il pas reconnu que, comme le lui avait affirmé Soriba, « Allah est toujours à la disposition des hommes de bonne volonté ; le plus difficile est de savoir Lui parler ; mon saint père, poursuivit-il, m'a appris des formules magiques me permettant d'entrer directement en contact avec Lui. Dès que tu me remettras tes économies, je les Lui montrerai pour lui prouver notre détermination ; alors tu verras qu'il fera pleuvoir sur nous des tas de billets de banque, des vrais billets ; ne crois-tu pas que Dieu peut imi-

SAINT MONSIEUR BALY

ter parfaitement les fabrications de ses créatures ? »

Monsieur Baly avait bien été obligé de convenir que rien n'est impossible à Allah.

Il se coucha, la tête levée vers le gros couvercle noir du ciel qui commençait à se fendiller par endroits. N'était-ce pas déjà un bon présage ? Son âme pourtant n'était pas en paix ; tour à tour il lui semblait entendre la voix courroucée de son père le traiter de vaurien, et le hennissement moqueur de l'homme-pourri. Il décida de prendre des sacs de riz pour les distribuer à tous les mendiants de la ville, avant d'entreprendre un petit voyage dans son village natal pour se réconcilier avec tous les esprits de ses ancêtres. Et lentement, sans aucun effort de son imagination, des mots de « Victoire », de « Bienfaiteur » s'organisaient d'eux-mêmes dans sa tête autour de sa future école, pour l'aider à porter les poids de la nuit, de sa conscience et des ennuis ensoleillés de l'avenir.

Monsieur Baly ne put cependant trouver le sommeil que lorsqu'il se promit encore d'embrasser un jour l'homme-pourri.

V

Monsieur Baly déposa sa malle près de la porte : une antique caisse en bois, bariolée de couleurs criardes et dont l'intérieur était tapissé de vieilles couvertures de magazines de modes. Son épouse se débattait tant bien que mal avec une pile de livres qu'elle cherchait à empiler dans un foulard. Elle alla ensuite prendre un gros sac et engouffra pêle-mêle tout ce qui traînait. Les cafards, dérangés, fuyaient d'abord vers le plafond, puis redescendaient précipitamment, égarés, chassés par la chaleur.

Monsieur Baly n'avait jamais aimé les déménagements, il s'attachait trop facilement à tout ce qui l'entourait. Il s'obligea à ne penser à rien, même pas au vieux Sidi qui l'avait supplié de l'amener avec lui. « Après tout, c'est lui qui m'encourageait à partir... et à quoi bon lutter contre la fatalité et le vent ? Ils ont raison : je suis vieux, fatigué. Chez moi, je me reposerai et je rendrai heureuse Fati. »

D'un œil attendri, il regarda sa grosse femme s'essuyer le front : pourquoi ne lui avait-elle

jamais dit non ? De quelle vie vivait-elle ? Elle noua le foulard autour de ses reins, se baissa pour rouler sa natte, aussi simplement qu'elle le faisait chaque matin.

— Maître, as-tu vu Soriba ?

Il se demanda si elle était au courant. Soriba avait disparu avec les 125 000 francs depuis dix jours, dix longs jours qu'il s'évertuait de remplir chaque soir en retournant par l'imagination dans sa petite école qu'il embellissait un peu plus dans chacune de ses rêveries grâce à la fortune promise par le marabout. Chaque matin et chaque soir, il trouvait sa porte hermétiquement close ; il s'éloignait alors avec un mélange d'espoir et de nervosité de cette case qui devait le combler et qui s'obstinait à garder ses secrets ; il retournait chez lui, après chacune de ses visites, le dos un peu plus voûté, malgré toutes les affirmations du marabout : « Pendant sept jours, je m'enfermerai dans ma maison sans manger, ni boire, ni uriner, ni dormir, pour demander l'aide d'Allah. Ne t'inquiète jamais de mon absence, mon frère ; au huitième jour, je te rendrai riche. » Et pourtant... dix jours avaient passé. Hier seulement, il avait surpris une conversation incroyable : « Notre ville se vide, disait Abou, le transporteur ; à présent, même les marabouts fuient ; ce n'est pas bon signe. Connaissiez-vous Soriba ? Je l'ai déposé la semaine dernière à la frontière ; on aurait dit qu'il avait le diable à ses trousses. »

Monsieur Baly n'avait pas eu la force d'écouter le reste.

SAINT MONSIEUR BALY

— Suis-je obligé de voir Soriba avant de partir ? lui répondit-il nerveusement.

Et il sortit à la recherche d'une voiture, décidé à se laisser aller dans ce qu'il appelait le « tourbillon des circonstances ».

« À quoi bon lutter contre le destin par la seule vieille force de ma volonté ? » se répétait-il, déchiré par d'étranges sentiments confus de malédiction et de masochisme pendant qu'il avançait vers ce qu'il croyait être l'accomplissement de la dernière volonté d'Allah : retourner sur la terre de ses ancêtres pour y mourir. Il en vint alors à souhaiter sans méchanceté de vivre plus longtemps que son épouse, afin qu'elle ne souffre jamais de la solitude dans un pays étranger. À présent, le sort en était bien jeté ; il devrait apprendre à cohabiter paisiblement avec la petite bestiole, pour avoir été incapable de casser un œuf. « Mais quelle importance pour Allah, que cet œuf soit cassé ou non ? Et puis qu'est-ce qui prouve que je ne l'ai pas cassé ? Est-ce pour cette raison que tu m'as laissé me faire escroquer ? Je l'ai jeté, et aucun œuf ne peut résister à une telle chute... D'ailleurs, je t'ai offert également un mouton tout blanc, comme me l'a prescrit Soriba. »

Au souvenir du nom de ce bandit, il s'énerva : « Espèce de salaud, je t'aurai un jour », lançait-il en entrant dans le magasin de Salim, son fournisseur habituel de denrées alimentaires.

— Salim, j'ai besoin dans l'immédiat de deux sacs de riz ; c'est pour un sacrifice... Tu sais, on m'a mis à la retraite : je retourne chez moi à

SAINT MONSIEUR BALY

midi ; dès que je commencerai à toucher ma pension, je t'enverrai quelque chose pour te régler, mon ami. J'ai...

— Ainsi, l'interrompt, agacé, le commerçant, tu veux retourner chez toi, définitivement ? Toute la ville est au courant de ta mise à la retraite... Enfin, tout cela ne me regarde pas ; mais je ne comprends pas que tu veuilles entretenir tout d'un coup des mendiants, et avec mon riz... pris à crédit.

— J'ai pas dit « entretenir », reprit monsieur Baly sur un ton qu'il voulait rassurant.

— C'est la même chose, maître, l'interrompt à nouveau Salim. On t'a jamais vu tendre la main à ton prochain ; enfin ça non plus ne me regarde pas. Mais si tu veux faire un grand geste inoubliable, distribue à tous nos malheureux tes vieux habits, par exemple ; ça leur servira plus longtemps et leurs bénédictions dureront autant... Il paraît, maître, que tu voulais ouvrir une école privée ; avec tous les enfants qui traînent, tu te serais rapidement enrichi. Enfin, tout ça c'est pas mon affaire. On me répète souvent de ne m'occuper que de ma boutique... Je regrette, pour le crédit : je suis en inventaire.

— J'ai compris, vieux renard : c'est ton éternel prétexte quand tu n'as pas confiance.

Il s'ingénia néanmoins à lui démontrer sa bonne foi ; mais à la fin de ses argumentations, Salim fourrait son index dans ses narines et portait à sa bouche un peu de morve. Monsieur Baly se leva, dégoûté, et sortit pendant que le commerçant, dans un gros rire vainqueur, lui

disait : « Je ne suis pas le salaud que tu posséderais bientôt. »

Le vieil instituteur reprit lourdement son chemin vers la station des voitures ; il dépassa un groupe de mendiants qu'il dispersa à coups d'injures en évitant de regarder l'homme-pourri tapi dans un coin, ses éternelles mouches au-dessus de lui. C'était vrai qu'il n'avait jamais tendu la main, mais pour quelles raisons tout ne liguaient-il contre lui lorsqu'enfin il ouvrait les bras ?

Il atteignit l'autogare, l'âme en peine et essoufflé, le cœur encore soulevé au souvenir des morceaux de morve de Salim, de la puanteur de l'homme-pourri et des mouches. Les tempes battantes, il vomit à l'angle d'un grand magasin, l'urinoir officiel de la ville ; des mouches et des enfants vinrent silencieusement tourner autour de lui ; il s'adossa au mur, en s'efforçant de bien respirer ; il ne réussit qu'à avaler l'air chaud, alourdi de vapeurs d'urine. Sa vue se brouilla ; il secoua la tête comme pour se libérer du vertige et de la nausée qui lui avaient retiré la force de ses jambes ; les mouches profitèrent de sa faiblesse pour l'attaquer et bientôt s'agglutinèrent sur son gros crâne chauve, ses oreilles et sur chacune des parties découvertes de son corps. Plus il en écrasait, plus il en venait ; le soleil pompait inlassablement le relent de sa vomissure et des urines ; il entendit comme à travers un songe les enfants hurler et fuir ; comme à travers un songe, lorsqu'il reprit ses esprits, il vit l'homme-pourri,

SAINT MONSIEUR BALLY

sa face monstrueuse crispée sous l'effort, se traîner vers lui, ses moignons de main plantés dans le sable : il ne souriait plus.

Le misérable s'approcha de lui, et le caressa d'un regard amical. Puis il remua désespérément ses longues lèvres boursouflées par la maladie. Il lui tendit alors un bras, comme on jette un pont ; et ils restèrent ainsi figés pendant un long temps mort peuplé seulement du soun bourdonnement des mouches. Une à une, elles se détachèrent de monsieur Bally et rejoignirent le corps plus appétissant de l'homme-pourri. Et l'homme-pourri, sans un mot, douloureusement chargé de son triste fardeau, s'en retourna, laissant derrière lui une traînée profonde dans le sable, marquée par endroits de taches humides de sueur.

Le vieil instituteur se redressa, sous le poids des regards perplexes de tous les voyageurs ; un jeune apprenti-chauffeur s'approcha de lui avec l'hypocrisie cérémonieuse de ceux qui regrettent toujours tardivement un geste de solidarité : « Maître, vous avez besoin d'un peu d'eau fraîche... » Il écarta mécaniquement de la main le jeune homme et marcha sur les traces de son sauveur. L'homme-pourri était-il vraiment fou ? Ou sa folie n'était-elle qu'un simulacre ?

Monsieur Bally comprit qu'il n'avait plus rien à faire dans cette ville ; son dernier rôle de brave et de bienfaiteur venait de lui être ravi par celui-là même qu'il voulait aider. Il courut jusqu'à sa maison. Son épouse, patiemment

SAINT MONSIEUR BALLY

empilait les derniers seaux et les vieilles marmites ; il la força à s'asseoir à côté de lui, avec l'intention bien évidente et naïve de racheter toutes ses maladresses et ses malheurs des derniers jours par une action d'éclat qui lui accorderait la miséricorde divine et un jour, sinon le pardon, du moins le regret de ses concitoyens.

— Fati, je pense qu'il ne serait pas bon pour notre maison de la laisser inhabitée, commença-t-il fébrilement avec des éclairs dans les yeux... Même si nous avons décidé de la vendre, une maison doit avoir une âme, quelqu'un pour rire ou pleurer chaque jour — et il se rendit compte qu'il lui parlait, comme à un élève, d'un texte sur la restauration des vieux monuments. Il faut quelqu'un, n'est-ce pas ? Eh bien ! Je l'ai trouvé ce quelqu'un ; un type bien, qui n'a ni parents, ni amis, ni bagages, mais son cœur est immense comme une place publique... tu dois le connaître, Fati : on l'appelle l'homme-pourri.

— Maître, tu ne m'as jamais dit que nous partions pour de bon ; j'aurais pu avertir mon père.

— Tu es ma femme devant Allah, n'est-ce pas ? je suis ton père et ta mère. D'ailleurs...

— Pardonne-moi, maître... si tu veux vendre la maison, ne laisse jamais cet homme y mettre les pieds ; il est maudit, il est fou et si dégoûtant ! Confie-la à ton ami Soriba.

— Non, s'écria-t-il, je n'ai plus confiance en personne. On m'a trompé — et devant le regard étonné de son épouse il se dépêcha d'ajouter :

SAINT MONSIEUR BALLY

Je veux dire qu'on ne doit remettre sa destinée qu'entre les mains d'Allah.

— Je n'y comprends rien, mais que ta volonté soit faite.

Avec l'enthousiasme du petit écolier qui vient de recevoir sa première bonne note, monsieur Baly se leva d'un bond, embrassa Fati — ce qui ne lui était jamais arrivé — et sortit à toute allure. Elle aurait voulu lui demander de quoi vivrait le malheureux, mais déjà il avait disparu ; alors elle s'en alla défaire leur dernier sac de mil et en emplit un seau. Elle y ajouta des condiments et nettoya une vieille natte qu'elle devait jeter ; elle se sentait vaguement heureuse de l'élan enfantin de son mari, et de ses manières de la prendre par les bras, de l'embrasser en l'appelant Fati, son vrai nom, comme s'il venait de lui reconnaître son droit à la vie. Et ces tendres souvenirs la réchauffèrent un peu le long du tunnel noir de soumission totale et de résignation bestiale qu'avait été son existence.

Monsieur Baly rencontra l'homme-pourri. Il avait retrouvé son sourire imperturbable devant la sarabande funèbre des mouches. Il semblait au vieil instituteur que tout commençait à se remettre en ordre dans son cœur qu'une étrange jeunesse faisait battre fort et qui lui donnait l'envie de porter à bout de bras le lépreux ; il ne s'en retint que pour faire durer au maximum le plaisir de le côtoyer et de défier les regards indignés des passants. Par des signes de la main, il le conduisit jusqu'à sa demeure. Fati ne

SAINT MONSIEUR BALY

put retenir un frisson d'horreur lorsque son mari lui demanda de l'aider à le porter jusqu'au fond de la maison.

L'homme-pourri pleurait.



L'homme-pourri-fou-lépreux-maudit, le reste de François après sa malheureuse tentative de suicide, chercha à se remémorer le nom de cet étrange homme qui tout à l'heure lui avait dit : « Mon fils. » Les gens de la ville l'appelaient indifféremment, presque avec froideur, « monsieur Baly » ou « maître ».

Que cherchait-il en vérité, monsieur Baly, en se souillant les mains sur son corps maudit et pourri ? Pourtant, il avait essayé d'élever définitivement entre lui et les hommes une barrière de mouches et de puanteur, et il avait bien failli réussir dans sa dernière et suprême manifestation contre l'incompétence du Christ. Le train... Tout s'était déroulé comme dans un cauchemar. Il s'était réveillé dans un long et humide hangar, enroulé dans une vieille couverture cailleuse de sang, au milieu d'autres lépreux irrémédiablement perdus... Il s'était d'abord cru en enfer et, relevant la tête, il avait cherché dans tous les coins le Bon Dieu pour lui expliquer son affaire. Malgré la douleur qui faisait palpiter son pied gauche, il avait crié de sa voix pâteuse d'ivro-

SAINT MONSIEUR BALLY

gne : « Je veux voir le Bon Dieu tout de suite. Mais à sa place, il vit trotter une petite femme desséchée, habillée de blanc, tenant d'une main tremblante une seringue et brandissant de l'autre une énorme croix : c'était la Sœur Anne, une de ces innombrables et agaçantes vieilles religieuses de la mission catholique. Alors comprit que même la mort le repoussait, et hurla si fort de désespoir que la pauvre femme rebroussa chemin en se signant.

Après... il lui avait suffi de se laisser aller, et de se refuser à penser à quoi que ce soit, et à vivre comme une plante, lentement, patiemment dans une méprisante solitude, en veillant à étaler seulement ses misères comme des branches, chaque jour un peu plus, pour offenser, indigner, choquer, horrifier, salir les bonnes consciences, se moquer et traverser ainsi et conquérant toutes les villes, une à une. Il regrettait que sa jambe amputée qu'il aura attachée autour de sa tête.

Aurait-il enfin trouvé, dans cette petite ville infernale et désertique, un adversaire plus fort que lui ? « Mais qu'est-ce qui a bien poussé ce sacré bonhomme de monsieur Bally à me rendre visite avec une poignée de colas en pleine nuit là où mon seul nom fait frémir ? Ce doit être un grand pécheur, une âme damnée, un incurablement tourmenté ou... », se demanda-t-il en examinant attentivement les murs de la vieille maison « *banco* ».

Pourquoi lui-même, ce matin, avait-il eu pitié d'un homme au point de lui porter secours ?

SAINT MONSIEUR BALLY

Pourquoi l'avait-il suivi ? Quels mystérieux liens d'affection étaient-ils en train de se tisser entre ce vieux Bally et lui-même ? Et quelle nouvelle divinité reprenait à son compte sa triste destinée ? Pour quelle raison et dans quel but ? S'il n'avait pas eu la conviction d'avoir atteint le fond de ses souffrances, il se serait méfié et révolté.

Mais qu'avait-il de plus à perdre dans le commerce avec ses semblables ? Monsieur Bally et son épouse, d'ailleurs, ne lui avaient-ils pas dit adieu ?

François était presque heureux de constater qu'il n'avait encore rien perdu de sa lucidité, mais ce sentiment se dissipa rapidement face à ces éternelles et angoissantes interrogations sur sa triste destinée, que l'original vieil instituteur tentait de résoudre en refusant son âge, et qui bientôt pour lui aboutiraient à un nouvel accès de désespoir. Comme s'il n'avait plus rien à apprendre de ce monde, l'acte de penser ne le conduisait que dans les ténèbres de la solitude, dans la promiscuité d'autres hommes apparemment heureux et accrochés aux racines du ciel.

Depuis son suicide manqué, François avait peur de la nuit qui lui fermait les yeux. Lorsqu'assis dans son coin il écoutait les feux et les bruits s'éteindre, une peur viscérale remplissait son corps secoué par le vacarme d'une locomotive tirée par la Sœur Anne dont les yeux rougeoyants comme des braises lui lançaient l'anathème et la promesse d'une damnation éternelle. Il restait pantelant, traqué dans son

SAINT MONSIEUR BALLY

infirmité, jusqu'à l'arrivée des mouches et l'éclatement du soleil. Alors, comme une revanche, il étalait toute la journée ses misères et ses pourritures.

« Mais, Bon Dieu, pourquoi m'avoir fait comprendre que je suis encore un homme, puisqu'on peut encore me dire " merci " ? Pourquoi avez-vous fait partir cet homme qui n'a pas eu honte de m'appeler " mon fils " ? Je sais que c'est trop compliqué et vous n'aimez pas les choses compliquées », grogna-t-il.

Une à une, les mouches le retrouvaient, et dans un grand bourdonnement de joie se posaient sur ses plaies.

Il caressa son morceau de jambe et une fois de plus décida de laisser les événements s'organiser d'eux-mêmes.

VI

Monsieur Baly et son épouse ne purent aller bien loin, leur véhicule s'étant enfoncé dans du sable peu après la sortie de la ville. Depuis un quart d'heure, le chauffeur ne cessait de jurer et de gesticuler en tournant autour du camion ; à le croire, pareille panne ne lui était jamais arrivée si près de la ville.

Monsieur Baly avait d'abord accueilli l'accident comme une nouvelle malédiction et peu s'en fallut qu'il ne réunit autour de lui ses compagnons pour leur révéler que, depuis peu, il était poursuivi par le mauvais sort et qu'ils devaient l'abandonner sinon, même s'ils s'en tiraient cette fois-ci, un autre accident plus grave mettrait fin à leur voyage. Mais Fati le tira déjà par le bras :

— Il fait chaud, cherche un coin d'ombre — elle aurait voulu l'appeler « mon ami », mais elle sentait que le mot ne passerait jamais, par pudeur — j'ai laissé un peu de mil à l'autre...

Alors la panne lui apparut comme un signe d'Allah, un appel à retourner sur ses pas pour

SAINT MONSIEUR BALLY

tenir sa promesse envers l'homme-pourri. Sans un mot, il se retira au pied d'un arbuste rabouгри, troublé à l'idée que Dieu s'intéressait particulièrement à lui pendant que ses compagnons se déshydrataient sous le soleil à décharger le vieux camion, à chercher des cailloux et des morceaux de bois pour les glisser sous les roues puis à pousser vainement jusqu'à ce que l'automobile s'enfonçât plus loin... Ils recommencèrent mille fois jusqu'à la tombée de la nuit.

Monsieur Bally et son épouse retournèrent à bord d'une autre camionnette. Avant de monter dans la voiture, le vieil instituteur abandonna au malheureux chauffeur sa gourde, et dans un grand élan mystique, d'une voix exaltée, il lança à tout le monde : « Je prierai pour vous. » Il était prêt à leur crier ce qui secrètement avait fait vibrer son âme : une longue mélodie de flûte de berger suspendue dans sa mémoire et enroulée autour de son cœur comme un fragile et précieux chaînon. Un jour au milieu d'une oasis, assis en face du père de Fati, avec de doux bêlements d'agneaux dans les fourrés la flûte montait, mélancolique, revenait, soufflée par la brise, pendant que son ami, les mains amoureusement posées sur son nouveau fusil, lui confiait : « Fati est ma fille ; je te la donne devant Dieu, tu en feras ce que tu voudras ; elle te suivra, quoi que tu fasses... »

Il était prêt à tout leur crier, mais tout était toujours trop long dans sa vie, le souvenir de cette flûte plus que tout autre, simple et difficile à évoquer, des mots qui ne viendraient jamais

SAINT MONSIEUR BALLY

devant des hommes fourbus par l'effort, dont certains commençaient à murmurer : « Ce petit vieux fait le patron ; il ne fait rien pour nous aider ; il ne faut pas qu'on le laisse monter avec nous, après le dépannage ; n'est-ce pas, chauffeur ? »

En effet, pendant que le soleil desséchait les corps nus éparpillés autour du camion, monsieur Bally, sous le maigre parasol de l'arbuste rabougri, mystérieusement attiré par l'homme-pourri abandonné dans leur maison, retrouvait dans le son d'une flûte perdue tous ses serments d'amour et de protection qu'il avait timidement formulés : « Je la rendrai heureuse... »

Mais finalement, il savait que sa voix prendrait l'accent ridicule de ceux qui promettent d'essuyer les derrières de l'humanité ; il sentait confusément que sa vraie patrie était le son de cette flûte qui, au fur et à mesure que le soleil roulait vers l'Occident, allait crescendo pour éclater en un bruit de tambour de guerre au crépuscule, comme si la nuit aplanissait autour de lui le terrain ondulé, piqueté de touffes d'herbes, en un immense champ de bataille rempli de mouches et des visages pitoyables de Fati et de l'homme-pourri, sous l'œil approbateur et protecteur de cette grande et mystérieuse puissance qui l'avait empêché de fuir.

Ils rentrèrent au milieu de la nuit. Monsieur Bally courut aussitôt s'assurer de la présence de l'homme-pourri ; il l'entendit se gratter au fond de la case ; alors soulagé il retourna aider Fati à descendre les bagages.



Le vieil instituteur saisit l'homme-pourri sous les aisselles et le traîna jusqu'au cabinet de toilette, dans une petite enceinte en paillote. Il fit asseoir sur une énorme pierre plate, et d'un patiemment, en se retenant de respirer, son rucheau de haillons crasseux et plein de puces.

— Qu'est-ce qui a bien pu te faire tomber comme ça ? gronda monsieur Baly.

Il appela ensuite sa femme et lui demanda du savon et de l'eau.

— Comment te nommes-tu, mon petit !

— François... Je porte un nom de saint, mais ça n'est-ce pas ? Pourtant, je suis maudit.

— Tu te laisses aller, c'est tout, mon petit. Lorsqu'ils te verront bien propre, ils changeront tous d'avis à ton sujet. Après, je soignerai tes plaies ; ça guérira vite, tu verras... Ce sont des mouches qui ne doivent pas être contentes de ce moment ! regarde-les s'énervier, plaisait monsieur Baly.

— Hier soir, après votre départ... j'ai peur de l'obscurité... au crépuscule, je suis sorti, je suis assis devant la concession... ils m'ont vu... ils sont venus... ils disaient que je n'avais pas le droit d'entrer dans une maison, même chez un homme comme vous, je ne sais pas ce qu'ils venaient laient dire par là... Ils sont venus de plus en plus

SAINT MONSIEUR BALY

ombreux, ils m'ont entouré de tous les côtés ;
m'insultaient et se taisaient ensemble, puis
me maudissaient et se taisaient, toujours en
achant. Ils se moquaient aussi et puis se tai-
ient ; j'avais peur, vous n'étiez pas là, et mes
ouches étaient parties : elles ont peur, comme
moi, de la nuit, mais tous ces gens, malheureux
tant que moi dans leur corps tordu et disgr-
é, me faisaient également peur. Un petit aveu-
e m'a tapé avec sa canne en disant que, depuis
on arrivée dans cette ville, personne n'avait
us pitié d'eux : « C'est vrai qu'à côté de lui,
ous sommes normaux. » C'est le cri du muez-
n qui m'a sauvé, je crois ; en s'en allant, ils
'ont traité de *kaffre* et promis de me déloger
ici ce matin... Ils m'ont fait tout ça parce qu'ils
aient m'approcher, parce que mes mouches
aient parties...

Monsieur Baly fit venir un deuxième seau
eau et un puissant insecticide qu'il vaporisa
ir les mouches en riant ; François le suivait
es yeux, agréablement surpris.

— Hey ! cria-t-il comme un enfant, en voici
ie... non, par là, elle cherche à se cacher ;
avo ! tu l'as eue, elle ne sait plus où aller, elle
mal à la tête... pompe encore un bon coup.

Monsieur Baly se laissa complètement pren-
e au jeu et d'un vigoureux coup de piston noya
mouche dans la vapeur du produit.

— Hey ! laisse-la-moi, je vais la faire souffrir,
craser avec cette pierre ; c'est une bête
échante comme les autres ; pourtant, je les
éfère aux hommes ; ce sont elles qui me pro-

SAINT MONSIEUR BALLY

tégeaient de leurs crachats et de leurs coups.
Hey ! vous n'allez plus jamais m'abandonner, nous les tuons toutes ?

Monsieur Bally revit avec netteté son cauchemar ; dans quel monde trouble était-il entré ? Il tenta d'échapper à l'ensorcellement du moment.

— Je vais te raconter une petite histoire, mon enfant : un gars arrive dans une pharmacie et demande un insecticide ; le vendeur lui présente alors son meilleur produit et lui dit : « C'est garanti, cet insecticide, si tu le déverses sur un moustique après l'avoir écrasé. »

Il fut le seul à rire de son histoire, un rire faux et forcé. François ne semblait pas l'écouter, tout absorbé à remuer le corps de la mouche morte.

— Hey ! vous ne m'abandonnez plus ?

— Bien sûr, mon petit ; ne valons-nous pas mieux que des mouches ?

Monsieur Bally alla chercher un pagne propre et du parfum ; il en profita pour commander à Fati du café.

François contemplait dans sa grosse paume caoutchoutée la petite mouche :

— Hey ! parfume-la la première : ce n'est pas n'importe qui, cette mouche : elle renferme une partie de moi-même ; elle n'a eu ni honte, ni dégoût pour moi... un peu comme vous... vous m'avez fait peur, l'autre nuit, avec votre torche, je vous ai bien reconnu ; un après-midi également, vous passiez et repassiez devant moi, j'avais l'impression que vous vouliez me voir seul... alors je vous attendais, pour ainsi dire, mais quand même, j'ai eu peur. Qui s'en sera

SAINT MONSIEUR BALY

Inquiété si vous m'aviez assassiné ? C'est pas que j'ai peur de mourir... La nuit, je n'arrive pas à effacer la vision de Sœur Anne, une terrible petite religieuse qui tire chaque nuit dans ma tête une infernale locomotive ; j'avais peur que vous éclairiez ma face inquiète, moi qui fais fuir tous les autres ; c'est pourquoi j'ai ricané en y mettant toute mon âme maudite, pour te donner la frousse, et combien j'ai ri en te voyant détalier, ton grand boubou dans le vent... Je l'ai regretté après, et ça m'a ébranlé ; je ne pensais plus regretter quoi que ce soit dans ce monde... Mais j'ai regretté bêtement... C'est pas que ma conscience me reprochait... Quand on a perdu ce que j'ai perdu, la conscience, ça ne veut pas dire grand-chose : on perd aussi la notion du bien et du mal, on n'a même pas la force de dire merci... Je voulais simplement savoir pour quelles raisons, contre toute hygiène, toute prudence, contre la raison elle-même, tu semblais te cacher pour me donner des noix de cola en pleine nuit, rien d'autre que des noix de cola.

Monsieur Baly l'écoutait, heureux du tutoiement qui venait de s'établir entre eux.

— Et puis je me suis dit, reprit l'homme-pourri, que tu es peut-être un de ces hommes qui se plaisent à porter seuls tout le fardeau du monde ; je me suis également demandé si tu n'étais pas en train de relever un défi obscur, ou si plus simplement tu n'obéissais pas aux ordres d'un pauvre charlatan... Tu ne peux imaginer, par exemple, le nombre d'œufs que j'entends casser au milieu de la nuit ; parfois je me traîne

SAINT MONSIEUR BALLY

jusqu'à l'un d'eux et d'un coup j'éclate de rire
Le pauvre type s'enfuit et pour un instant le
Sœur Anne et sa maudite locomotive me fichent
la paix... mais toi, je ne sais pas encore très bien
ce qui t'a fait agir ; je suis dans cette ville depuis
des mois et pourtant je ne t'ai jamais vu ; tu n'
sors jamais, n'est-ce pas ? Ce n'est pas bien, me
non plus je ne sortais jamais, avant ; j'étais tout
le temps à côté de ma chère Marie et j'avais fini
par confier toutes mes affaires à Fodé...

— Laisse-moi à présent te parfumer.

— Il y a longtemps que je n'ai bavardé avec
un homme ; pourquoi, dis, es-tu venu me donner
des noix de cola en pleine nuit, hein ? et
pourquoi es-tu revenu le soir ? je te pose des
questions tout le temps, n'est-ce pas ? c'est que
ma vie est lisse ; toutes ses parois sont lisses
aucune vérité à laquelle m'accrocher, je glisse
tout le temps le long de ses parois ; pourquoi
suis-je allé vers toi, lorsque je t'ai vu assailli par
les mouches ? Je crois que j'ai eu pitié de toi.
C'est amusant qu'un homme comme moi ait
pitié de quelqu'un et rassurant qu'il puisse
l'aider, même si c'est contre des mouches... Ils
te regardaient tous curieusement pendant
qu'adosé au mur la tête te tournait après que
tu aies vomi ; je crois qu'ils s'apprétaient à rigoler
; alors j'ai décidé de leur faucher cette joie
c'est peut-être pour ça que je t'ai débarrassé de
mouches, mes mouches, qui ont toujours fait
pour moi ce qu'elles ont pu en repoussant ce
qui m'auraient craché dessus avec plaisir.
Écoute, je vais te raconter moi aussi une petite

SAINT MONSIEUR BALLY

histoire : un jour, le plus puissant roi de la terre, fuyant une terrible catastrophe, rencontra sur son chemin un tout petit poussin couché les pattes en l'air ; il lui demanda : « Petit poussin, pourquoi te couches-tu les pattes en l'air, au lieu de fuir ? Ne sais-tu pas que bientôt le ciel va tomber sur la terre ? » « Je le sais, répondit le petit poussin ; c'est pour cela que je me couche les pattes en l'air : je cherche à retenir le ciel ; chacun fait ce qu'il peut ; oui, chacun doit faire ce qu'il peut pour retenir le ciel... »

Maintenant, aide-moi à parfumer cette mouche ; elle aussi a fait ce qu'elle a pu pour moi, même si son salaire, payé de ma chair et de mon sang, était un peu trop élevé.

Monsieur Bally dut se plier aux caprices de François ; il plongea la mouche dans le flacon de parfum et la lui redonna.

— Hey ! Je vais l'enterrer...

Il le laissa monologuer et s'en fut vers Fati ; pour la première fois, il se sentait moins seul.

DEUXIÈME PARTIE

VII

Le jeune infirmier du service des grandes endémies était formel. Monsieur Baly doutait de son diagnostic : c'était tout ce qui lui restait encore pour espérer ; après tout, les taches rougeâtres qui s'étendaient sur ses avant-bras, sa poitrine et son nez pourraient bien être de simples dartres. Il savait au fond de lui qu'on lui donnerait encore tort, qu'il ne s'agissait pas de simples dartres, mais devant la vague de désespoir qui commençait à le cogner au cœur, il s'accrocha à la pensée que tous ces jeunes qui poussaient un peu partout dans les bureaux manquaient de formation professionnelle solide. En attendant, il avait l'intention de dire son mot devant tous les autres malades : d'abord faire comprendre que lui, monsieur Baly, ne se laisserait jamais vaincre par quoi que ce soit, surtout par des microbes qu'il avait appris et fait apprendre pendant toute sa vie à éviter. Certainement qu'il avait raison de douter de ce diagnostic.

Devant son air méfiant, l'infirmier lui préleva

SAINT MONSIEUR BALLY

du sang dans une éprouvette ; il revint peu de temps après, du laboratoire, la mine triomphale.

« Monsieur Baly, croyez-moi ou non : vous avez une belle lèpre. » Puis il présenta son éprouvette à la lumière et désigna du doigt le sang du vieil instituteur : « Ce sang a l'air tout à fait normal, mais il est bourré de virus ; je les ai vus au microscope... »

Monsieur Baly se leva, composa un sourire bête qu'il voulait désinvolte. Seul un vieux lépreux, assis tout seul dans un coin de la salle, lui répondit d'un autre sourire plein de pitoyable fraternité que renforçait son horrible visage, masque noir boursoufflé et boutonneux, troué de deux gros yeux injectés de sang et sans paupières. L'infirmier s'évertuait à démontrer la lente et régulière victoire des germes de la lèpre en un tableau saisissant, et pendant que monsieur Baly se dirigeait vers la sortie, la plupart des malades le voyaient déjà s'amenuiser sous les dents implacables des microbes qui grouillaient dans son sang. Il chercha encore quelque illusion, mais les propos qu'il cueillait sur son passage l'empêchaient de penser.

— Je suis sûr que, cette fois-ci, il sera obligé de partir chez lui.

— Voici des années qu'il nous vole avec son école, après avoir livré nos parents aux colons ; cette lèpre c'est le Bon Dieu qui la lui envoie.

— D'autant plus qu'il blasphème maintenant contre Allah lui-même.

— Peut-être qu'il est fou.

SAINT MONSIEUR BALLY

— Justement, raison de plus, pour qu'il rentre chez lui ; en tout cas, je vous l'avais bien dit, au début : c'est louche de vouloir créer une école quand on a l'âge de se reposer ; moi, je suis un enseignant : je connais le métier : c'est le plus con de tous, le plus ingrat, le plus crevant, et ça ne fait que huit ans que je le fais. Avez-vous vu un enseignant être quelqu'un ? Vous n'en verrez jamais : on n'a droit qu'à un petit « bonjour Monsieur ».

Monsieur Baly se sentit défaillir. Il tira à lui un petit banc et s'y assis, le dos au mur.

— Regardez-le, le pauvre, je vous disais que c'est un métier crevant ; lui, il est foutu maintenant. Montrez-moi un seul enseignant content de son sort ; je ne parle pas des débutants, qui croient transformer le monde au bout de leur craie, mais des vrais, des vieux enseignants : je vous répondrai qu'il est malhonnête, qu'il ne s'occupe certainement pas assez de ses écoliers. Alors quand on m'a dit que lui, après quarante années, il refuse de se reposer, qu'il crée une école privée, j'ai compris aussitôt : il voulait s'enrichir ; la preuve...

— Ses maîtres font une grève, demain : ils ne sont jamais payés. Où va tout l'argent des frais d'études ? tu as raison, dis !

— Il paraît que c'est les marabouts qui lui bouffent tout ; il leur donne son argent pour le multiplier.

Monsieur Baly sursauta ; il ne rencontra que le regard amusé du vieux lépreux ; tous les autres avaient formé un cercle autour de celui

SAINT MONSIEUR BALLY

qui prétendait être dans l'enseignement depuis huit ans et qui parlait avec mépris des enseignants. Même le jeune infirmier s'était joint à eux, son éprouvette pleine du sang de monsieur Bally à la main.

— C'est vrai que les marabouts sont ce qu'il y a de plus intelligent chez nous ; mais quand même, je ne crois pas à ces histoires.

— C'est possible ; regardez comme il est habillé ; il a à peine de quoi manger.

— Tout ça c'est du bluff, je vous le dis ; moi, si j'étais à la place de ses employés, avant de faire la grève, je lui aurais cassé la figure.

— Demain, ses maîtres nous invitent à aller les soutenir à l'école.

— C'est ça, l'enseignement : tôt ou tard, on est mal récompensé ; la plupart d'entre nous finissent dans l'alcool ; ou on passe le temps à embêter ses amis et ses parents parce que, toujours, au bout il y a l'ennui gros comme un éléphant, qui vous tourne tout autour jusqu'à vous aplatis lorsque vous vous croyez assez malin de vous croire complètement libéré dans votre retraite : il y a toujours les cris des enfants devant vous et une maigre pension qui vous empêche de fuir, et puis, d'ailleurs, il y a partout des enfants ; moi, un jour, il y a deux ans, j'en ai eu marre, j'ai démissionné...

Monsieur Bally se releva péniblement, le cœur au bord des lèvres. Un calmant lui ferait du bien, mais il craignait d'en demander à l'infirmier ; ce serait interrompre l'enseignant, qui le haïssait, et leur rappeler sa présence. Il tourna

SAINT MONSIEUR BALLY

lentement la poignée de la porte et fit face au soleil qui s'aplatissait derrière la ville.

De grands oiseaux signaient le ciel bleu de leurs longues ailes blanches. Quelques enfants coururent vers lui et s'agrippèrent à son grand boubou, mais les habitants évitaient de le regarder avec une application qui indiquait une volonté bien arrêtée de l'abandonner à son sort. Il les gronda paternellement et les chassa. La petite éprouvette pleine de son sang se remit à danser devant ses yeux, et il lui semblait que chacun de ses globules s'en échappait pour emplir l'air rouge et poussiéreux de leurs derniers mouvements.

Il pensait qu'il était triste d'être vieux et d'être obligé de le reconnaître. Il allait falloir se contenter sans doute de tout ce qu'il avait déjà essayé et disparaître avec ce qu'il savait des hommes ; il se frotta les yeux et respira un bon coup, le nez en l'air ; le soleil venait de tomber derrière le quartier résidentiel ; les arbres et les poteaux électriques seuls se partageaient ses dépouilles écarlates. Des femmes revenaient du marché, la démarche souple, un mouchoir noué sur quelques œufs ou légumes secs posés sur la tête ; il fit le reste du trajet en proie à des visions érotiques provoquées en partie par le déhanchement de ces gracieuses marchandes et en partie par son désir de s'accrocher à la vie qui dans son esprit annonçait le miracle, le dernier qu'il demandait depuis des mois au nom de tous les désespérés. Il rentra dans sa chambre, ôta son grand boubou et s'allongea sur le lit. À terre traî-

SAINT MONSIEUR BALY

nait un vieux cahier rouge, dans lequel il avait eu l'intention de noter, deux ans plus tôt, les différentes étapes victorieuses de sa vie pendant la naissance et le développement de son école. Mais combien de victoires avait-il réellement emportées ? L'essentiel était-il de faire comme le petit poussin de François ?

Il était convaincu, pour une fois, que ses employés mettraient dès le lendemain leur grève à exécution. Alors que deviendraient tous ces rêves ? À son âge, il comprenait que c'étaient les derniers et qu'une force maléfique prenant tour à tour la figure courroucée de son père, déçue et méprisante de Fati, maudissante de Fabory, jouait à l'écraser en animant de malveillance même ses jeunes maîtres qui, il n'y a pas longtemps, le vénéraient comme leur père. Comment, dès demain, pourrait-il leur démontrer qu'il n'avait plus un sou, qu'il était lui-même endetté et que s'ils tenaient le coup jusqu'à la rentrée prochaine, ils n'auraient désormais plus de problèmes de salaire ?

Même s'il leur présentait son livre de comptes, il savait qu'ils se cacheraient derrière le délégué du syndicat des travailleurs qui lui dirait, en faisant vibrer son index dans l'air d'un ton menaçant : « Ce ne sont que des employés, vos comptes, c'est votre affaire ; sortez cet argent tout de suite, sinon... vous avez de la chance, monsieur Baly ; j'ai été trop patient... »

Les visions érotiques l'envahirent à nouveau ; son angoisse devenait peu à peu sexuelle. Il se leva et alla uriner.

SAINT MONSIEUR BALLY

Ce n'était pas tant la grève elle-même qui lui faisait mal, mais l'idée que ses maîtres avaient raison d'arrêter la vie de son école.

Il se recoucha et saisit machinalement le cahier rouge ; ses vieux poumons pompaient difficilement l'air ; il se releva et sortit s'asseoir sur son vieux banc, le cahier sous le bras.

François, Mohamed et tous ses autres enfants avaient disparu. La petite cuisine en paillote, délabrée, laissait entrevoir par ses nombreux trous béants de grosses marmites ventruées et vides dont les gueules s'ouvraient implorantes sur le ciel que le semeur divin recommençait à étoiler.

Il comprit pourquoi tous les autres tardaient à revenir et, seul avec le fantôme de Fati soulevant avec les brises du soir les dernières cendres de la cuisine, il ouvrit son cahier pour tenter de fuir la vanité de sa vie et retrouver, entre les lignes de sa grosse écriture penchée, le film de sa grande entreprise qui ressemblait pendant ses premières images à un défi et dont il savait que la fin, dans ce crépuscule, aboutissait à une angoissante agonie.

Je ne sais pas ce que me réserve l'avenir et d'ailleurs, à mon âge, peut-on parler d'avenir ? Le temps est mon pire ennemi et malgré les apparences de ma vie retirée la terreur de la solitude est mon infirmité... Déjà j'éprouve une certaine pudeur à dévoiler tout ce qui sommeille en moi

SAINT MONSIEUR BALLY

parmi les souvenirs, comme si, à les évoquer, mes nerfs vibreraient à leur réveil : pourtant ce journal reste mon seul moyen d'évasion de la petite prison qu'est ma vie ; il faut que j'apprenne à tout me raconter, à me dénuder à l'aide de ce stylo devant une feuille blanche. Mon Dieu, je ne sais pas encore qui je suis !

Cela fait deux jours que je pense à l'histoire du petit poussin de François et je crois que l'avenir pour moi est dans la vanité apparente de ses petites pattes fragiles dressées contre le poids du ciel ; je ne connais pas la fin de cette histoire et François lui-même semble l'ignorer, mais le ciel est toujours au-dessus de nos têtes, et ce soir, il pèse plus que d'habitude de ses lourds nuages d'orage. C'est peut-être pour cette raison que je suis revenu auprès de François. Chaque homme porte en lui son propre ciel et mon drame, celui qui sourd en moi, contre lequel j'oppose la faible digue de mon détachement et qui m'obscurcit tout le temps la vue devant ce que mes semblables, par commodité, paresse ou conformisme, appellent bien et mal, ce drame, où le dénouerai-je ? Auprès de François-le-damné, de mon épouse insatisfaite ? Ou dans cette ville que je dois conquérir ?

Aujourd'hui encore, je peux revenir en arrière, accepter ma mise à la retraite et me consacrer au bonheur exclusif de Fati. Il serait si facile pour moi de la contenter en acceptant d'aller mourir chez elle au milieu des chèvres et des moutons. Mais moi aussi j'aimerais revoir, ne serait-ce que par les yeux, mon petit village natal, sentir sous

SAINT MONSIEUR BALY

mes pas cette terre qui garde mes parents, caresser ces arbres séculaires, séduire par le sourire un de mes compagnons d'enfance... Peut-être qu'au fond rien n'y a changé, ni les choses, ni les hommes, mais je sais à l'avance que je n'y reconnaitrai personne.

Où débute mon passé ? Lorsqu'ils me verront, en une minute on se sera tout dit. Peut-être aurai-je la politesse de les écouter pendant une autre minute raconter des polissonneries dont je ne me rappellerai rien, et ils m'écouteront à leur tour évoquer mes quarantes années de labeur au service du plus noble des métiers ; mais à la fin, eux aussi ne m'appelleront plus que « monsieur Baly », ou « maître », ce prétentieux titre dont je n'ai même pas pu débarrasser mon épouse et qui m'a toujours séparé des autres.

Mes mains sont vides, et au village ils ne remarqueront que cette pauvreté. Il ne nous est pas donné, à nous autres, instituteurs, de garder nos œuvres ou de justifier notre vie dans le silence éloquent des réalisations concrètes ; il nous faut agir à crédit, après que des hommes nous aient demandé de jouer par procuration le rôle de Dieu ; nous devons façonner dans la vertu des êtres humains, alors que nous-mêmes sommes loin d'être infailibles ; nous devons former les hommes d'une civilisation et nous sommes nous-mêmes au carrefour de deux systèmes de valeurs, je ne suis personnellement pas sûr d'en pouvoir faire la synthèse ; je ne suis pas un penseur. C'est pour cette raison que je crains de me présenter au village les mains vides et que je cède très souvent

SAINT MONSIEUR BALLY

au doute sur « mes quarante années de loyaux et durs services ». Je refuserai leur médaille... Ils seront certainement fiers de me retrouver instruit, jusqu'au jour où ils apprendront que ce n'était pas moi qui ai décidé de ma mise à la retraite ; ils apprendront que je n'ai pas su me battre, que j'ai abandonné trop facilement et je ne pourrai plus supporter d'entendre chanter autour de moi cet hymne à la gloire de tous les grands Noirs. Plutôt mourir que d'avoir honte... Mais, au fond, de quoi aurais-je honte ? Après tout, j'ai dépassé l'âge de la retraite et peu de mes promotionnaires peuvent encore se vanter d'avoir été aussi consciencieux que moi. Et si je mourais maintenant, à vouloir jouer au brave, à l'éclaireur d'intelligence ? Je constate avec beaucoup de tristesse et de regret que la plupart de mes anciens élèves s'habillent, mangent, parlent et vivent comme des Blancs.

Pourtant je construirai une école. Ma tâche est simple : sauver les désœuvrés et ceux qui ne trouvent pas de place dans les écoles publiques. Sauver ! Alors que moi-même je me sens perdu : les grands de la ville ne veulent pas m'aider financièrement, Soriba a volé mes économies et je ne trouve aucun secours, même auprès de tous ceux qui me doivent leur instruction.

Mais je construirai cette école. Parce que même si je me disais tout de suite : « Demain je ramasse mes bagages, je prends Fati et puis on retourne au pays », avant que je ne dépose cette plume, je recommencerais à me traiter de lâche, de défaitiste, je repenserais au petit poussin de François.

SAINT MONSIEUR BALLY

Malgré tout je ne suis qu'un simple dépositaire temporaire de connaissances que je dois communiquer tant qu'il y aura un homme qui ne sait lire ni A ni B.

Mon Dieu, renforce en moi cette conviction et aide-moi à porter sans souffrir cet énorme sentiment de culpabilité qui me fait rougir devant un analphabète. Si j'avais au moins un enfant, je ne T'aurais pas tant demandé.

Mes mains sont vides et faibles.

François est assis dehors auprès de Fati. Hier, il m'a demandé s'il pouvait m'appeler Papa. Il est le premier à me poser cette question et je lui ai répondu que je préférerais être pour lui aussi « monsieur Bally ». Le rôle de père est un métier qu'il faut apprendre comme les autres et je ne sais par quel bout commencer avec un homme tombé si bas. Mon Dieu, il paraît que Tu l'as maudit ; attirerai-je Ta colère en le gardant avec moi ? Je lui dois avant tout de m'avoir débarrassé, l'autre jour, des mouches ; donne-moi la force de l'aimer avec sa lèpre, ses boutons purulents, sa folie, sans hypocrisie.

J'ai confiance en Ta justice et en Ta miséricorde. Si je m'efforce de prendre l'habitude de tout noter dans ce cahier, c'est surtout pour ne rien Te cacher et pouvoir me dire un jour en l'ouvrant : « Si Allah n'était pas avec moi, je n'aurais pas pu tenir. »

Je n'ai pas sommeil, ce soir ; je sortirai lorsque la lune montera haut dans le ciel ; je me promènerai sur le terrain que j'ai choisi pour mon école ; il me semble parfois y entendre des cris

SAINT MONSIEUR BALY

d'enfants derrière les dunes de sable et les monticules de boîtes vides. J'ai un si grand besoin d'eux !

Dès demain, je demanderai à la municipalité l'autorisation de l'occuper. Je commencerai par de simples paillotes et plus tard je bâtirai tout en semi-dur.



Le maire a été gentil ce matin : j'ai obtenu l'autorisation sollicitée ; il regrette de ne pouvoir m'aider mieux mais promet de me prêter des caterpillars pour déblayer mon terrain. C'est un homme plein de bonne volonté. Il m'assure que la population sera très heureuse de l'ouverture de mon école, mais qu'à son avis je ne devrais pas chercher à aller trop vite avec tous mes projets d'atelier d'apprentissage, de librairie, et de bibliothèque pour les enfants, de logements pour les enseignants... Je ne sais pas ce qui m'a pris de lui exposer d'un coup tout ce qui me trotte par la tête, mais l'idée de cette école si belle, si profonde, à mon âge me brûle au point de me faire apparaître futiles et banales mes soixante-cinq années d'existence... comme si je prenais conscience pour la première fois de l'importance de l'instruction et du peu de temps qui me reste à vivre... Et plus que l'illusion, l'impression qu'une force mystérieuse me donne le pouvoir de transformer le

SAINT MONSIEUR BALY

monde, mais même alors je me laisse faire par toutes les idées qui fourmillent en moi avec cependant la douloureuse conviction que cent années de vie ne suffiraient pas à les réaliser. On me demande de ne pas aller trop vite, alors que dans cinq années à peine je perdrai ma lucidité et ma vigueur.

Mon Dieu, si je n'étais pas convaincu de Ta présence à mes côtés, je crois bien que j'aurais terminé cette existence devant un miroir. Mais déjà je sens dans mon cœur une de Tes premières lumières qui éclaire mon dernier cauchemar : je ne savais pas par quel bout commencer avec François ; il me faut d'abord accepter de le considérer pour mon fils irréalisé et le laisser m'appeler « Papa ».



Les « caterpillars » de la mairie sont en panne. La journée a été longue, mais elle m'a appris quelque chose sur les autres et moi-même : le vieux Sidi m'a dit qu'il avait entendu raconter que j'ai adopté François pour racheter mes péchés et jouer au philanthrope par simple calcul, pour m'attirer des sympathies en faveur de mon école : il avait tellement l'air d'y croire lui-même que je lui ai conseillé de s'occuper de sa jeune épouse. Je suis trop nerveux. Pourtant, dans ma solitude, j'ai besoin d'oreilles complaisantes, mais

SAINT MONSIEUR BALY

comment me faire écouter si je suis incapable de supporter des commérages rapportés par un vieillard aussi seul que moi ? Je devrais comprendre maintenant que, lorsque les hommes sont âgés et pauvres, c'est leur cœur qu'il faut séduire et non leur raison, et j'ai bien peur d'avoir laissé passer une occasion de faire de Sidi un allié.

J'ai clôturé le terrain cet après-midi. Cela me fait plaisir d'entendre François appeler Fatl « Maman ».



Les « caterpillars » sont toujours en panne. Embauché deux manœuvres. François s'est traîné jusqu'à nous pour nous regarder travailler ; pendant que j'écris, je l'entends dire à Fatl que la vie est belle et que si tous les hommes le savaient la terre serait un paradis : je crois avoir lu cela quelque part, mais de la bouche d'un homme qui a autant souffert que lui, il me semble que c'est le plus beau constat de la bêtise de mes semblables. Je n'ai pas le temps d'écouter le reste : il me faut écrire au Ministère pour demander l'autorisation officielle d'ouvrir mon école et solliciter une subvention.

SAINT MONSIEUR BALLY



Le terrain est propre, à présent, et presque aplani : embauché un gardien pour empêcher les gens d'y déverser leurs saletés. Vendredi prochain, je sacrifierai un mouton pour la réussite de tous mes projets.



Avec ma première pension, j'achèterai des planches de rônier, des tiges de bois fourchus et de la paille tressée.

Nous venons de rentrer, François et moi, d'une longue promenade au clair de lune à travers toute la ville. Sur le chemin du retour, nous avons rencontré Sidi ; il m'a parlé de l'arrivée d'un grand marabout qu'il tenait à me faire consulter sur l'avenir de mon école ; j'ai refusé. François m'a félicité pour mon refus en affirmant que, pour servir un idéal aussi élevé que le mien, il ne fallait avoir confiance ni en Dieu ni en les hommes. Ce blasphème m'a beaucoup irrité. Je te prie, Allah, de lui accorder la paix.

SAINT MONSIEUR BALLY



Une planche de rônier coûte 650 francs

Une natte 200 francs

Un bois fourchu 50 francs

Avec six rôniers je peux monter la charpente d'une classe. Il me faut une trentaine de bois fourchus pour l'ossature et une quinzaine de nattes pour entourer et couvrir, soit au total 7 400 francs pour une classe. J'ai besoin également de nattes ordinaires (les tables-bancs me reviendront trop cher) ; huit petites nattes par classe, ce sera suffisant ; les enfants travailleront accroupis comme à l'école coranique ; les huit nattes reviendront à 800 francs. Une classe me coûtera ainsi 8 200 francs avec la main-d'œuvre, disons 8 500 francs. Tout cela, c'est beaucoup demander à un vieux retraité sans amis, que l'on vient de voler.

Si je ne savais l'infinie Connaissance et l'infinie Miséricorde de Dieu, j'en viendrais à désespérer de la différence entre mes moyens et mon ambition.



J'ai beaucoup pensé à François depuis notre dernière promenade. Il me semblait que la béquille que je lui ai achetée l'aiderait à marcher

SAINT MONSIEUR BALLY

droit, au sens figuré. Je l'ai appelé tout à l'heure, après le dîner, pour lui expliquer que la Providence adopte souvent le moyen de la désespérance pour nous faire accepter notre propre nature et ses infirmités en vue de notre intégration dans l'harmonie universelle, même si le désordre et des scandales apparents empêchent de constater cette harmonie : tout cela est si simple que je ne savais pas comment m'y prendre pour parler au nom de cette généreuse Providence sans paraître ridicule, moi qui ne possède rien. Je devais avoir l'air bien soucieux et triste, parce qu'il m'a regardé et, tout en souriant et caressant sa béquille, m'a confié que Fati était bien malheureuse de me voir tout le temps ruminer de sombres pensées ; et puis avant de sortir il m'a recommandé la gaieté.

Je voudrais lui tendre la main et toujours c'est lui qui me tend le premier la sienne. J'avais promis de le considérer comme un fils, mais avant, je dois me débarrasser de cette idée qui me fait voir dans chacun de mes gestes l'acquiescement d'une dette. Peut-être alors saurai-je lui parler simplement et suivre les mouvements secrets et capricieux de cette âme qui recommence à croire en la vie, sans croire ni aux hommes ni à Dieu.



SAINT MONSIEUR BALLY

Hier, il a plu toute la nuit ; ce matin mon terrain était une vraie mare ; les « caterpillars » sont toujours en panne.

Sidi m'a avoué qu'il a été voir le nouveau marabout à mon sujet et qu'il a été averti que de terribles et catastrophiques épreuves m'attendent, à moins de sacrifier sept chameaux, sept chevaux, sept moutons, sept chèvres et sept coqs blancs. En somme, de quoi construire l'école de mes rêves.

Rencontré Abdoulaye, notre député : j'ai l'impression qu'il m'en veut toujours d'avoir dénoncé aux autorités coloniales son cousin Fabory.

Mohamed franchit le seuil de la petite concession, sa canne devant lui et un gros livre sous le bras : le Coran.

— Il nous reste à prier, dit-il, en guise de salut.

Monsieur Baly vint à sa rencontre, et le guida jusqu'au vieux banc ; il lui confia son cahier et pénétra dans la maison pour chercher la lampe,



Cette nuit-là, Abdoulaye, le député, était assis sur son beau et doux fauteuil de cuir rouge.

SAINT MONSIEUR BALLY

C'était un homme corpulent, carré d'épaules, encore très solide, qui avouait cependant ses soixante ans avec colère lorsqu'on parlait des vieux lions de l'indépendance sans mentionner son nom. Pourtant ses grandes oreilles, qu'il avait la faculté de remuer, ses yeux ronds et toujours mouillés, ses mâchoires proéminentes garnies de longues dents blanches, que n'arrivaient pas à recouvrir ses grosses lèvres, lui donnaient vaguement l'air d'un âne. Mais Abdoulaye n'avait rien d'un âne : il possédait dans la capitale deux villas louées à des ambassadeurs, des camions de transport, des champs de mil et de riz dans la vallée du Niger, et des amis parmi les membres les plus influents du gouvernement. Il savait, pour toutes ces raisons, qu'on le craignait et ses manières en étaient d'autant plus tyranniques. Une fois par mois, il s'habillait à l'européenne, mettait à la bouche une longue pipe dorée et se rendait dans la capitale pour jeter un coup d'œil — comme il aimait à le dire — sur ses propriétés et entretenir ses relations ; il rentrait inmanquablement cinq jours après, ses souliers dans chacune des poches de sa veste, ses grands pieds plats endoloris reposant dans de larges sandales. De ses amours avec d'innombrables femmes, il n'avait jamais eu le plus petit des enfants. Il avait appris à les dédaigner en faveur de fillettes impubères ou de jeunes gens qu'il courtisait comme un vampire capricieux.

Il avait rendez-vous avec Gaoussou, son nouvel ami, un des enseignants de monsieur Bally,

SAINT MONSIEUR BALLY

son éternel ennemi qui prétendait n'avoir peur que de Dieu. Dès demain il l'écraserait définitivement, lui et sa ridicule école. Et la mémoire de son cousin Fabory serait vengée. Et il n'y aurait plus jamais, durant sa vie, un homme capable de s'ériger devant lui en gardien de la moralité publique pour l'empêcher de faire la cour à de petites écolières.

— Je viens d'avoir une idée, papa ; allons demander un prêt à Abdoulaye, le député ; c'est...

— Il n'acceptera pas, Mohamed ; il peut nous sauver d'un signe de la main, mais il ne le fera pas. C'est une très vieille et longue histoire née d'un...

Il laissa la phrase en suspens puis rouvrit son cahier auprès de la lampe, après un haussement d'épaules.



Commandé aujourd'hui un chargement de cailloux pour combler les mares. Cela ne suffit pas ; si seulement Soriba ne m'avait pas volé !

Ce soir, François nous a chanté une petite chanson mélancolique de son pays en tambourinant de ses morceaux de doigts lépreux sur un vieux seau. Ça me rappelle que, moi aussi, j'ai une case, des arbres, un ciel, des parents, tout un monde que j'ai abandonné et que peut-être je ne

SAINT MONSIEUR BALY

reverrai jamais plus. Fati s'est approchée de lui en l'appelant « mon fils » d'un ton si naturellement affectueux, pendant que leurs ombres se mêlaient sur le mur, que c'en était presque hallucinant. J'ai retrouvé l'autre cauchemar, et surtout la sensation d'une lointaine poignée de main chaleureuse me reliant à la douce présence de mon père ; et il me semble l'entendre me murmurer encore : « Je suis fier de toi, mon fils... ton épouse est admirable. Un Noir doit toujours vivre pour son prochain. » Pour la première fois, je me sens véritablement dans un foyer : je T'en remercie, Allah.

Nul ne peut s'acquitter de la dette de la vie dans de vains regrets ou dans de grandes et belles rêveries ; il faut que je cesse de penser tout le temps à mon école. Le terrain est prêt et je commencerai avec ma première pension. En attendant, je dois davantage me rapprocher de mon épouse et de François. Ils sont dehors en train de rire et de jouer aux devinettes.



Chez Salim, pris à crédit deux sacs de riz et trois sacs de mil ; il ne m'a fait aucune difficulté : l'essentiel pour lui est que je reste toujours en ville, à portée de main en cas...

Il pense, lui aussi, que je suis écervelé de ne pas vouloir profiter tranquillement de ma

SAINT MONSIEUR BALY

retraite : c'est l'opinion de toute la ville, paraît-il. Il m'a encore reproché de garder chez moi François : « Tu aurais pu trouver un autre malheureux moins remarquable ; celui-là, tout le monde ici lui a jeté au moins une fois la pierre ; nous aimons les âmes charitables, mais pas les sauveurs : tu nous as donné à tous mauvaise conscience en faisant de lui, en si peu de temps, presque un être humain. En vérité, personnellement, je m'empêchais de penser à lui pour ne pas vomir, mais lorsque l'autre jour je le vis arrêté devant ta porte, l'air propre et bien droit sur sa béquille... Il avait perdu son sourire idiot, il était debout et bien droit et c'est cette position verticale qui m'a le plus frappé... Il était pour nous semblable à un insecte, plutôt un reptile dégoûtant, et d'un coup je le retrouve chez toi, debout, la tête au niveau de la mienne... Un homme, quoi !... Mais Baly, pourrais-tu désormais refuser de recueillir un autre mendiant s'il venait à toi ? Il te faudra aller jusqu'au bout, tu finiras par partager ton boubou, ta dernière paire de chaussures, ton savon ; il ne te restera rien, car ils viendront de plus en plus nombreux, comme des criquets, insatiables ; chaque jour quelqu'un découvrira qu'il a besoin de toi... Pourtant, sache que tu ne leur es pas indispensable ; ils n'appartiennent qu'à Dieu, ces gens-là...

« Moi aussi, je me dis souvent de m'arrêter, de chercher de l'argent, de tout vendre pour tout partager avec ces damnés, mais la même pensée me retient toujours : ils sont trop nombreux et il n'y a aucune raison de s'occuper d'un seul et d'aban-

SAINT MONSIEUR BALY

donner les autres... : alors je préfère donner un ou ou deux, chaque fois que ça ne me gêne pas. C'est une école comme la tienne qui peut les sauver. Mais auront-ils les moyens de payer des frais d'études ? Éprouvent-ils seulement la nécessité de l'instruction ? Et toi, Baly, avec quoi construiras-tu cette école ?... Je te répète que c'est une bêtise, une charité maladroite, que de t'occuper de François. En mettant d'ailleurs tout au mieux, il te gratifiera de sa lèpre. Et puis il y a Fati, elle n'est pas préparée pour ce genre d'épreuves ; n'est-ce pas que vous n'avez jamais eu d'enfant ? Je te raconte tout ça parce qu'il vous faudra beaucoup d'amour et d'argent... Enfin, tout doit être clair entre nous ; moi, je dois penser à mes vieux jours. Ne viens plus me dire un jour : " Salim, passe-moi ceci ou cela, j'ai beaucoup de dépenses, je te règlerai demain. " »

Voici ce que j'ai eu à souffrir avant qu'il ne me remette les sacs de riz et de mil.



Appris que le budget de l'Éducation Nationale est insuffisant pour ses propres projets. Aucun espoir, donc, de recevoir une subvention.

Je continuerai seul.

SAINT MONSIEUR BALY



Touché ma première pension : 165 000 F.

Je dois à Salim : 30 000 F.

Salaire des gardiens et manœuvres pour un trimestre : $16\,000\text{ F} \times 3 = 48\,000\text{ F}$.

Achat de deux complets pour Fati et d'un grand boubou pour François : $3\,000 \times 3 = 9\,000\text{ F}$.

Soit au total : $30\,000\text{ F} + 48\,000\text{ F} + 9\,000\text{ F} = 87\,000\text{ francs}$.

Il me restera : $165\,000\text{ F} - 87\,000\text{ F} = 78\,000\text{ francs}$.

Il me faut encore trois chargements de cailloux, soit : $6\,000 \times 3 = 18\,000\text{ francs}$.

Il me reste alors $78\,000\text{ F} - 18\,000\text{ F} = 60\,000\text{ francs}$.

Les frais de construction d'une classe s'élevant à 8 500 francs, est-il préférable de construire une classe avec tables et bancs, ou plusieurs avec nattes ?

Salim et les autres me sous-estiment : je n'ai pas le temps à mon âge d'aller lentement.

Si je paie un moniteur 15 000 francs, une classe avec nattes me reviendra en octobre à $8\,500\text{ F} + 15\,000\text{ F} = 23\,000\text{ francs}$.

Je pourrai ainsi ouvrir : $60\,000 : 23\,000$, soit presque trois classes, il ne me manquera que 9 000 francs. — Je vais prélever 5 000 francs de ma dette envers Salim et annuler l'achat des complets de Fati. Pour une fois que je voulais lui faire plaisir !

SAINT MONSIEUR BALY



Provoqué ce matin une réunion d'information au niveau de tous les parents d'élèves. Je leur ai expliqué les buts de la création de mon école : donner une chance surtout aux enfants renvoyés de l'école publique, leur apprendre un métier avant leur sortie, aider le gouvernement dans son œuvre de scolarisation. Ils ont tous approuvé mon initiative. Le seul problème autour duquel nous avons tourné a été celui du montant des frais d'études ; finalement nous sommes tombés d'accord sur 2 500 francs par an.

Je crois discerner chez tous ces pauvres gens une bonne volonté solide, un souci de promotion que l'enseignement actuel a rendu malade en le dépersonnalisant. Ne rêvent-ils pas, secrètement ou non, pour leurs enfants, d'un avenir de petits fonctionnaires européanisés ?

Ce soir, pendant que j'écris ces lignes, j'entrevois sous un jour nouveau les responsabilités d'un enseignant : je les avais déjà pressenties au Centre pédagogique, mais ce n'était qu'une simple réaction d'orgueil devant la suffisance de mon jeune collègue blanc. Il doit examiner comment l'élève prendra demain sa place dans la société sans se renier. Mais comment lui parler son véritable langage en lui inoculant les signes empoisonnés d'une autre civilisation ? C'est alors

SAINT MONSIEUR BALY

que commence sa mission : arracher son âme aux ténèbres de l'ignorance, à la longue série de mensonges et d'humiliations dont il a hérité des années de colonisation déclarée.

Comment exprimer tout cela ? Nos enfants qui brandissent les drapeaux de la contestation ne sont responsables de rien ; ils ne sont que les produits innocents de nos coupables singeries du Blanc.

Nous devons commencer à leur parler et à les instruire dans notre propre langage, pour qu'ils comprennent mieux que nous reconnaissons avoir mendié un peu notre liberté et notre dignité, mais que nous sommes décidés à leur transmettre les voix de nos ancêtres pour leur éviter de succomber aux tentations de l'Est ou de l'Ouest.

Il faut que je réfléchisse à tous ces problèmes pour en trouver les solutions les plus simples.

Il se fait tard, et François m'appelle. J'ai pris mon parti de cultiver la gaieté autour de mon nouveau foyer.

Mon Dieu, aide-moi à créer cette école !

*
* *

Dans deux semaines la rentrée scolaire. Commencé la construction d'une classe ; commandé trois bureaux de travail, trois chaises et trois tableaux noirs à Ali, le menuisier. J'ai besoin également d'une centaine d'ardoises, des

SAINT MONSIEUR BALLY

livres, des cahiers, de la craie, des encriers... Ciel, que d'oublis !

Demain, j'emprunterai de l'argent à Salim : je ne vois que lui ; je ne sais pas comment, après quarante années dans ce pays, je me suis arrangé à ne pas avoir un seul ami capable de m'aider. Aujourd'hui, je n'ai pas peur de mettre tous les torts de mon côté... peut-être est-ce parce que j'ai toujours voulu que les autres fassent vers moi le premier pas, avec ma manie de me croire indispensable... Ou peut-être est-ce parce que je ne sais pas garder un secret et que, l'essentiel de ma vie, je l'ai passé sous la colonisation où les amitiés se construisaient à coups de confidences, dans une espèce de clandestinité faite de murmures contre les Blancs, la nuit : c'était un jeu difficile à jouer (non qu'il fût dangereux, mais lâche). Moi, je ne regrette pas d'avoir écrit contre le docteur Michel, cet assassin déguisé en médecin, même si la plupart de ses compatriotes refusent encore de me saluer... Peut-être aussi que mon instruction m'obligeait à aider le mûrissement politique de la population...



Salim refuse ; il m'a quand même donné une bonne idée : déposer mon livret de pension en gage chez le libraire. Il paraît que c'est une prati-

SAINT MONSIEUR BALY

que courante utilisée surtout par les anciens combattants auprès des commerçants.



Les paillotes des salles de classe sont terminées ; elles sont si coquettes, avec leurs petites nattes neuves, décorées de motifs géométriques multicolores ! Le libraire a accepté de prendre mon livret de pension ; en échange, il m'a donné toutes les fournitures scolaires nécessaires ; il m'a ensuite bien encouragé et recommandé d'élever les frais d'études pour vite amortir mes dépenses et pouvoir réaliser rapidement des bénéfices. Il est, lui aussi, persuadé que je ne poursuis qu'un but lucratif. Si tout marche bien, l'an prochain je les abaisserai. Fait la connaissance d'un garçon sympathique qui cherchait du travail : il sera mon premier instituteur. Il s'appelle Gaoussou.

Il ne restait plus au fond de la lampe qu'une toute petite langue de flamme. Monsieur Baly referma son cahier et se frotta les yeux.

— Mohamed, attends-moi ; je vais chercher un peu de pétrole.

— Mais où sont tous les autres ? se contenta de répondre le vieil aveugle.



Gaoussou, lui, ne s'était jamais inquiété pour qui que ce soit. Non que son cœur fut desséché, au contraire il aimait trop tous les hommes et même les bêtes pour penser à quelqu'un de particulier ; à son avis, tous les hommes sont interchangeables entre eux, à l'exception de ceux que la providence dote d'une forte personnalité pour diriger. Il était simple, d'une simplicité qui excluait de sa nature les angoisses, les anxiétés, la nervosité, le doute, la rancune et toute trace d'interrogation intérieure devant les conséquences d'un acte à accomplir. Les uns le prenaient pour un naïf et d'autres le croyaient idiot, mais là aussi il avait décidé de ne pas chercher qui avait raison et qui avait tort car il n'aimait pas contrarier : il n'acceptait une discussion que s'il savait que vous sauriez le convaincre.

Il éprouvait depuis sa tendre jeunesse le besoin d'obéir et d'être commandé, et ce besoin était devenu presque maladif à la mort de son père, un ancien combattant autoritaire et acaïâtre. Et parfois, lorsqu'on lui reprochait ce caractère servile, il souriait innocemment, enlevait ses grosses lunettes fumées qui cachaient deux petits yeux pleins d'une bonté et d'une douceur inhumaines, les essuyait d'un air peiné en baissant la tête.

SAINT MONSIEUR BALLY

Il faisait partie de cette majorité dite silencieuse, que le Bon Dieu et Satan se disputent à longueur de journée et qui peut aussi bien attiser des fours crématoires que soigner des lépreux.

Il croisa monsieur Bally près du petit vendeur de pétrole, lui lança un « bonne nuit, papa » très cordial et s'enfonça dans la nuit en roulant les hanches.

Depuis deux ans qu'il servait le vieil instituteur, Gaoussou n'avait cessé de constater avec amertume et peine que son directeur avait trop de petits problèmes et semblait trop isolé pour répandre autour de lui une ombre protectrice.

L'idée de grève projetée pour le lendemain lui plaisait en partie parce qu'elle représentait un mouvement de force, mais parmi ses collègues, il n'en voyait pas un seul qui pût, après, le guider et le protéger.

Il pressa le pas : Abdoulaye, le député, l'homme le plus puissant de la région, avait besoin de le rencontrer.

Monsieur Bally déposa la lampe auprès de Mohamed.

— Mais où sont tous les autres ? redemanda nerveusement le vieil aveugle. Personne ne les a vus, ce soir.

Pour chasser au fond de lui l'inquiétude qui montait, monsieur Bally reprit son cahier.

SAINT MONSIEUR BALLY



La rentrée scolaire, aujourd'hui. Mes prévisions les plus optimistes ont été dépassées. J'ai déjà 208 inscrits, ce qui me rapportera $2\,500\text{ F} \times 208 = 520\,000$ francs. 208 inscrits pour trois petites paillotes. Comment éliminer le surnombre ?

Mon Dieu, si j'avais seulement un peu plus d'argent !

François aurait aimé que je l'engage comme enseignant, mais je crains tellement qu'il ne s'attire des histoires avec les parents d'élèves. Jusqu'à présent, au marché, les vendeuses répugnent à le servir. Il m'a d'ailleurs confié qu'il les connaissait tous, ayant autrefois assisté souvent la nuit à des entretiens édifiants sur leur conduite. « Mais à ce moment, m'a-t-il dit, je n'existais pas pour eux, j'étais un fou, un moins-que-rien ; pourquoi se seraient-ils doutés que je me relèverais ? Si je te révélais, par exemple, tout le baratin que racontait l'autre bonhomme qui roulait les r pendant la réunion de l'autre jour à la femme de son ami, l'homme à la chéchia rouge... Qu'est-ce qu'un homme peut contenir de secrets ! Ils me dégoûtent tous, papa. »

Je me rappelle encore tous ces mots : c'était la première fois qu'il faisait allusion à sa vie passée, d'une manière aussi détachée.

SAINT MONSIEUR BALLY

*
* *

Je me suis fait construire un petit bureau en paillote : coût = 7 000 francs.

*
* *

Les cours ont commencé ; j'ai encaissé hier 158 000 francs, soit l'équivalent de trois mois de salaires de mes trois moniteurs.

J'amortirai les autres dépenses avec ce qui me restera de ma prochaine pension. Je repense au problème de la réforme de l'enseignement : l'alphabétisation, puis les études dans une de nos langues nationales, m'apparaît de plus en plus comme la solution la plus simple et la plus profonde à notre déculturation. Je suis conscient des risques d'une telle réforme. Parmi nos innombrables dialectes, lequel choisir pour nous retrouver ? Ne serait-ce pas affaiblir les faibles liens de communication et d'union de la langue du colon, si chaque nation décidait de travailler dans son propre langage ?

Le danger est grand pour nos enfants, si nous maintenons le système d'enseignement actuel ou si nous décidions de cette réforme sans bien réfléchir ; mais il me semble que l'expérience vaut la peine d'être tentée parce qu'il ne faut jamais

SAINT MONSIEUR BALLY

oublier que nous devons construire pour aujourd'hui et pour demain et briser l'immobilisme de notre œuvre d'éducateur.

Pour ma part, je suis prêt à faire l'essai, mais j'ai autour de moi trois ennemis terribles : le conseiller blanc, le temps et la pauvreté.

Nous ne sommes pas encore unifiés : il importe de l'enseigner partout ; chaque jour, nous nous éloignons un peu plus de nos rivages pour des côtes étrangères.

Mon Dieu, donne-moi la lumière et l'inspiration pour semer dans la tête des petits enfants qui me sont confiés aujourd'hui ces deux petites graines de vérité. Parmi eux grandira peut-être le guide.

*
* *

J'ai planté des nimiers tout autour des pailloles : ce sont des arbres qui poussent vite. Il y a encore le problème de l'eau. Mais heureusement que la municipalité me promet quotidiennement un baril d'eau pour les écoliers ; j'en achèterai moi-même pour arroser les arbustes.

*
* *

SAINT MONSIEUR BALY

François, à présent, se déplace sur sa béquille presque aussi vite que moi. Je crois qu'il s'ennuie : hier soir, il m'a raconté son histoire jusqu'à sa colère contre Dieu ; il m'a fait peur pendant qu'il parlait ; il bavait, pour ainsi dire, et ses yeux flamboyaient. Il m'a ensuite demandé avec ferveur et exaltation de l'aider à réaliser quelque chose de grand, de solide, de colossal, avec ses moignons de mains. Je ne sais pas ce qu'il veut prouver et à qui il veut le prouver. Je lui ai promis de l'aider, ce qui apparemment l'a satisfait. Ensuite je lui ai parlé de ma vie, une histoire en somme banale. Lorsque j'arrivai à l'épisode de Soriba, il partit d'un éclat de rire si sincère et si sonore que j'en fus contaminé. Fati vint nous gronder comme des enfants ; je ne l'avais jamais vue aussi peu timide à mon égard. Elle m'a appelé pour la première fois « Baly » : ça m'a fait l'impression de rajeunir de vingt ans.

Je constate avec tristesse qu'il n'a fallu à François et à moi-même qu'une heure à peine pour évoquer les souvenirs de nos deux vies, soit au moins cent années d'existence. Est-ce la raison pour laquelle il veut construire quelque chose de solide et de colossal ? Et moi, refuserais-je de me reposer, s'il m'était accordé une éternité de vie sur la terre ?



SAINT MONSIEUR BALLY

Mon voisin Issa m'a prié d'admettre gratuitement son fils dans mon école ; il a une nombreuse famille et jusqu'ici il refusait de scolariser ses enfants de peur qu'ils ne deviennent des mécréants. À présent, son dernier enfant a dépassé l'âge de fréquenter l'école publique. J'ai accepté. Mais désormais pourrai-je refuser d'accorder cette faveur à d'autres familles de pauvres ? Pourtant, c'est sur cette maigre participation de 2 500 francs par an que je peux faire fonctionner mon école. Si seulement le gouvernement pouvait m'aider !

François a offert un très joli foulard à sa maman Fati ; c'est Salim qui lui a donné l'argent.



Le libraire m'a remis le reliquat de ma pension : 58 000 francs ; je dois aux manœuvres et au gardien : 45 000 francs. Acheté un complet et un collier pour Fati ; elle les a fièrement montrés à toutes ses voisines. Elle était assise tout à l'heure près de ma table de travail : elle m'a demandé de lui apprendre à lire ; je le lui ai promis, à condition qu'elle m'appelle désormais tout simplement Baly. Elle vient de rejoindre François et les deux petits mendiants fiévreux qu'il nous a amenés à midi. Moi aussi, j'ai de douloureux maux de tête. François me remercie de ma bonté ; sa figure lépreuse transformée de joie et de fierté, il m'a

SAINT MONSIEUR BALY

avoué qu'il aimerait me ressembler dans toute ma puissance et ma générosité : il s'imagine que je suis plein de vertu ; il doit être d'ailleurs le seul à le croire dans cette ville, pendant que je tremble devant la terrible petite vérité de Salim : « Ils sont trop nombreux... si tu en adoptes un seul, tous les autres viendront. »



Nos deux pauvres hôtes avaient disparu depuis l'aube. Fati a été heureuse de les revoir ; ils nous ont apporté de la menue monnaie, des morceaux de sucre, quelques poignées de mil et trois vieilles noix de cola : c'est le produit de leur mendicité. Ils voulaient nous remercier. Lorsque je refusai, François leur déclara d'un ton bourru : « Je vous disais que mon papa est un saint. »

Je crois m'être laissé prendre au piège du mot lumineux de « saint », ou était-ce pour faire plaisir à Fati ? En tout cas, je leur ai défendu de mendier désormais.

Si c'est la nouvelle famille que Tu m'envoies, Allah, aide-moi à aller jusqu'au bout.



SAINT MONSIEUR BALLY

François m'a encore amené un vieil aveugle : il s'appelle Mohamed : c'est une de ses connaissances ; ils viennent de la même ville. Fati lui a acheté une natte. Je récupère de plus en plus difficilement les frais d'études. Le commerce marche mal à cause d'une guerre civile dans le pays voisin et une épidémie a décimé le cheptel bovin. On me conseille de foutre les gosses à la porte, mais ils sont si petits et si innocents ! Et puis, à quoi servirait une école sans élèves ? Pourtant je n'ai pas de quoi payer mon personnel le mois prochain.

L'an prochain, avec l'atelier que je monterai, je ferai fabriquer beaucoup d'objets à vendre pour éviter ce genre de crise. Fati me conseille de revoir certains commerçants pour emprunter de l'argent, mais je ne rencontrerai que réticence... ou bien solliciter une aide auprès d'une ambassade ou d'un organisme international.

Demain, c'est le Nouvel An : Fati, Mohamed, François et les deux petits mendiants sont venus me présenter leurs meilleurs vœux de bonheur.

Je pense à mon voisin, Issa, et à tous les pauvres, incapables d'apporter la lumière à leurs enfants pour 2 500 francs.

Mon Dieu, aide-moi à leur construire une école.

*
* *

SAINT MONSIEUR BALLY

Rendu visite à Sidi ; cette fois-ci, il m'a entraîné de force chez son marabout. Lui aussi me propose de lui remettre quelque argent pour me le multiplier par dix. J'en ai vraiment besoin, mais je pense encore au « coup de Soriba ». Sidi m'a assuré que c'était un vrai magicien, la plus grande chance de ma vie. Il m'a pour ainsi dire obligé de lui emprunter sur place 15 000 francs pour essayer. Dans huit jours, le marabout me demande de venir retirer chez lui 150 000 francs. Il m'a laissé entendre également que je suis entouré d'ennemis contre qui je pourrais aisément me défendre si seulement j'acceptais de lui faire entièrement confiance ; il m'a donné un talisman qui empêchera qu'il ne se soit de me refuser quoi que ce soit ; dès demain je m'en servirai pour aller chez Salim : mes denrées alimentaires sont presque épuisées.



Le talisman ne vaut rien. Salim refuse de m'accorder un prêt. Depuis ce matin, ma tête me fait très mal. Si les frais d'études ne rentrent pas plus vite, je serai obligé de provoquer une autre réunion de parents d'élèves.

Les deux petits mendiants aimeraient apprendre à lire ; François sera leur maître : l'idée lui a tellement fait plaisir qu'il est encore en train de fouiller tous mes vieux bouquins de pédagogie.

SAINT MONSIEUR BALLY



Passé la journée à peindre en noir une façade de ma maison. Demain nous commencerons les cours du soir. Mohamed, seul, semble indifférent à cette transformation. Il a comme peur du silence, il parle tout le temps de tout, ou bien il rit, mais il maigrit à vue d'œil. Quand les cours débiteront, pendant que François enseignera, il faudra que je m'entretienne avec lui.

*Perçu un peu d'argent des frais d'études ; je l'ai distribué aux maîtres : il était temps, leurs préparations sont de plus en plus bâclées et je n'avais pas la force de le leur reprocher. Seul Gaoussou semble encore plein de bonne volonté. Je ne m'y retrouve plus tellement dans mes comptes ; il me faudrait embaucher l'an prochain un comptable. Je pensais que François aurait pu faire l'affaire, mais lorsque je lui en parlai, il s'est contenté de me montrer ses doigts amputés par la lèpre avec des larmes aux yeux et puis tout aussi brusquement, comme un enfant, m'a juré qu'il était d'abord occupé à recréer les deux petits men-
diants à mon image. Parfois il me fait peur.*



SAINT MONSIEUR BALY

Sidi est venu me voir pour m'annoncer la disparition du marabout et me réclame en même temps ses 15 000 francs.

*
* *

Commencé le forage d'un puits avec l'aide des deux petits mendiants. François les suit partout avec un livre de lecture en les harcelant de questions ; il est descendu ce matin en leur compagnie jusque dans la fosse.

Je ne sais pas pourquoi, chaque fois que je veux parler de ces deux-là, je les désigne globalement comme s'ils étaient des bêtes. Je dois perdre cette habitude, les appeler par leurs noms, Ibrahim et Hassane : ce serait déjà rendre plus vivante, plus respectable et surtout plus attachante leur existence.

Mohamed était à côté de moi tout à l'heure ; il ne me parlait que de voyage et il m'a demandé si à bord d'un avion on pourrait apercevoir d'un coup tous les hommes. Il a eu l'air déçu lorsque je lui répondis que non.

*
* *

SAINT MONSIEUR BALLY

Réunion des parents d'élèves ; personne n'est venu. Je vais licencier leurs enfants pendant vingt-quatre heures pour les intimider : il me reste encore à percevoir, des frais d'études, 300 000 francs.

*
* *

Rien à faire : personne ne s'est encore dérangé. Et le bruit court que je ne cherche qu'à m'enrichir. Je reprendrai demain les enfants : ils ne sont coupables de rien, de toute façon. Je porterai plainte contre tous ceux qui ne se sont pas encore acquittés des frais d'études.

*
* *

Pourquoi Mamoudou, le commissaire de police, m'a-t-il pour ainsi dire renvoyé de son bureau ? Sans avoir pris pleinement connaissance de l'objet de ma plainte, il me l'a remise en affirmant que mes débiteurs étaient trop nombreux, et que je n'ignorais pas leur pauvreté en créant mon école.

Toute une foule m'attendait à la sortie du commissariat : elle m'a conspué et bousculé. Mamoudou n'est pas intervenu pour me protéger.

SAINT MONSIEUR BALY

Me garde-t-il rancune du passé, de son bras cassé ? Une de mes rares brutalités, pourtant, qui ait porté ses fruits : il était si paresseux, si peu intéressé par tout ce qui se faisait en classe. Si je ne l'avais pas jeté un jour par la fenêtre... Il a appris à m'écouter, après, de peur que je ne recommence. Ou bien m'en veut-il encore d'avoir dénoncé son père aux autorités coloniales pour avoir utilisé des voitures administratives à des fins personnelles et commerciales ?



Le puits est terminé. Ce matin, toute la ville tournait autour ; même Mohamed a tenu à le voir. À présent, il me faut du ciment, une poulie, des pompes et des canaux pour irriguer mes arbustes.

Hassane et Ibrahim sont tellement fiers de leurs puits qu'ils voudraient en creuser un autre. En attendant, je leur ai demandé de commencer à me creuser les canaux d'irrigation.

Cet après-midi, j'ai déposé mon livret de pension au Comptoir Français : le patron a accepté, pour m'encourager, dit-il, dans ma noble entreprise. J'ai pris en échange du ciment et tout le matériau nécessaire à mon puits.

Comment secouer les parents d'élèves sans faire de mal à leurs enfants ?

SAINT MONSIEUR BALLY



Hier dans la nuit, une dizaine de mendiants a envahi ma concession, pendant que François enseignait. Ce matin, il m'a demandé de les laisser venir désormais chaque soir pour apprendre à lire ; ils m'aideront en échange à trouver des planches de rôniers et des bois fourchus pour la construction d'autres classes. Je ne sais pas ce qui a provoqué en eux cette subite volonté de s'instruire ; est-ce un premier pas pour abuser de ma bonté et pour vivre ensuite à mes crochets ? Fati m'encourage à accepter. Ce sont eux les vrais laissés-pour-compte, ceux qu'aucune école publique n'admettra jamais, ceux qui ont vraiment besoin de moi. Mon Dieu, donnez-moi les moyens de leur construire une école : je Te le demande encore, Allah, je me suis égaré parfois loin de Toi en me confiant à des bandits comme Soriba et le marabout de Sidi ; dans Ton infinie bonté, pardonne-moi. Je croyais que c'était Toi qui me les envoyais.



Voici deux mois que je n'arrive pas à payer mes maîtres et bientôt ce sont les vacances. Mes

SAINT MONSIEUR BALY

charges se sont multipliées parce que j'ai accepté que tous les mendiants mangent ici. Je n'ai pu m'empêcher de leur interdire de mendier. Je me suis laissé prendre au piège que m'avait signalé Salim, qui vient de me donner gratuitement trois sacs de mil à leur intention. Il me plaint, mais il me semble qu'ils n'ont pas seulement besoin de mil chaque matin ; ils m'aident à divers petits travaux à l'école : arrosage des arbustes, entretien des paillotes, propreté de la cour, etc.

*
* *

Mes maîtres sont de plus en plus mécontents : j'ai l'impression qu'ils croient que je gaspille tout mon argent à entretenir tous les malheureux de la ville. Ai été obligé de leur distribuer deux des trois sacs de mil de Salim. Mais eux aussi n'ont pas seulement besoin de mil.

Le vieux Sidi, comme par hasard, est revenu me réclamer ses 15 000 francs au milieu des enfants, pendant la récréation. Il a fallu l'intervention de Gaoussou pour le décider à me foutre la paix, mais il a eu le temps de me lancer une phrase malheureuse : « Il a de l'argent, mais c'est aux marabouts qu'il le donne. »

SAINT MONSIEUR BALY

— Hey, papa ! sais-tu qui je viens de rencontrer ?

François, tout essoufflé, sautilla jusqu'à leur banc, s'assit familièrement à côté de Mohamed et déposa sa béquille à terre ; il s'adossa au mur et étira nerveusement son unique jambe :

— Vous êtes tous les deux bien renfermés et bien tristes, ce soir.

Pour toute réponse, monsieur Baly prit la lampe et s'en alla vers le cabinet de toilette.



— Qu'on se comprenne bien, « Le Lièvre », dit le vieux Sidi, je veux simplement l'amener à se rapprocher de moi. Au début, dès que j'appris sa mise à la retraite, je me suis précipité chez lui, pour lui proposer d'unir nos deux solitudes, pour en faire une douce et chaude évocation des jours passés et des amis disparus. Je l'ai supplié d'abandonner ses innombrables projets, ses folies de grandeur qui l'éloignent de plus en plus de son âge, tandis que sur moi s'abattent mortellement le poids de mes longues années et celui, plus accablant, d'un présent creux et tendu par l'ennui.

C'est vrai que, lui et moi, on ne s'entend pas toujours très bien. L'an passé, tu n'étais pas encore à son service, j'ai été jusque dans la cour de son école l'empoigner devant ses élèves et

SAINT MONSIEUR BALLY

tous ses employés parce qu'il me devait seulement 15 000 francs. Je pensais qu'il suffirait de le blesser dans son amour-propre et de l'humilier publiquement pour le décourager ; j'en profitai même pour répandre le bruit qu'il donnait tout son argent aux marabouts. Même avant, dans notre jeunesse, en vérité nous vivions loin l'un de l'autre. Mais maintenant, dans cette ville, de toute notre génération il ne reste que nous deux. C'est difficile à expliquer. J'ai besoin de lui...

Pendant que le vieux Sidi s'évertuait à justifier son amitié envers le vieil instituteur, celui qu'il appelait « Le Lièvre » souriait de plaisir dans la nuit. Son véritable nom était Bana. Il ne savait pas très bien lui-même comment ce surnom lui était venu, ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs d'éprouver un certain honneur à le porter.

Assis, tout en lui rappelait, dans sa lourde immobilité, un éléphanteau momifié : deux petits yeux jaunes que séparait un énorme nez pulpeux qui descendait jusqu'au niveau des lèvres ; deux grandes oreilles aplaties sur les tempes ; un front dégarni et sinueux ; une peau fripée et imberbe.

Lorsqu'il marchait, il ressemblait à un gros oiseau maladroit prêt à s'envoler avec ses bras ridiculement courts, suspendus à d'étroites épaules comme des ailerons. Mais « Le Lièvre » n'avait jamais pu s'élever au-dessus de quoi que ce soit ; il semblait que ce fut à cause de son

SAINT MONSIEUR BALLY

ventre ballonné dont il se plaignait tout le temps et qui lui donnait une silhouette de faucille.

— Baly, s'anima soudain « Le Lièvre » avec la conviction de ceux qui se sentent proches de la victoire, Baly est un fanatique à sa manière ! D'autant plus dangereux qu'au premier abord il suscite de la pitié et de la sympathie, de cette espèce, plus répandue qu'on ne le croit, qui promet la lumière à condition de lui acheter une lampe. Il n'a aucun mérite dans cette école. Ce sont les parents d'élèves qui l'ont construite en réalité, primo ; et secundo, c'est grâce à nous, les enseignants, qu'elle a vécu et survécu jusqu'ici, nous qui acceptions de ne pas être rémunérés tous les mois.

— Il faut convenir, « Le Lièvre », que très peu de parents d'élèves s'acquittent entièrement des frais d'études de leurs enfants...

— Laissons ce problème de côté, interrompit-il vivement, nous ne saurons jamais ce qu'il gagnait effectivement. Depuis qu'il m'a engagé, continua-t-il en pressant son gros ventre, il y a de cela près de sept mois, je ne cesse de l'observer : c'est un vieux malin. Moi, je peux vous en débarrasser, si après vous promettez de m'aider. J'ai beaucoup d'influence sur tous mes collègues, et Gaoussou, le plus ancien, fait tout ce que je veux. Eux, ils ont surtout l'intention d'intimider Baly avec une petite grève, mais avec les éléments dont je dispose je précipiterai les événements. Je m'arrangerai en sorte que même les petits écoliers manifestent. Faisons le point : Abdoulaye, le député, lui en veut à mort ;

SAINT MONSIEUR BALLY

le commissaire se souvient bien de son bras cassé ; il est antipathique au conseiller pédagogique blanc. Personne ici n'a encore oublié le brave Fabory qu'il a livré à la police pour étouffer son crime incestueux. Son épouse est morte ; il n'a pas d'enfants, exceptés ces petits bâtards d'infirmes qui l'appellent « papa » parce qu'il leur achète à manger avec notre argent. Pas un sou, pas un ami... La vie est injuste. Qu'est-ce que moi, par exemple, je n'ai pas fait pour être à la tête de quelque chose, même d'une école comme celle-là. Je l'organiserai, Bon Dieu ! je l'organiserai !

— Cette école devrait être confiée à un jeune homme honnête, travailleur et ambitieux, insinua le vieux Sidi. Si tu arrives, « Le Lièvre », à me faire revenir ce vieil imbécile sur tous ses don-quichottismes, je parlerai de toi en haut lieu et je persuaderai les parents d'élèves de s'associer pour prendre à leur compte cette école et tu auras toutes les chances d'en être le nouveau directeur.

— Dès demain, ton bonhomme n'aura plus qu'une idée en tête : se reposer, promet « Le Lièvre ».

Le vieil instituteur revint, la lampe dans une main ; de l'autre, il se tenait le ventre, l'air souffrant. Ses deux compagnons avaient disparu. Autour de la lumière de la lampe, la nuit le serrait, mystérieuse et menaçante. Monsieur Bally, malgré un début de dysenterie qui faisait palpiter ses entrailles, reprit sa lecture avec cette

SAINT MONSIEUR BALLY

Indifférence qui indique l'absolu renoncement
du désespoir.



Les paillotes des classes ont toutes été soufflées dans la nuit d'hier par une tempête de sable. Bientôt la saison des pluies. Dans deux jours, je laisserai partir les petits en vacances. Il me faut regarder dans mes affaires pour pouvoir leur organiser une petite distribution de prix. Reçu la réponse à ma demande d'aide à un organisme international : on veut d'abord que je définisse clairement la « politique » de mon école à l'égard du gouvernement : autrement dit, on cherche des raisons autres que budgétaires, invoquées par les autorités pour me refuser toute subvention. Ce mot « politique » m'effraie et m'agace. Tant pis ! Je suis sûr que Toi, Allah, Tu connais le but noble et désintéressé que je poursuis, même si je fais travailler de braves gens sans leur verser régulièrement leur salaire. Pardonne-moi ce péché.

Pourquoi faut-il que l'appel du bien aboutisse si souvent à un conflit douloureux ? Auparavant, aurais-je accepté d'exploiter mon prochain pour effacer un peu plus d'ignorance dans la tête d'un enfant ? Et si l'Administration m'avait un jour demandé d'enseigner sans aucune garantie de salaire, aurais-je accepté ? Je me demande, mon Dieu, si je devrais me réjouir d'avoir gagné utile-

SAINT MONSIEUR BALY

ment cette année, puisque deux cent huit enfants savent lire et écrire. Je revois la mine triste et creusée par la faim de Gaoussou et de ses collègues, et j'en souffre. Aide-moi, Allah, à porter encore l'an prochain ma croix.

Lorsque j'entendrai, cette nuit encore, les petits mendiants et Fati sous la conduite de François déchiffrer péniblement l'alphabet, je ne pourrai m'empêcher de penser que, grâce à moi, quelque lumière naît. Je Te remercie pour cette joie quotidienne, même si elle est incomplète, car je rêve de plus en plus, Allah, de transformer tout notre ciel en un immense tableau d'enseignement.

*

* *

Ce matin, à la distribution des prix, étaient présents Salim, le libraire, certains parents d'élèves et les écoliers. Les maîtres ne sont pas venus. Tout s'est déroulé avec beaucoup de simplicité : les prix se composaient de mes vieux livres et de cahiers.

Le représentant des parents d'élèves m'a encouragé à continuer avant de me demander de baisser les frais d'études. À mon tour je leur ai présenté mon déficit : ils se contentèrent de sourire d'un air entendu comme si je leur racontais des histoires. Pourtant sur les deux cent huit inscrits, près de cent vingt n'ont rien payé. J'ai promis néanmoins de revoir le montant des frais d'études.

SAINT MONSIEUR BALLY

J'ai l'impression qu'ils savent que je ne peux vivre sans cette école. Au début je croyais relever un simple défi, montrer que je ne suis pas usé, manifester mon indignation devant ma mise en retraite. Mais avec toutes ces bouffées de souvenirs de mon père à l'honneur si guerrier, le piège s'est noué autour de moi et même s'ils m'avaient demandé de supprimer les frais d'études, je ne suis pas vraiment si j'aurais refusé. Certainement, mon entêtement à instruire leurs enfants sans aucune aide, ni privée ni officielle, à un âge où l'on aspire au repos et à la paix, leur paraît pour le moins suspect et inexplicable. Comment justifier ma persévérance et ma soudaine philanthropie ? Comment échapper à ce cauchemar qui a les bras de mes créanciers ? Comment subvenir à l'alimentation de tous mes enfants ?

Salim, le libraire, et le vieux Sidi m'ont entraîné à l'écart pour me dire que si mon œuvre de scolarisation est en elle-même louable, les affaires restent les affaires et qu'en conséquence ils ne prendront plus le risque de m'accorder quelque crédit que ce soit, ayant appris que la confiscation d'un livret de pension est illégale et que, étant donné le train où va mon paternalisme, même le budget de la municipalité ne suffirait pas à combler la moitié de mes « folles dépenses »... Et puis d'autres choses encore plus déprimantes les unes que les autres : à leur avis je devrais me méfier de tous ces « voyous » déguisés en mendiants, que j'ai adoptés, et qui feront tôt ou tard la cour à ma femme, si ce n'était pas déjà chose

SAINT MONSIEUR BALLY

*faite. Heureusement que François nous a rejoint
peu de temps après.*

*
* *

Arrêté les cours de nuit ; je trouve le pétrole trop cher... Fati a beaucoup maigri. C'est la première fois que je la vois dans cet état depuis notre mariage. Oh ! combien je regrette de l'avoir mêlée intimement à tous mes problèmes.

Je ne sais plus où tourner la tête pour trouver un peu d'argent ; le vieux Sidi recommence à me harceler : il m'a fait ce matin une proposition bizarre et surprenante : si je consens à fermer définitivement mon école, non seulement il oublierait ma dette, mais il m'aiderait à effacer tous mes petits ennuis financiers ; il m'a parlé ensuite de tout ce que nous pourrions faire ensemble de nos loisirs. J'ai refusé et il promet de me traîner dès demain devant la police.

*
* *

Ce soir mon âme est agitée et je commence à douter de tout. Je croyais que cette panne, au cours de mon voyage, n'était qu'un appel secret, un signe de la volonté divine à retourner sur mes

SAINT MONSIEUR BALLY

pas ; d'ailleurs, Allah, pour éviter tout malentendu, pendant que mes compagnons se débattaient sous le soleil pour pousser le véhicule, je T'ai demandé si vraiment Ta volonté était de retenir embourbé le camion jusqu'à la tombée de la nuit. Et Tu l'as fait. Alors pourquoi faire souffrir les autres avec moi ? Ou est-ce le diable qui a emprunté Ta voix pour mettre dans ma tête toute cette maudite charité ? Tout le monde se moque de moi dans cette ville, on prétend même que François est en train d'échanger son âme contre la mienne. Mon Dieu, est-ce vrai ? Parle-moi clairement, ne laisse pas Satan mêler sa voix à la Tienne...

Maintenant que j'y pense, c'est bien François qui m'a amené tous ces malheureux : il savait que j'étais loin d'être riche, il m'a ensorcelé avec son « mon papa est un saint » et me les a collés dessus afin que mon argent passe dans leur ventre troué. S'ils n'avaient pas été là, je n'aurais certainement pas eu autant de difficultés, et Fati ne serait pas écrasée par tant de travaux domestiques. Et peut-être alors qu'en portant mon affection sur mon personnel, je l'aurais sans cesse encouragé ; Gaoussou, qui se plaisait tant en ma compagnie, ne me rend plus visite à la maison... Et peut-être même aurais-je pu commencer à bâtir mon école en semi-dur ou banco, avec de jolies fenêtres toutes blanches, des tables-bancs et au milieu de la cour un grand puits propre qui aurait fait pousser tous mes pauvres arbustes... Tous ces mendiants vivaient bien sans moi, ils étaient gais, ils n'avaient qu'un tuteur, Toi, Allah. Voici

SAINT MONSIEUR BALLY

maintenant plus d'une semaine que nous ne mangeons que la moitié de ce que nous mangions ; ils veulent que ce soit moi, un pauvre type comme moi, qui Te remplace.

J'ai la conscience aussi lourde qu'une montagne de cailloux, chaque fois que je les regarde s'efforcer d'amuser Fati. Pourquoi ne disent-ils pas : « On en a marre, monsieur Bally, on s'en retourne mendier », mais ils ont encore confiance, ils me disent encore « papa ».

Au début, je me sentais si près de la vérité dans le plus petit de mes actes et dans la plus intime de mes pensées ! À présent tout est si confus en moi. Je me demande encore aujourd'hui pourquoi, avec la meilleure des intentions soutenue par la plus ferme des volontés, autour du bien qu'on sème pousse le mal ?

Tout est désert, je suis un désert... Fais-moi entendre Ta voix, mon Seigneur.

À 15 heures, on est déjà venu me proposer d'acheter ma concession pour « m'aider ».

*
* *

Appris que Mohamed passe son temps à l'autogare à demander si personne n'a rencontré sa femme et sa fille.

J'entreprendrai demain un voyage dans le village de mes beaux-parents pour prendre mes

SAINT MONSIEUR BALLY

boeufs et les vendre. Mohamed tient à m'accompagner. Croit-il y retrouver sa famille ? J'ai refusé.



Lorsque je lis ce que j'ai écrit l'autre jour, à propos de François et des petits mendiants, j'en ai honte : j'étais prêt à chasser mes enfants.

Aujourd'hui mon moral est remonté de plusieurs degrés avec l'argent que j'ai tiré de la vente de mon bétail...

Satisfaire d'abord mes créanciers, et s'il me reste quelque chose, construire un petit bâtiment en banco avec des portes et des fenêtres en fer, des tôles en aluminium galvanisé, des poutres en acier, des tables-bancs : tout cela durera plus longtemps.



Je pense encore au hurra de joie de tous mes enfants lorsque, dès mon retour, je leur annonçai que tout avait bien marché ; mon plus grand bonheur, je le dois à Fati qui pour la première fois est sortie de sa réserve en me tenant publiquement la main.

SAINT MONSIEUR BALY

*
* *

J'ai remboursé au vieux Sidi ses 15 000 francs et épongé toutes mes autres dettes. Vu le patron du Comptoir Français : il accepte encore de me laisser prendre des matériaux de construction pour l'équivalent de deux trimestres de mes droits de retraité.

*
* *

Versé ce matin 50 000 francs à Ali pour me fabriquer vingt tables-bancs.

Acheté dix-sept livrets de lecture pour mes enfants ; le libraire m'avait conseillé les brochures dites « Le Français rapide par la méthode Tronquin ». Tronquin, c'est le nom de mon ancien collègue blanc du Centre pédagogique. Sa fameuse méthode, je la connais, et je le lui ai fait remarquer. J'ignorais seulement qu'il avait eu la bénédiction des autorités.

Tout cela m'incite à repenser aux problèmes d'alphabétisation dans une langue nationale. Il convient dès à présent de tenir un congrès d'enseignants, de pédagogues, de linguistes, d'historiens, de sociologues, pour mettre au point une telle réforme.

SAINT MONSIEUR BALLY



On m'a conseillé d'attendre la fin de la saison des pluies pour élever les murs des classes. Je construirai en attendant huit paillotes : beaucoup d'enfants ont été renvoyées des écoles publiques cette année et beaucoup d'autres ne trouveront pas de places.



Mes enfants m'aident actuellement à combler les mares d'eau, à racler la cour et à remettre droite la clôture. Avant la fin de la semaine, je leur ferai monter un grand hangar-dortoir à l'angle est de la cour ; ma concession est devenue trop petite. En accord avec Fati, nous garderons cependant près de nous François et Mohamed.



Mohamed s'est décidé à me parler de sa famille, de son épouse cruelle, de son unique enfant et du

SAINT MONSIEUR BALY

but de ses déplacements ; il me prie de l'aider à les retrouver en lui permettant de voyager encore plus loin : il me semblait qu'il était heureux parmi nous ; mais malheureusement il ne sait même pas dans quelle direction continuer ses recherches. Comment aider ce pauvre aveugle ? Je lui ai demandé d'attendre encore un peu.

*
* *

C'est dans dix jours la rentrée : si j'ai beaucoup d'élèves, j'abaisserai le montant annuel des frais d'études à 2 000 francs.

Réglé les arriérés de salaire de mes employés. Je n'ai plus un sou. Les huit paillotes sont presque prêtes.

*,
* *

Ali m'a livré les vingt tables-bancs ; je les installerai demain dans la classe des plus grands.

Je relis encore la lettre que m'a fait parvenir hier Salim :

SAINT MONSIEUR BALY

Mon cher Baly,

Je suis malade et j'ai le pressentiment que je ne m'en tirerai pas, cette fois-ci. J'ai amassé pas mal d'argent dans cette ville oubliée de Dieu et hélas ! pas mal de solitude.

Lorsque j'étais tout petit, on me répétait partout, à l'école et à la maison, que la vie est un combat. Je ne voulais personnellement pas me battre pour plusieurs raisons :

1°) Je ne connaissais pas mes adversaires.

2°) Je suis né de constitution faible et j'ai hérité de mon père une certaine humilité faite de fatalisme qui me fait considérer la vie comme une simple loterie permanente : qui d'entre nous a-t-il choisi sa naissance, et toutes les fortunes de l'homme ne viennent-elles pas de Dieu ? Alors pourquoi se battre, et contre qui croiser le fer ?

3°) Un visage défait me chagrine toujours.

Lorsque j'arrivai dans cette ville, il y a de cela près de trente ans — oh ! ce n'était qu'un tout petit village composé de vingt ou de trente tentes de nomades — en installant mon premier hangar pour vendre quelques morceaux de savon, j'ai compris, à regarder aller et venir tous ces vagabonds du désert, hommes sans cimetière et sans empreintes, ombres de l'humanité, inquiétantes et pitoyables dans leur légèreté, rassurantes dans leur mobilité : ces nomades m'ont vraiment aidé à bien comprendre que rien ne sert de courir derrière la fortune. À cette vérité j'ai ajouté quelques bons principes, parce que, contrairement à eux, je n'avais pas réussi à vaincre le temps et à

SAINT MONSIEUR BALY

l'immobiliser entre des filets de traditions et de résignation dans l'attente d'une vie éternelle : ne pas avoir confiance, ne pas avoir pitié et être patient. Et j'ai été patient. Trente années ! Beaucoup d'argent que j'ai expédié chez moi pour me construire la plus belle et la plus grande des villas dans laquelle j'ai toujours rêvé de passer le temps comme si le monde était parfait. Mais voici, depuis ce matin, seule ma solitude écoute mes délires ; elle est partout dans mon immense boutique gorgée de marchandises jusque dans ma maladie qui me donne parfois envie de partager même mon lit avec le plus pauvre des hommes. Je ne regrette que deux choses : ne t'avoir pas aidé mieux et ne pouvoir plus faire d'aumônes.

Pourquoi, Baly, nous as-tu volé nos mendiants ?

P.S. Le porteur de cette note s'appelle Bana, dit « Le Lièvre » ; il a beaucoup souffert ; sa vie ratée m'aurait donné confiance en moi-même, si je ne sentais dans les faibles battements de mon cœur l'appel de la mort ; je te prie de l'aider à trouver une place d'enseignant dans ton école ; tu m'aideras en même temps à réaliser quelque chose de très utile.

* *

Embauché cinq nouveaux enseignants, dont Bana « Le Lièvre » ; il y a dans les yeux de

SAINT MONSIEUR BALLY

homme une inquiétante lueur qui dénote l'envie, la méchanceté et la malice. Mais je le garderai parce que Salim a besoin de se sentir utile : je viens d'apprendre qu'il va mieux.

Embauché également un petit secrétaire-comptable.

Tous les enfants ont pris l'habitude d'appeler Mohamed « tonton ». Je suis heureux de posséder une famille aussi grande et aussi unie.



Déjà plus de cinq cents inscrits ; un parent d'élèves m'a confié ce matin : « Monsieur Bally, tu es une aubaine pour nous, les pauvres, et pour tout le pays. Je te donne mon fils, fais-en ce que tu veux, comme s'il était ton propre enfant. Il faut que tu en fasses un homme instruit ; pour te payer, s'il le faut, je vendrai mon dernier pantalon. » Cet homme me doit 1 500 francs depuis l'an passé sur les frais d'études de son gosse. Mais pourrais-je accepter qu'il se dénude pour m'acheter quelque chose qui pourrit dans ma tête ?

Je ne cherche qu'à faire un peu de bien, et à me rendre encore utile, mais toujours je me heurte la tête contre le même mur.

Ce parent d'élève se doute-t-il qu'en instruisant son fils dans une langue étrangère, je risque de les éloigner l'un de l'autre un jour ? Ce qu'il appelle une aubaine, c'est un autre risque énorme

SAINT MONSIEUR BALLY

que j'ai pris en baissant les frais d'études, celui de faire éclater mon école, car même si tous les parents d'élèves s'acquittaient — ce qui est improbable quoique j'aie satisfait leurs vœux —, les recettes ne suffiront pas à régler les salaires de mes huit maîtres jusqu'au mois de juin. C'est presque sûr que dès après-demain, à la rentrée, ils s'en rendront compte.

Si vraiment on pouvait m'accorder une subvention, une aide quelconque !... L'autre solution serait évidemment de faire monter les frais d'études, ce qui reviendrait à décourager les parents et abandonner mon principal but : fonder une école de pauvres... ou encore abaisser les salaires des enseignants : ce serait inhumain puisque je ne leur donne que le strict nécessaire... ou fermer cette école et me reposer, abandonner mes enfants, mais comment vivrais-je ? Mes droits de retraite sont retenus au Comptoir Français pendant les six prochains mois.

Je suis presque heureux d'être obligé de continuer.

*
* *

Dans trois jours la fête de la Tabaski : j'achèterai dix-sept complets et dix-sept babouches pour mes enfants.

Perçu près de 300 000 francs de frais d'études.

SAINT MONSIEUR BALLY



Reçu la visite de l'Inspection d'Académie conduite par monsieur Tronquin : il trouve que mes paillotes sont trop petites, insuffisamment aérées, qu'il y a trop d'élèves, qu'il est impensable de les faire asseoir à terre. Il m'a surtout reproché de ne pas vouloir utiliser ses brochures et puis, comme pour s'excuser, il m'a promis une aide à condition que je corrige tous ces « défauts » et que je leur fasse confiance.

Ils savent bien que nous continuerons à tourner en rond tant que notre taux de scolarisation ne doublera ou ne triplera pas le taux de natalité ; ils invoquent tout le temps le problème du budget, mais qu'on me donne le quart de ce budget et bientôt tout le monde saura lire et écrire, peut-être dans de petites paillotes semblables aux miennes, peut-être assis à terre comme mes écoliers, mais tout le monde sera alphabétisé. Et si ce budget ne suffit pas, je « désinstitutionnaliserai » l'école sous sa forme actuelle et je ferai de tout le pays une classe vivante où tous les citoyens deviendront des enseignants et des élèves à la fois. Quant à sa méthode du « Français rapide », si j'en ai les moyens, dès l'an prochain, je commencerai à enseigner dans mon école une langue nationale ou l'arabe. Je lui ai dit tout ceci, en vrac.

« Pourquoi ne voulez-vous jamais faire comme

SAINT MONSIEUR BALLY

les autres, Monsieur Bally ? On dirait que vous ne vous aimez pas vous-même », m'a-t-il répondu.

C'est possible que j'aie chargé une fois de plus ma croix en lui déclarant ouvertement la guerre, mais je n'ai plus le temps, ni d'attendre, ni de faire des courbettes.

Je ne compte que sur Toi, Allah !



Renouvelé denrées alimentaires. Salim me prie de lui rendre sa lettre ; il m'assure que tout ce qu'il a pu m'écrire n'est que mensonges ; nous n'avons fait allusion, ni l'un ni l'autre, à son étrange maladie. Il ne m'a même pas demandé de nouvelles de Bana « Le Lièvre ».



Une vieille femme est tombée ce matin dans mon puits : elle est morte. Toute la fête de la Tabaski en a été assombrie ; mes enfants seuls continuèrent à se promener un peu partout dans leurs boubous neufs.

Ils m'ont souhaité tout à l'heure bonne nuit pour la première fois ; je les entends encore remer-

SAINT MONSIEUR BALLY

cier Fati et lui promettre que le ciel nous rendra au centuple tous nos bienfaits.

Je ne Te demande, Allah, que de faire vivre mon école.



Rendu à Salim sa lettre : il l'a aussitôt déchirée et brûlée. Ensuite, en guise de remerciement, il m'a donné un sac de sel.



Cet après-midi, j'ai défendu à Abdoulaye, le député, d'attirer chez lui mes petites écolières. En cas de récidive, je l'ai menacé de porter plainte au nom de tous les parents d'élèves pour détournement de mineures. C'est ce matin seulement que la petite Aïssa, une fillette de dix ans, m'a raconté comment il s'arrangeait pour les faire entrer dans sa maison, et à quels jeux obscènes il les entraînait.



SAINT MONSIEUR BALY

François se livre depuis quelque temps à des rites étranges et inquiétants : au milieu de la nuit, il se lève, sautille jusqu'au portail de la concession pour y creuser des petits trous dans lesquels il enterre ensuite des brindilles après d'incompréhensibles incantations. Hier encore, je l'ai entendu pleurer à côté de ses petites tombes en implorant le secours de son père. Mon Dieu, pourquoi me l'as-Tu envoyé pour le rendre malheureux ?

Mes propres occupations m'avaient fait oublier qu'il se plaignait tout le temps de n'avoir rien à faire ; sa tâche d'enseignant la nuit ne lui suffit plus.

Je constate que Mohamed et Fati ont beaucoup maigri : ils sont tout le temps ensemble.

*
* *

Le bruit court de plus en plus que mon puits est maudit ; même les petits écoliers ne veulent plus toucher à son eau.

Constitué un dossier pour une demande de crédit à la municipalité. Ce mois, je ne pourrai pas payer tous mes enseignants ; seulement après les congés de Noël, avec la recette des frais d'études restants : je les ai convoqués pour les en informer.

SAINT MONSIEUR BALLY



Une foule furieuse a déversé toute la journée des pierres et des mottes de terre dans le puits de l'école. François et Mohamed qui se trouvaient à côté ont été brutalisés. Je m'apprêtais justement à l'utiliser pour arroser mes arbustes.



Les sacs de ciment ont été volés hier, de nuit ; même mes enfants qui dormaient à côté n'ont rien entendu.

Je suis obligé maintenant de remettre encore à la rentrée prochaine la construction de mes classes en semi-dur.



Salim est décédé. Nous étions deux ou trois seulement à son enterrement.

SAINT MONSIEUR BALY

*
* *

Le maire m'a convoqué ce matin pour me recommander de joindre à ma demande de crédit le titre foncier de ma concession.

À midi, certains de mes enfants ne sont pas venus manger ; ce n'est que ce soir que j'ai eu l'explication de leur attitude : ils croient que mon paternalisme est une espèce de colonialisme pour les exploiter dans des travaux pénibles et sans aucune rémunération. Il paraît que c'est Abdoulaye, le député, qui le leur a dit. Je comprends à présent pourquoi ils ont ralenti la fabrication des briques. Mon Dieu ! Eux aussi !

*
* *

Ai eu une violente discussion avec le maire : il prétend que je suis trop « gonflé » et que ma conduite envers la population manque de respect avant de me rappeler le mauvais comportement de mes enfants le jour de la fête de Tabaski, comportement qu'il qualifie de « délibérément provocateur ». Est-ce ma faute si la vieille femme s'est tuée dans mon puits ? Aurais-je dû empêcher les petits mendiants de se promener dans les premiers boubous neufs de leur vie ?

Son ton impoli et plein de condescendance m'a

SAINT MONSIEUR BALLY

énervé et je lui ai rétorqué que je suis trop vieux pour changer de conscience, que celle que j'avais présentement me laissait parfaitement en paix et que je ne permettrai plus à un gamin comme lui, à qui j'ai appris à lire, de me faire de la morale. À son tour, il m'a crié : « C'est vrai que votre conscience s'accommode facilement de toutes les situations ; nous savons tous, dans cette ville, ce que vous faisiez au temps des colons. Je me rappellerai un jour toutes vos insultes. »

Il croit me faire peur, parce qu'il peut rejeter ma demande de crédit. Je ne laisserai personne me dicter une ligne de conduite.



Demain le Nouvel An. Tous mes enfants et moi avons passé cette nuit à prier. Avant de regagner leur dortoir, chacun d'eux m'a souhaité à sa façon une heureuse année : « Que le gouvernement t'accorde bientôt une subvention », « Que tous tes ennemis soient vaincus », « Qu'Allah te vienne en aide pour récompenser tous tes efforts », « Que tous tes vœux se réalisent », etc.

Ils viennent d'aller se coucher ; François et Fati ronflent déjà ; tous ont confiance en leurs prières. Seul Mohamed reste assis dehors, son chapelet entre les doigts. Je voudrais m'approcher de lui pour parler de tous mes projets, mais je sens que ce serait maladroit. Mon Dieu, ne le laisse plus

SAINT MONSIEUR BALLY

longtemps dans la nuit, sans sa femme et son enfant. Il me semble pourtant qu'en les retrouvant, il retrouvera en même temps ses humiliations et ses malheurs de vieil aveugle pauvre et trompé qui feront de sa vie une monotone recherche du minimum, une lutte épuisante et désespérée contre la faim, la soif, et une quête pitoyable d'affection. Ai-je cependant le droit de lui conseiller d'abandonner sa famille ?

Après les congés de Noël, certains parents d'élèves promettent de verser leurs frais d'études : je lui donnerai un peu d'argent pour lui permettre de « continuer plus loin », comme il me l'a dit.



Le secrétaire-comptable s'est enfui avec les dernières recettes : près de 200 000 francs. À la nouvelle, cinq de mes enfants nous ont abandonnés pour retourner mendier ; je me demande comment vont réagir mes maîtres. Pourquoi mets-tu, Allah, autant d'obstacles sur mon chemin, à mon âge ? François prétend que j'ai tort de Te faire confiance ; quel mal ai-je commis pour que Tu ne veuilles pas m'aider ? Et pourquoi ne me donnes-Tu pas le courage ou la lâcheté de m'avouer vaincu, de reconnaître mes faiblesses pour tout laisser tomber ?

J'ai peur de perdre la tête. Mourir en ce moment d'un coup, par ta seule volonté ! L'honneur sera

SAINT MONSIEUR BALLY

sauvé... mais pas la folie, Allah : ils se moqueront tous de moi.



La municipalité consent enfin à me prêter 500 000 francs, à condition de la rembourser dès après les congés de Pâques, sinon tous mes biens seront saisis. J'ai voulu reculer l'échéance jusqu'à la rentrée prochaine, parce qu'il me sera pratiquement impossible de faire payer tous les parents d'élèves d'ici là, mais le maire a refusé : Mon Dieu, ne m'abandonne pas au terme fixé.



Payé mes maîtres jusqu'à ce mois de janvier ; il était temps : ils ne me présentaient plus leurs cahiers de préparation.



Mohamed est très malade. Il a mal à la poitrine. Il a vomi et déliré toute la nuit dernière. Il

SAINT MONSIEUR BALLY

m'a fait jurer de rechercher sa fillette et de m'occuper d'elle s'il venait à mourir ; je pense qu'il ne s'est pas encore remis des coups reçus près du puits. Un infirmier me conseille de le transporter d'urgence dans la capitale pour une visite radiographique. Fati et François l'accompagneront cet après-midi. Tout cela me coûte fort cher et compromettra l'équilibre de mon budget. Mais la vie d'un homme vaut bien une école.

Mes cinq enfants sont revenus. Qui disait qu'on ne peut aimer les hommes que de loin ? Quant à moi, il m'a suffi de les revoir pour oublier leur faiblesse. Fati et les autres leur ont également pardonné.

*
* *

Recommencé à fabriquer des briques. Chaque soir, tous les enfants prient pour le prompt rétablissement de leur tonton Mohamed.

*
* *

Fati me télégraphie pour annoncer leur retour ; la nouvelle a égayé toute ma concession. À voir mes enfants si heureux, j'oublie mes petits ennuis : ce matin j'ai appris qu'hier dans la nuit,

SAINT MONSIEUR BALLY

Bana « Le Lièvre » a réuni tous ses collègues chez lui, pour les inciter à demander une augmentation de salaire et à m'imposer un droit de contrôle sur mes dépenses ; il paraît qu'il a laissé également entendre que je suis en train de me construire des villas dans mon pays natal.

*
* *

Appris aujourd'hui à dix-sept heures la mort de Fati, tuée dans un accident pendant leur retour. François et Mohamed sont grièvement blessés.

*
* *

Avons été voir la tombe de Fati : c'est dans un coin désert, au bord de la route. J'ai fait acheminer François et Mohamed à nouveau vers la capitale. François est redevenu comme fou, il ne cessait d'insulter le ciel. Je suis las... J'aimerais bien boire, me saouler à mort, tout oublier, absolument tout. Allah, je ne sais plus à qui m'adresser. J'ai tout perdu.

SAINT MONSIEUR BALY



Personne, jusqu'à présent, n'est venu me présenter ses condoléances. Rêvé de Fati : elle me souriait et me tendait les bras, m'indiquant de la tête une petite école dorée au milieu d'une oasis. Je ne pouvais approcher ni l'une, ni l'autre.

Il me reste à peine de quoi payer mes maîtres en ce mois de février ; je crois bien que ce sera bientôt la fin, mais il ne sera jamais dit que j'aie abandonné.



Appris que ma maison est vouée à Satan et que ma femme est morte en me maudissant. Ma seule consolation, je la tire du spectacle de mes enfants à demi affamés s'efforçant de fabriquer des briques.

Mes maîtres ont constitué un bureau pour la défense de leurs intérêts ; ils me menacent d'arrêter le travail si le mois prochain ils ne sont pas payés. Un mois encore... ce sera toujours ça de gagné pour les petits élèves. Bientôt l'heure insupportable du dîner en commun avec l'ombre de la « maman » entre nous. Pourquoi ne suis-je pas rentré tranquillement avec elle dans mon pays ?

SAINT MONSIEUR BALLY

Demain j'irai rendre visite à François et à Mohamed.

*
* *

Convoqué vainement les parents d'élèves.

*
* *

La providence m'a envoyé ce matin un homme qui a besoin de briques ; je lui ai vendu toutes celles que nous avons : de quoi renouveler en partie nos denrées alimentaires et calmer les enseignants pour un moment.

À la rentrée prochaine, je serai dur avec les parents d'élèves ; s'ils reconnaissent eux-mêmes l'utilité de l'instruction, pourquoi ne mettent-ils pas le prix qu'il faut ? Mon drame est de me sentir responsable de leur pauvreté, mais je serai dur. Avec le ciment que les voleurs n'ont pas pu prendre, je construirai une petite école très jolie, très coquette, avec un beau puits protégé au milieu de la cour ; je construirai également de l'autre côté, en face, un atelier où les petits apprendront toutes sortes de travaux manuels. Il y aura pour les plus pauvres d'entre eux un grand dortoir, un réfectoire, des jardins pleins de gros légumes frais.

SAINT MONSIEUR BALLY

Elle sera si jolie ! De partout on viendra la fréquenter. Avec l'argent que j'aurai, derrière les classes je bâtirai d'agréables maisons pour mes enseignants, une grande bibliothèque pour les élèves, une petite salle de cinéma, des terrains de sport. À chaque fin de semaine, nous irons par groupes planter des arbres à travers toute la ville et lorsqu'ils auront bien poussé, chaque jeudi, nous nous disperserons pour faire de chaque ombrage une école. Et quand ils verront tout ceci, les gens du pays diront : « Voici ce que monsieur Bally, un étranger, a réalisé tout seul pour nous ; grâce à lui, nous sommes tous alphabétisés dans notre langue et fiers de nos cultures ; grâce à lui nos enfants possèdent un métier. Il est rentré chez lui un jour, sans un sou, mais quel brave c'était ! Nous qui pensions qu'il volait notre argent ! »



François et Mohamed sont revenus : tous deux sont encore traumatisés par l'accident.

Engueulé un maître qui se permettait d'enseigner l'anglais à des gosses du cours d'initiation. Lui et ses collègues se laissent aller de plus en plus, au fur et à mesure qu'approche le dernier délai que m'a fixé leur bureau ; sauf miracle, je ne pourrai pas les régler.

La joie de vivre que je lis sur les visages des petits écoliers pendant les récréations est ma seule

SAINT MONSIEUR BALLY

nourriture ; il me semble en même temps, à les voir se pourchasser, insouciant, que je suis trop vieux. Ils représentent mes dernières graines, que le vent de la grève de mes enseignants arrachera bientôt de mes mains fatiguées.

Une infinie possibilité de remplir différemment ma vie m'a été accordée. Si j'avais su, j'aurais économisé, ou mieux, j'aurais fait de la politique.

J'éprouve le besoin de dire qu'après tout, j'ai fait ce que j'ai pu, mais je sens que ce serait une capitulation de ma conscience, cette conscience insatiable aux élans si bizarres qui me fait regretter tout ce qui n'est pas parfait.

Ce soir encore, pendant que les premières brises caressent le ciel, je suis tenté d'accrocher mes rêves à une de ces petites étoiles qui scintillent là-haut, pour apparaître dès demain tel que je suis à mes concitoyens : pauvre vieillard usé, accablé et insatisfait, déposant à leurs pieds de mes mains tremblantes mon culte tardif et passionné de la bienfaisance.

Je l'aurais déjà fait, si je n'étais convaincu, Allah, combien longs, tortueux et éprouvants sont les chemins conduisant à la victoire définitive.

Si mes maîtres ne sont pas payés bientôt, ils finiront par faire leur grève et alors tout sera à jamais perdu. Mon Dieu, ne m'abandonne pas, je T'en supplie. À cause des petits écoliers innocents qui risquent d'être rejetés dans la rue.

SAINT MONSIEUR BALLY



J'ai suivi hier soir François très loin de la ville, presque en plein désert ; il m'a avoué son intention de retourner chez lui, après avoir été complètement purifié. Je n'ai pas compris de quoi il voulait parler, mais j'ai pensé en même temps que, moi aussi, je devrais me débarrasser la tête de cette école.

Demain, au plus tard, je dois régler mes maîtres : si j'avais quelque chose à vendre... mais même ma concession ne m'appartient plus. Ils ont déjà touché l'inspection du travail et le syndicat des travailleurs, convaincus que j'ai de l'argent « sinon comment nourrissez-vous et habillez-vous tous les mendiants de la ville et qu'avez-vous fait des 500 000 francs que la municipalité vient de vous prêter ? En vérité vous vous fichez de nous ».

C'est ce que m'a dit leur délégué.

Lorsque je consulte tout ce que j'ai noté dans ce cahier, je me demande, Allah, si je dois Te remercier.

J'ai pris François par les épaules pour l'aider à rentrer. En chemin, il m'assura que tous les hommes sont bons et qu'il avait de plus en plus la révélation qu'il existe un Bon Dieu pour les Noirs ; je lui ai promis à mon tour que nous retournerions bientôt tous ensemble, avec tous ses frères et son tonton Mohamed, jusque dans sa petite ville natale, au milieu des arbres. Là-bas,

SAINT MONSIEUR BALLY

lui dis-je, nous recommencerons tout, dans la plus grande école de pauvres.

Il m'interrompit en criant : « C'est ça, ils y viendront tous, de tous les coins sombres de notre sainte Afrique, malgré eux, car, n'est-ce pas, tu me laisseras leur montrer la nouvelle étoile montante soufflée par notre Père à nous les Noirs, le visage enfin dévoilé de notre Dieu, qui parce que nous Le reconnâtrons nous rassemblera en un seul et unique cœur aux battements duquel, pour la première fois, le monde entier prêtera attention ; n'est-ce pas papa que tu me laisseras témoigner de sa Puissance ? Mais il me faut d'abord être purifié, ma vocation première est de souffrir, d'assumer dans mon corps et dans mon âme toutes les douleurs afin que son plus petit miracle paraisse plus éblouissant. Mais la vérité doit d'abord éclater sur cette ville ; n'abandonnez pas papa, la délivrance est au bout de cette épreuve qui nous attend demain... Grève ou pas grève, demain nous gagnerons. » Puis, sur un ton de martyr, il ajouta : « Convoque-les tous demain à l'école et dis-leur que tu as enfin découvert la source de toutes vos difficultés et de tous leurs maux ; et montre-moi ensuite du doigt, en m'accusant d'être à l'origine de leur souffrance. Je leur crierai alors que c'est moi qui vole ton argent pour t'empêcher de les payer, parce que j'ai juré de combattre partout le bien. Je me moquerai d'eux, je les narguerai, je les insulterais... tu verras, papa, pour quelque temps ils oublieront leur argent, ils reporteront sur moi leur agressivité, leur rancune, et ça te permettra peut-être de

SAINT MONSIEUR BALY

gagner encore un mois ou deux au bénéfice des enfants... Il faut tout faire pour que cette école ne meure pas. Je suis sûr que notre Père qui nous écoute en ce moment m'approuve... »

Il a peut-être raison de vouloir m'encourager par tous les moyens, mais qu'importe, à présent, puisque tous les autres semblent également avoir raison de mettre leur grève à exécution, ce qui à coup sûr tuerait mon école.

Entre les deux, je me sens si seul ! Je n'attire personne dans mon œuvre de scolarisation. Tout le monde me fuit, ou alors c'est moi qui fuis tout le monde. Un phénomène mystérieux m'isole de plus en plus à chacun de mes gestes... Pour sauver Mohamed, j'ai perdu définitivement ma pauvre Fati, la « maman » des petits mendiants. Pour faire plaisir à Salim, j'ai recruté Bana qui excite ses collègues contre moi. En défendant l'honneur de mes petites écolières, je me suis mis à dos l'homme le plus puissant de la région : le député Abdoulaye. De tous les puits de cette ville, une vieille femme n'a choisi que le mien pour se tuer, ce qui a provoqué un désagréable et regrettable échange de mots avec le maire, le seul qui semblait favorablement disposé à mon égard. Il a fallu que je reçoive un prêt de la municipalité pour que Mohamed tombe gravement malade, que François soit grièvement blessé et que Fati soit écrasée. Pour mettre mes comptes à jour, j'ai embauché un voleur, des marabouts m'ont escroqué...

Je voudrais pouvoir expliquer tant de choses ! Il me semble que durant toute ma vie je n'ai fait

SAINT MONSIEUR BALY

que penser... rien de solide derrière moi ; trop de rêves, d'illusions, de faux calculs qui se sont entassés et qui maintenant pourrissent ensemble. Au bout, tout pourrit ensemble, et le mal et le bien.

Si François n'avait pas confiance en moi, je détruirais tout, je cesserais de prouver quoi que ce soit, même cette heureuse formule de saint Paul : « Quand il se trouve du jus, une seule goutte de jus dans un fruit, ne le détruis pas, car il y a là une bénédiction. » Oui, c'est vrai, je suis peut-être fini, mon dernier jus, je viens de le presser au cours de ces deux dernières années. Alors, accepter de me détruire moi-même, en fuyant avec de sacrés souvenirs !

J'ai dénoncé au cours de la période coloniale des abus, et en même temps, malheureusement, des hommes blancs et noirs... le docteur Michel qui ligotait ses malades et les écartelait sur une vulgaire table de cuisine avant de leur ouvrir le ventre avec son couteau de poche. Il avait déjà assassiné dix-sept personnes avant que mon rapport ne parvienne au gouverneur. Deux mois après : arrêté et fusillé ; c'était un ami personnel du chef de canton. Même alors, pendant que Noirs et Blancs me fuyaient en me traitant de sale délateur, j'ai continué à expédier des tas de rapports sur les mauvais agissements de mes concitoyens. Un éducateur ne doit-il pas avant tout pratiquer la vérité et la justice ? Je ne voulais faire de mal à personne en particulier, mais il est si difficile de séparer les hommes de leurs actes ! Jusqu'à présent, on continue à se persuader que

SAINT MONSIEUR BALLY

j'ai tué ma belle-sœur et vendu le malheureux nationaliste Fabory aux autorités coloniales pour lui faire endosser mon « infâme et abominable crime incestueux ». Mon Dieu, tu sais que c'est faux, sinon Fati aurait été la première à m'abandonner. C'est pourquoi j'ai toujours estimé que les gens doivent les premiers venir à moi. Pourquoi, encore aujourd'hui, ai-je envie de toi reprendre en termes accusateurs ? Serai-je un éternel suspect à mes propres yeux ? Ils auront quand même été plus malins que moi : me laisser fonder cette école en me faisant des clins d'œil d'encouragement tout en me refusant toute aide réelle, me laisser dépendre de leur bonne volonté après que j'aie investi toutes mes économies et peu à peu me serrer à la gorge... Oui, partir demain matin, et leur cracher à la figure : « C'est votre affaire si vous ne voulez pas instruire vos enfants. Ils vous maudiront un jour pour n'avoir pas voulu vous acquitter correctement de leurs frais d'études. » Mon Dieu, Allah, un tout petit miracle demain ! Même si je ressemble au petit poussin de François, ne me laisse pas écraser par le mauvais sort. Ma tête me fait atrocement mal j'ai de plus en plus de difficultés à mettre en ordre toutes mes pensées. Épargne-moi la folie, je T'en supplie et viens à mon secours.

Cet après-midi, il me faut passer au service des grandes endémies ; les plaques rougeâtres que j'ai portées à la poitrine et sur les avant-bras m'inquiètent. Pourvu que ce ne soit pas la lèpre.

SAINT MONSIEUR BALLY

Il ferma son cahier et resta un moment pensif, la tête entre les mains. Ses douleurs à l'estomac avaient cessé. Seule restait collée devant ses yeux la vision agaçante et désespérante du petit infirmier répétant joyeusement : « Monsieur Bally, vous avez une belle lèpre. Votre sang est bourré de virus. »

Il était trop las pour l'écarter. Peut-être aussi de retrouver sa vie, avec la nuit tout autour, dans cette petite ville devenue son dernier cachot. Pourtant, un moment, il s'efforça de penser qu'il y a dans le monde des milliers de Noirs qui, contraints ou pas, se battaient et souffraient pour faire avancer le monde noir. Il y en a aussi d'autres milliers qui pouvaient tout mais qui ne levaient pas le petit doigt. Et des millions de Noirs qui parfois donnaient l'impression de bouger sous les coups de grands discours sonores et qui retombaient aussitôt au fond de leur océan de misère, englués dans la boue de toutes les formes de colonisation, les bras tendus vers un ciel aux parois lisses.

Il se laissa doucement glisser le long du banc et s'agenouilla dans le sable, les mains ouvertes et implorantes vers la mosquée : « Allah le Tout-puissant et le Miséricordieux, mon Dieu, ne m'abandonne pas. »

VIII

Les maîtres se retrouvèrent, contrairement à leur habitude, de très bonne heure dans la cour de l'école. Bana « Le Lièvre » allait de l'un à l'autre avec des mots d'encouragement pour chacun, en soufflant furieusement par ses grosses narines ; Gaoussou le suivait partout, de sa démarche féminine, ses énormes mâchoires de bouledogue crispées.

Des groupes d'hommes mal habillés et de femmes se glissèrent à travers la clôture. Dans un ballet inquiétant et silencieux, ils commencèrent à tourner tout autour des paillotes et des classes, ne s'arrêtant que pour déposer, sur un tas déjà gros, des bouteilles vides, des cailloux et des bâtons.

Les petits écoliers se rendirent compte rapidement que quelque chose se préparait, semblable à l'orage là-haut, où de longs éclairs signaient nerveusement les gros nuages noirs qui ne laissaient passer du soleil qu'une lueur blafarde. Ils virent Bana « Le Lièvre » montrer

SAINT MONSIEUR BALY

du doigt le petit drapeau de l'école. Gaoussou le descendit et le ramassa comme un chiffon.

Ce fut à ce moment que monsieur Baly, suivi de François et du vieil aveugle, franchit le portail. Monsieur Baly pensa d'abord que tous ces hommes et femmes, qu'il distinguait mal dans le clair-obscur de cette matinée assombrie, étaient des parents d'élèves déterminés enfin à lui verser les frais d'études de leurs enfants. Il adressa rapidement au ciel un petit cantique de reconnaissance. Mais sa joie tomba très vite, lorsqu'il constata qu'aucun élève ne jouait, malgré l'heure matinale. Ses craintes se confirmèrent plus rapidement encore en voyant Bana « Le Lièvre » traverser la cour, le drapeau roulé sous le bras.

François n'avait jamais cru à leurs longues prières de la veille ; il n'avait d'ailleurs pas cessé de souhaiter au fond de lui que tout éclatât enfin pour le meilleur et pour le pire. Il en voulait à monsieur Baly d'avoir refusé de le sacrifier à la colère de ses maîtres. Il abandonna la canne du vieil aveugle et sautilla vers son « papa ».

Mohamed leur cria désespérément de l'attendre. Dans le silence qui les enveloppait claqua soudain la voix de Bana « Le Lièvre » :

— Mes enfants, écoutez-moi ! Monsieur Baly est un voleur. Avec l'argent de vos parents, il achète des voitures, construit des villas dans son pays, entretient tous les bandits et les marabouts de la ville. Il refuse de nous payer pour vous instruire. En réalité, il ne vous aime pas.

SAINT MONSIEUR BALLY

Nous avons décidé, pour cette raison, tous les maîtres et moi, de faire la grève ; monsieur Bally est un sale étranger que le gouvernement a mis à la retraite à cause de sa mauvaise conduite, et jusqu'à présent il n'a pas changé. Il n'y a pas longtemps qu'il défendit à vos camarades écolières de pénétrer dans la maison de notre député Adboulaye, cet homme si bon et si grand ; en réalité, c'est lui qui leur faisait la cour. Mais il est démasqué. Regardez dehors : toute la population est avec nous. Soutenez-nous, vous aussi, mes enfants...

Les petits élèves ne comprenaient pas grand-chose à tous ces discours incendiaires, mais quand Bana « Le Lièvre » termina, et qu'il leur indiqua le tas de pierres en leur demandant d'aller se servir, même les plus timides se décidèrent d'un coup ; ils firent voler leur paillote de joie, les arbustes furent déracinés, les registres d'appel et les cahiers de roulement déchirés.

Des individus louches s'en mêlèrent : ils entassèrent les petites nattes et les tables-bancs au milieu de la cour et y mirent le feu ; ils s'attaquèrent sauvagement ensuite à tout ce qui restait debout : la clôture fut renversée, le portail arraché, certains tableaux noirs cassés ; d'autres tableaux servirent de pancarte où ils inscrivirent « Vive la révolution ». Bana « Le Lièvre » exultait de contentement.

François tira à part le vieil instituteur et le pria de rentrer rapidement à la maison pour avertir la police. Il avait encore l'intention de

SAINT MONSIEUR BALLY

rester seul pour détourner sur sa personne l'agressivité des « révolutionnaires » ; le pressentiment d'un plus grand malheur l'assaillait.

Monsieur Bally se dégagea de son étreinte ; la cour ne ressemblait plus qu'à un sinistre champ saccagé et fumant. Il leva ridiculement les bras en l'air comme pour demander silence ; mais son mouvement ne fit naître qu'un semblant d'accalmie rendu encore plus menaçant par les coups de tonnerre. Un à un, les écoliers se regardèrent et commencèrent à baisser la tête, les bras croisés sur la poitrine dans un dernier geste de respect et de crainte.

— Mes enfants, n'écoutez pas les forces du mal..., commença-t-il. Mais sa voix se perdit dans le vent. Il en eut conscience et pour mieux se faire entendre marcha vers eux. Une motte de terre s'écrasa à ses pieds ; ce fut comme le signal d'ouverture à une soupape de sûreté qui retenait déjà depuis trop longtemps, dans la tête des enfants, le sentiment d'impunité mêlé à leurs instincts destructeurs de petits animaux ; ils se retournèrent tout d'abord vers leurs maîtres, qui se tenaient serrés et la tête basse derrière eux.

Bana « Le Lièvre » se baissa à nouveau, ramassa une pierre et la lança sur son directeur ; ils se ruèrent alors tous sur le tas de cailloux, tandis que les femmes les excitaient des mains.

Mohamed marmonna à l'intention de monsieur Bally, qu'il croyait encore tout près de lui :

SAINT MONSIEUR BALLY

« S'ils refusent de vous écouter, je vous suivrai jusqu'au bout. »

Une grosse pierre le frappa à la poitrine, le faisant crier de douleur : « Bande de lâches ! »

François vit un jeune moniteur bondir sur lui, un bâton à la main ; pendant qu'il cherchait à se défendre, un écolier lui arracha sa béquille ; il tomba et le maître s'assit à califourchon sur son dos ; il lui enfouit la tête dans le sable en assénant de violents coups sur sa nuque et ses épaules.

Un caillou atteignit monsieur Bally au front ; il chancela, les yeux baignés de sang, mais resta debout les bras toujours levés.

Le vieil aveugle se sentit brusquement empoigné par les chevilles et on le jeta à terre ; il essaya de se relever à l'aide de sa canne mais Bana « Le Lièvre » le poussa si violemment dans le dos qu'il retomba à plat ventre ; à côté de lui, François gémissait faiblement : « Venez tous à moi, c'est moi qui ai volé vos salaires... »

Monsieur Bally restait debout à côté de la petite paillote de son bureau, son grand boubou dégoulinant de sang, les yeux implorants, tristement levés vers le ciel. Gaoussou et deux autres individus se jetèrent à son cou et le terrassèrent ; sans un geste il se laissa faire, se contentant d'éviter de regarder les visages de ses bourreaux. Ils le mirent torse nu et le couvrirent de sable. « C'est son puits qui a tué ma sœur... le député Abdoulaye est de notre côté... tabassez-le... », entendait-il crier au-dessus de lui.

Le tonnerre gronda et un vent violent s'éleva

SAINT MONSIEUR BALLY

au-dessus de l'école ; les enfants, effrayés, saisirent leur sac et s'enfuirent.

François se traîna jusqu'au vieil instituteur et le couvrit de son corps infirme. Deux hommes, l'un armé de sa béquille et l'autre de la canne de Mohamed, jouaient à l'épée au milieu de la cour. François lui releva la tête et souffla sur son visage pour essuyer le sable. Le tonnerre gronda à nouveau. Bana « Le Lièvre » rassembla tous ses « révolutionnaires » et sous sa conduite, méthodiquement ils renversèrent le petit bureau, éparpillant au vent toutes les archives ; puis avec le même calme, comme fatigués, s'en allèrent à leur tour.

Monsieur Baly se releva péniblement ; François s'agrippa à sa cuisse et, s'accrochant à son bras, redressa son unique jambe. À deux pas gisait Mohamed, le visage livide.

— Papa, je ne sens rien, on dirait qu'ils ne m'ont pas touché, déclara François d'un ton faussement gai.

— Mohamed, Mohamed, c'est fini... ils sont partis ; ils ont eu ce qu'ils voulaient, tenta de le rassurer monsieur Baly.

— Pour moi, ça va ; je n'ai rien vu, répondit faiblement le vieil aveugle.

— Le Bon Dieu, lui, il a tout vu cette fois-ci, rétorqua violemment François ; il ne faut pas compter sur Lui pour régler nos comptes avec ces fauteurs de troubles. N'avertissez même pas la police ; le commissaire dira que c'est une cuisine intérieure. J'ai d'ailleurs repéré certains de

SAINT MONSIEUR BALLY

cette bande de lâches ; et puis il y avait tous les maîtres...

— Ne t'énerve pas, mon fils, l'interrompit sèchement monsieur Bally.

Il abandonna ses deux compagnons dans le sable et, d'un pas hésitant, s'éloigna. Un petit vent se leva et s'éteignit avec le bêlement dérisoire d'un agneau perdu. Monsieur Bally ramassa trois longs bâtons parmi ceux qui avaient soutenu son bureau et revint s'asseoir à côté de François et de Mohamed. Le tonnerre gronda à nouveau ; les nuages se brisèrent en de fines poussières de pluie. « Est-ce donc si difficile de faire le bien ? » se lamenta intérieurement monsieur Bally.

— Que la foudre s'abatte sur eux, souhaite Mohamed.

— Je vous le répète, c'est à nous de corriger ces faux révolutionnaires ; dès ce soir, tombons-leur dessus un à un, reprit François d'une voix excitée.

— Prenez chacun un bâton et retournons à la maison ; nous n'avons plus rien à faire ici, ordonna monsieur Bally.

L'orage éclata. Le vieil instituteur secoua son grand boubou déchiré et ensanglanté. Tristement, ils sortirent de la cour, pénible image de la trilogie du malheur : l'infirme lépreux sautillait, précédant l'aveugle que guidait le vieillard.

Les premiers passants qui les rencontrèrent racontèrent plus tard que monsieur Bally et ses deux compagnons semblaient sortir de l'enfer ; le bruit se répandit aussitôt que le ciel avait fou-

SAINT MONSIEUR BALY

droyé la petite école. Seuls quelques petits élèves tentèrent de révéler la vérité, mais Bana « Le Lièvre » promit, contre leur silence, qu'il les ferait tous passer en classe supérieure parce que, dans son esprit, les autorités ou ses concitoyens interviendraient rapidement pour construire une autre école dont il assumerait la direction et la gérance.

« Qui saura que vous n'avez pas bien travaillé cette année ? On a tout détruit dans son bureau. »

Et l'argument porta.

IX

— Et qu'avez-vous récolté de vos prières d'hier ? Vous ne voudrez certainement pas m'écouter, parce que vous avez peur de perdre la foi et de souffrir dans la solitude de vos petites angoisses... Vous avez peur de la vérité, de constater l'incompétence de ce dieu étranger devant qui ces prières ressemblent au dialogue d'une aveugle avec la nuit... Vous vous dites : « Si je ne crois pas en Allah, je suis perdu, mon âme sera damnée, j'irai en enfer. Il n'y a aucun salut hors de lui. » Et vous attendez son royaume qui n'est pas de ce monde... ni même dans les esprits : nous tous, que vous avez recueillis, papa, pouvons en témoigner... Personnellement, j'ai atteint le fond de la misère humaine et en même temps obtenu le droit de douter. Et j'ai usé de ce droit. Plus de craintes pour moi de tomber plus bas ; et la folie et la mort me seraient une délivrance. J'ai provoqué, insulté le Dieu de Jésus, lorsque je passais par toutes les formes imaginables de souffrance physique et morale, tout en les acceptant

SAINT MONSIEUR BALLY

comme Job accepta les siennes... Je croyais qu'Il me mettait sur ton chemin, papa, pour racheter son injustice démesurée, ses cruautés injustifiées : on me disait souvent, au fond de la petite église ou grand-mère m'emmenait chaque soir, que « Ses voies sont impénétrables » ; alors en moi j'espérais, malgré ou à cause de mes blasphèmes, de mes coups de révolte ; je me disais : « François, tu as manqué ton suicide parce que le Christ te réserve certainement un grand bonheur ; Il veut te réhabiliter », et jusqu'à ce matin je croyais que, faute de me sauver moi-même, Il m'aiderait à te porter bonheur, papa. Toutes mes provocations et mes offenses contre Lui n'étaient faites que pour accélérer cette réhabilitation. Et même ce matin, pendant que les cailloux et les bâtons pleuvaient sur nos têtes, j'étais presque heureux ; et en vérité, s'il ne tenait qu'à moi, j'aurais tout reçu à votre place : je savais que vous n'étiez pas suffisamment armés pour de semblables épreuves et moi je pensais qu'il me restait à souffrir comme le Christ sur le chemin du lieu du Crâne pour recevoir enfin de Dieu, comme Lui, le pouvoir de faire trembler la terre, d'accomplir des miracles en son nom, afin de faire cesser le scandale... Tout cela me venait à l'esprit, ma tête ressemblait à une bouilloire où de terribles pensées s'entrechoquaient, se battaient et se débattaient pendant qu'un maître, m'écrasant les reins de ses pieds, me bastonnait. Mais je ne sentais rien, et si l'imbécile ne m'avait maintenu couché sur

SAINT MONSIEUR BALY

le ventre, je lui aurais certainement souri, je l'aurais peut-être même aidé à me frapper.

Dans ce feu de coups de bâton, en entendant gronder le ciel, je me disais : « Voici, François, l'heure de la Vérité, annoncée depuis deux mille années, va bientôt sonner ; et grâce à toi ; prie, François, et remercie Dieu de vouloir dévoiler son visage à tous ces méchants. »

Et j'ai prié comme je ne l'ai jamais fait en espérant avec ferveur, au fond de moi, pouvoir réaliser ce quelque chose de colossal et de formidable dont je vous ai parlé un jour, papa, et j'appelais à moi tous nos agresseurs... Lorsque je finis de prier, je dois vous l'avouer, je pleurai avec de douces larmes de martyr... Mon bourreau riait de satisfaction... S'il savait qu'à ce moment je me sentais plus heureux que lui !... Alors j'ai demandé au Bon Dieu d'arrêter le massacre, toi, tonton, tu semblais mort et papa, lui, baignait dans son sang. Je le suppliai : « Mon Père, au lieu d'eau, fais tomber sur leurs crânes des cailloux... Si Tu ne peux pas ou si Tu ne veux pas, fais tomber seulement une dizaine de cailloux... ou encore la foudre... ou bien provoque sur cette cour pendant quelques instants une nuit profonde... En tout cas, Dieu du Christ notre Sauveur, fais quelque chose pour les effrayer. »

Je Lui ai tout demandé et Il ne m'a rien donné... Peut-être êtes-vous contents de vous en être tirés vivants, mais moi, même s'Il m'avait envoyé la mort, je l'aurais volontiers acceptée comme une suite favorable à un de mes vieux

SAINT MONSIEUR BALLY

souhaits... Alors, depuis midi, j'ai compris qu'il était inutile de m'en prendre au Dieu de Jésus ; celui de Mohamed, lui, je le laisse de côté : vous-même pouvez témoigner de sa surdité et de son indifférence, après vos longues prières hier.

Je me dis maintenant qu'un dieu, disons un Père, s'il se complait devant la souffrance de certains de ses enfants, c'est peut-être parce qu'il ne les reconnaît pas comme ses enfants légitimes ; les Blancs, ce sont les légitimes, il s'occupe d'eux, il leur a donné un prophète pour qu'ils puissent le reconnaître. Nous, les Noirs, nous sommes les bâtards de ces faux dieux, les fils illégitimes de ces Pères indignes : nous sommes des bâtards, tous !

Toutes les races qui conservent leur dieu s'entourent d'une protection qu'aucune force ne peut briser... Toutes celles qui refusent de s'aliéner à un dieu étranger et qui cherchent le leur le trouvent... Le mal, pour nous, peut être le bien pour les fils légitimes : le colonialisme, l'impérialisme, ce sont en vérité des formes du même combat pour la victoire de leur Père : la domination économique, l'asservissement politique sont comme des récompenses, des cadeaux qu'il leur offre.

En vérité le communisme, le capitalisme, le socialisme sont les branches d'un même arbre qui pousse chaque jour un peu plus son filet de racines autour de notre véritable Père, rétrécissant en même temps notre âme et nos capacités spirituelles de nous intégrer aux forces de la nature...

SAINT MONSIEUR BALY

Je ne suis pas un révolté parce que je ne demande plus rien et que j'ai déjà éprouvé le ridicule de lever le poing contre le ciel. Ni un désespéré. Mon cœur ne réclame qu'une nouvelle connaissance du bien et du mal sur lesquels reposera un jour mon Père, lorsque toutes les forces mystiques qui bouillonnent en moi s'organiseront en une foi solide et lumineuse.

La pluie du matin avait lavé le ciel et essuyé le visage éblouissant du soleil. La terre fumait. Monsieur Baly, François, Mohamed et les petits mendiants étouffaient au fond de la petite maison. C'est l'une des difficiles particularités du climat de notre ville, à l'approche de l'hiver : lorsqu'il pleut, on ne peut ni rester dehors, à cause de la boue, ni dans les cases, à cause de la chaleur que dégage la terre.

— Ali, éloigne-toi de moi ou va te laver, gronda monsieur Baly.

Le petit infirme se serra davantage contre ses frères, sans cesser de regarder François, qui commençait à se donner l'importance de ceux qui se savent bien écoutés ; l'interruption de monsieur Baly le choqua, mais il n'en laissa rien paraître. Il tenait son idée et avait l'intention de la remuer jusqu'au fond publiquement. Il tourna la tête de gauche à droite pour s'assurer de l'attention de son auditoire.

Seul le vieil aveugle semblait dormir ; il avança la main pour le toucher tout en pensant : « Comment peut-on savoir qu'un aveugle dort ? » Mais avant que sa main ne l'effleure,

SAINT MONSIEUR BALY

Mohamed murmura : « Nous t'écoutons. » François sentit son cœur défaillir d'émotion ; une nouvelle divinité était-elle en train de le rendre capable de transmettre sa pensée par télépathie ? Il fixa monsieur Baly d'un air illuminé et ne remarqua même pas la vilaine bosse qui poussait sur le front de son « papa ».

— La puissance d'un Dieu, reprit-il d'une voix exaltée, est proportionnelle à la profondeur de la foi qu'on lui témoigne ; en échange, il accorde des bienfaits, des capacités de mourir en raison de cette foi et des liens d'affinité que son prophète présente avec une race donnée... Remarquez combien s'amenuisent nos capacités de mourir pour un idéal, alors... Au fond de la race jaune, il reste toujours Bouddah ; ce n'est pas pareil, ils finiront par obtenir ce qu'ils cherchent tout en conservant leur personnalité.

Le poison du colonialisme, que nous avons déjà avalé, est d'avoir accepté de nous prosterner devant des dieux étrangers qui continuent d'étrangler le nôtre, dont chacun des rôles d'agonie nous rend plus pitoyables en attisant notre désir forcené de gratter notre peau ou de décréper nos cheveux.

En vérité le trône de notre ciel est vide, et s'il doit le rester encore plus longtemps, je continuerai à chercher un autre système moral plus dynamique basé sur le respect de la vie d'un Noir et de la haine féroce et agissante de tous ceux qui s'ingénient à le tromper ou à le diminuer et je me nourrirai de cette haine comme d'une colère permanente, incendiaire et inextin-

SAINT MONSIEUR BALY

guible, même devant la mort... Toutes nos grandes et nobles luttes sont des causes désespérées parce que Celui que nous acceptons comme Juge et Arbitre suprême est le Père de nos ennemis ; le combat qui oppose chrétiens blancs et chrétiens noirs est un combat perdu pour nous. Regardez en Afrique du Sud. Les bombes n'ont pas grand-chose à y voir. Considérez un autre cas, celui du Biafra : quoi de plus beau que la liberté et l'indépendance ? Ne me rétorquez pas qu'ils ont perdu à cause de leur nombre, de leur manque d'armement, d'organisation militaire ou d'un certain blocus ; tout cela est faux parce qu'en vérité leurs premières victoires ont été remportées grâce à tous ces défauts apparents. Ils ont simplement perdu parce que les Ibos sont chrétiens et les autres ont vaincu parce qu'ils sont musulmans, le Dieu de Mahomet étant plus proche des Noirs que celui de Jésus. Bilali n'était-il pas un Noir ? Croyez-vous que les Algériens auraient vaincu par la force s'ils avaient été chrétiens ? Nos mouvements de libération auraient déjà fait plusieurs pas en avant si ses combattants avaient pratiqué l'islam.

Et plus nous repousserons les dieux étrangers, plus les fibres intérieures de notre âme vibreront pour le réveil de notre Père à nous. En vérité, la véritable révolution reste à faire : elle a déjà commencé dans un pays africain où on déchristianise les noms ; dans un autre pays, un jour, on les désislamiserà ; après, il faudra aller plus loin en démolissant les églises, les

SAINT MONSIEUR BALLY

mosquées, et tous les temples, et tous les autels...

L'unité des Noirs doit passer par une réconciliation avec nos divinités du passé, notre organisation pour l'unité doit être une religion, nos dirigeants des prêtres de ces divinités communément reconnues ; d'elles naîtra le Prophète qui nous apprendra à mourir... L'unité de la race noire, à l'instar de l'unité de la race juive... J'ai soif.

Une légère bave blanchissait aux commissures des lèvres de François ; il haletait sous la pression des mots qui s'accumulaient au bout de sa langue ; mais il se sentait inspiré, et tout en parlant, malgré l'éloquence désordonnée de ses propos, sa voix se faisait de plus en plus chaude, prenante, troublante, convaincante enfin pour leur donner la puissance inquiétante d'une révélation :

— Je sais, poursuivit-il après une forte expiration, que c'est difficile de se donner comme ça, d'un coup, un Père sensé être omniprésent, omnipotent et omniscient. Mais commençons d'abord à croire en nous-mêmes et à retourner nos regards spirituellement vers la terre, le ciel, la nature, toutes ces belles et fécondes immensités qui portent en elles l'empreinte d'une Puissance infinie. Il faut le faire, comme nos ancêtres qui s'agenouillaient devant les divinités du soleil, de la pluie, des moissons, de la foudre, des forêts ; il faut le faire, non plus pour nous étonner, mais admirer pour nous détacher

SAINT MONSIEUR BALLY

de l'emprise des dieux étrangers... Ce serait labourer notre âme en attendant les merveilleuses semences d'amour et de travail de notre Père libéré... sinon nous resterons toujours des bâtards dédaignés, peu écoutés... Papa, recommençons tout en nous plaçant sous la protection des esprits de nos ancêtres ; ils nous aideront, si nous savons nous y prendre par des offrandes de réconciliation.

Il s'arrêta, haletant et la gorge brûlante. Dehors le jour agonisait. Ses dernières lueurs mêlaient leurs ombres au fond de la petite maison que troubla soudain monsieur Baly, criant comme un possédé :

— Achetez-nous trois bonnes bouteilles de vin rouge !

François lui-même prit l'argent, ramassa sa béquille et sortit, l'air fiévreux, suivi de deux autres infirmes. Monsieur Baly se débarrassa de son grand boubou déchiré et taché de caillots de sang ; il le jeta dans un coin après l'avoir roulé en boule puis alluma la lampe.

Mohamed restait couché, la respiration saccadée ; il se demandait de combien de démons et d'anges se composait l'âme de François ; pourtant il était prêt à croire lui-même qu'Allah avait été trop injuste en lui retirant sa femme, son enfant et ses yeux. Son malheur venait-il de son asservissement à un dieu qui lui témoignait autant d'amour qu'à un « bâtard », comme le scandait François ?

Il savait que jadis, dans son village, aucune femme n'osait abandonner son mari de peur

SAINT MONSIEUR BALY

d'être aussitôt punie par les esprits de ses ancêtres. Il aurait suffi, pour faire revenir l'infidèle à genoux, d'implorer l'aide de Kakomba, la déesse de l'amour, et de lui offrir un coq tout blanc. Mais maintenant il s'était enfoncé jusqu'au bout du monde, en vain dans ce désert, si ce n'est pour se laisser prendre dans le drame des autres... Des hommes si étranges ! Comme ce monsieur Baly, aux réactions imprévisibles et troublantes, qui étouffait dans son encombrante générosité tutélaire.

Monsieur Baly passa ses doigts sur sa bosse, la tâta doucement en fermant les yeux : la douleur, lentement gagnait toute la moitié droite de son visage. Pour la vaincre, il s'efforça de repenser à tout ce que venait de leur déclarer François, un flot brutal de mots apparemment sans queue ni tête, mais dans lequel il avait senti rouler de petites perles rares et si lumineuses que lui, monsieur Baly, malgré toute la haine, la rancune et le découragement qui se déposaient au fond de lui, malgré toute une vie dévouée au dieu de Mohamed, commençait à retrouver une paix intérieure, loin de la résignation, et dont il voulait vérifier la solidité et la pureté en violant délibérément l'interdit sacré du Coran : « Tu ne boiras jamais d'alcool. » Il était curieux de savoir ce qu'en penserait sa conscience et au nom de quelle morale elle le tourmenterait. Les propos de François l'avaient abandonné au sommet d'une vague d'exaltation d'où il lui semblait que son âme, enfin libérée, contemplait avec détachement tout ce qu'il avait considéré

SAINT MONSIEUR BALY

jusqu'ici comme son moi et qui apparaissait maintenant semblable à un corps monstrueux, composé de petites bêtes d'espèces différentes dont la plus grosse et la plus remuante commençait déjà à lui promettre l'enfer.

Mais lui, monsieur Baly, avait envisagé le pire et dans tous les cas, il avait l'intention de se placer désormais sous la protection de ce Dieu noir dont François, son premier fils adopté, annonçait la venue, et qui semblait déjà être partout présent dans la petite maison, jusque dans le silence approbateur du vieil aveugle. Il caressa sa bosse en invoquant intérieurement l'esprit de son père. François interrompit le cours de sa pensée en déposant bruyamment son enivrant paquet et des patates grillées enroulées dans du papier.

Dès que monsieur Baly distribua les patates, ils prièrent tous pour Fati, leur maman ; puis il donna le signal de la réjouissance. Le contenu des bouteilles fut versé dans une grandealebasse et chacun y trempa craintivement ses lèvres. Monsieur Baly prit la lampe, un de ses enfants la calebasse et ils sortirent.

— Installons-nous ici... buvez tous un bon coup. Allons, vous n'êtes pas plus musulmans que moi, dit-il en riant aux éclats.

La grosse bête remuante s'était tue.

— Le Dieu des Blancs assure que la vérité est dans le vin, s'écria vivement François.

En joignant le geste à la parole, il s'empara de la calebasse et ingurgita une bonne gorgée du liquide. Monsieur Baly l'imita, puis passa la

SAINT MONSIEUR BALY

calebasse à Mohamed qui renifla le vin, déclara que son odeur lui donnait la nausée et but à son tour. Il avait décidé de tout remettre sur le compte de la fatalité. « Il doit être écrit dans mon livre de la destinée qu'aujourd'hui je boirai », murmura-t-il. Et cela lui suffit.

— Mes enfants, n'hésitez plus. Mohamed, votre tonton a raison... Au bout de chaque nuit brille une aurore et demain nous apporterons sur cette maudite ville une nouvelle lumière, encouragea monsieur Baly, sans bien savoir lui-même quel genre de lumière il promettait.

— C'est vrai, papa, lui répondit aussitôt François ; notre petite école survivra, grandira ; elle sera la fleur de ce désert, la fleur chérie de notre Dieu, un nouveau Dieu avec ses prophètes, ses anges tout noirs et ses diabolins tout blancs... Non, ce n'est pas ainsi : notre Dieu n'est pas entouré de petits anges ailés et invisibles, mais de merveilleuses créations bien réelles qui nous ont toujours aidés à sortir de notre solitude et qui nous rappellent sans cesse Son éternité et Sa puissance. Un jour, Il viendra habiter toutes nos écoles... Contemplez le lever du soleil, la tranquille majesté d'une montagne, la face mystérieuse et sauvage d'une forêt, le grondement amical d'une mer, la pâle beauté de la lune, l'imperturbable sérénité d'un désert...

Un par un, au fur et à mesure que se déliait la langue de François, ses frères vinrent goûter la boisson.

— Nous gagnerons, les enfants ; notre défaite apparente d'aujourd'hui n'est qu'une défaite

SAINT MONSIEUR BALLY

d'Allah et de tous les dieux qui ne veulent pas nous reconnaître légitimement, poursuivit François en levant la main ; regardez là-bas au fond du ciel la petite étoile qui brille, peut-être que demain vous la chercherez en vain des yeux ; les étoiles aussi meurent... de la même façon qu'un Dieu. Ça brille, vous la suivez, et d'un coup elle s'éteint et vous abandonne en pleine obscurité. Qui d'entre nous se souviendra de son existence, après sa disparition ? Le ciel ne sera-t-il toujours pas rempli d'étoiles aussi brillantes et jolies ? Mes frères, n'ayez aucune crainte de boire, notre Dieu n'acceptera de nous tendre la main que lorsque nous aurons enterré tous les autres qui s'imposèrent à nous... Qu'est-ce que notre « papa » n'a pas fait pour que survive son école pour le bien de tous les petits Noirs ? Pourquoi Allah ne l'a-t-il pas aidé ?

Et il éclata en sanglots.

Monsieur Bally, ému, s'approcha de lui et lui tendit la calebasse. Un de ses enfants tambourina sur une cuvette et peu à peu des claquements de mains s'élevèrent vers le ciel.

— Apportez-moi toutes les calebasses, les bassines, tout ce qui peut résonner, demanda subitement d'une voix forte le vieil aveugle.

Il prit un seau, et de ses doigts chargés de bagues en vérifia les différentes tonalités. Calant le récipient entre ses jambes, il libéra du métal d'harmonieux sons argentins et envoûtants ; puis de sa grosse voix éraillée et implo-

SAINT MONSIEUR BALY

rante de vieux mendiant, il emplît l'air d'une vieille chanson du pays.

Monsieur Baly se leva et, titubant, esquissa un premier pas de danse ; François abandonna sa béquille, s'arc-bouta contre un mur et se dressa sur son unique jambe.

— Je ne suis pas saoul, assura-t-il ; est-ce qu'un homme saoul peut se tenir droit sur une jambe ?

Les petits mendiants, à moitié ivres, écoutaient religieusement Mohamed :

Ô soleil, ô petit soleil,
Au nom de mon créateur tu montes à l'est
Et à l'ouest le soir tu te couches
Près de ton amoureuse petite terre.
J'ai perdu mon Est et mon Ouest.
Suspends-moi dans le cœur de l'aimée
Comme tu as suspendu les poumons entre
les côtes courbes
Imprime en lui mon image
Lie-le à moi
Qu'il n'ait de considération que pour moi
Ô mon créateur.

Deux mendiants accoururent se souder à François. Un voisin qui glissait le regard à travers une fente de la porte de la concession se sauva effrayé, à la vue de ce corps épouvantable à trois têtes, à deux bras inégaux gesticulant le long d'un énorme flanc porté par cinq jambes.

SAINT MONSIEUR BALY

Toi qui donnes toujours, homme généreux,
Allah te tendra la main.

Le bonheur est dans l'attente.

Homme patient, on fait passer

Un chameau dans le trou d'une aiguille

Avec de la patience.

Homme superbe, méprise le chien

Qui aboie après toi, il se méprisera lui-même.

À quoi sert l'argent, ô hommes,

Il va et vient, ce qui reste c'est la bonne
réputation

Et les actes glorieux,

Ô hommes,

L'amour, c'est pendant la vie qu'il se donne,

À la tombe on ne peut apporter que des
pierres et du gravier.

Monsieur Baly sentit son sang bouillonner ;
son cœur battait d'émotion à percer sa maigre
poitrine.

Il leva fièrement son bras droit, le poing
fermé, et parcourut la petite concession de long
en large sous les cris de joie de ses enfants.

— Je suis le plus fort, cria-t-il, et ils applau-
dirent ; nous nous placerons dès demain sous
la protection de notre Dieu bien à nous, un Dieu
fait de tous les esprits de nos ancêtres. Regar-
dez, déjà je n'ai plus mal à mon front.

Il ferma les yeux, tournoya sur lui-même, se
cabra, bloqua d'un mouvement de reins le
rythme endiablé qui venait de naître sous les
doigts magiques du vieil aveugle puis reprit la

SAINT MONSIEUR BALY

danse, déchaînant après lui les trépignements grotesques des petits infirmes.

François restait accroché aux épaules de ses compagnons, la tête ballotante ; brusquement il les rejeta de part et d'autre et se propulsa pour tomber au milieu de la cour, aux pieds de monsieur Baly ; il se contorsionna sur ses fesses, défonçant la mince pellicule de terre sèche que le soleil avait formée l'après-midi ; il se roula en tous sens, embrassa la terre dans un long mouvement de possession lascive, le corps frissonnant sous les coups des mots pleins d'électricité que libéraient les lèvres de Mohamed dont les yeux morts semblaient chercher, au-dessus de la case, la petite étoile de sa nouvelle chanson.

J'ai quitté celle qui est douce comme le miel.
Elle s'est parée de doux parfums enivrants
Et de soie transparente,
Je sais qu'elle m'attend.
Elle est si gentille
Que j'en ai perdu la raison.
Je ne vous montrerai pas sa maison
De peur que vous ne me voliez mon ciel.

Monsieur Baly, haletant, tenta de relever François, mais il tomba dessus ; alors il prit sa face lépreuse et y frotta son visage, les larmes aux yeux.

— Je vous aime, tous mes enfants. Notre Père à nous viendra bientôt ; lui, il nous aidera à construire la plus grande école de ce pays. Il nous réconciliera tous.

SAINT MONSIEUR BALLY

— Papa, je veux changer de nom... papa, donnez-moi un nom pur, un pur nom de Noir, implora François.

La mort est plus près de nous que la pau-
pière de l'œil.

Que ton ami soit comme le soleil
Et que ta femme ressemble aux étoiles dans
la nuit.

Réjouis-toi d'être bon pour tout ce qui res-
pire

Car tu entreras au ciel sans examen

Avec des frissons de joie

Et tu lanceras tes flèches comme salut

Aux grands de ce monde qui font pleurer.

Tous les autres vinrent se jeter contre eux et longtemps leurs corps brillants de sueurs restèrent emmêlés tandis que les lèvres du vieil aveugle s'ouvraient en un sourire mi-satisfait, mi-douloureux, le regard toujours perdu dans le morceau du ciel noir troué d'une unique petite étoile tremblotante.

Il entrevit un instant le visage doux et mignon de sa fillette, assise au seuil de leur pauvre case, se levant joyeusement à son arrivée avec des pépiements de bonheur : « Papa, papa ».

Je voudrais rentrer chez moi.
Où est le chemin de chez moi ?
Dehors la nuit est en moi
Et s'envolent toutes mes joies
Lorsque j'écoute la voix

SAINT MONSIEUR BALY

De ceux qui m'attendent chez moi.
Car dans ma mélancolie est ma foi
De revoir une seconde fois
Tous ceux qui m'attendent chez moi.
Douce nuit, lumière de ma croix,
Confie à ton dernier soupir le poids
De ma nostalgie de ceux qui croient
Encore en moi
Et qui m'attendent chez moi.
Mais où est le chemin de chez moi ?

Monsieur Baly écarta les corps qui pesaient sur lui et, se tenant le ventre, se traîna jusqu'à côté du vieil aveugle et vomit. On lui apporta de l'eau, mais il refusa d'en boire et demanda d'une voix pâteuse :

— Du vin, je veux encore boire du vin et danser.

Les petits mendiants le relevèrent et le forcèrent à s'asseoir près de François, toujours allongé. Ils les entourèrent affectueusement et pendant que le jeune Ibrahim caressait l'unique jambe du fou-lépreux-maudit, ses frères, faiblement, jusqu'à la somnolence, répétaient après Mohamed une longue prière que venait de lui inspirer le dernier cri douloureux de l'infirme qui voulait détrôner Dieu :

Mon Père, donnez-moi un nom,
Un autre nom
Seulement un nom
Qu'il soit tout long
Semblable à un pont

SAINT MONSIEUR BALLY

Sur ma vie couverte des haillons
De deux mille ans de colonisation.
Qu'il soit tout mignon
Avec des dents de lion
Pour faire fuir tous les cochons
Qui prêchent la résignation
Et sèment la division
Qu'il soit au néon
Qu'il soit en béton
Qu'il soit un trait d'union.

Sa langue se faisait de plus en plus lourde ; tous les autres s'étaient tus ; il se débarrassa du seau et s'allongea. Sa tête tournait de plus en plus vite. La petite voix suppliante de François lui revint à la mémoire : « Papa, donnez-moi un nom. » Brusquement il éclata de rire. Dans quelle bande de fous s'était-il aventuré ?

X

La grosse bête remuante franchit le portail de l'école, le referma et rampa vers lui. Elle prit une chaise et fit asseoir à côté d'elle Fati. Tous deux le regardèrent en silence avec des moues de désapprobation ; il prit à son tour une chaise pour s'expliquer, mais à peine se fut-il assis qu'un froid glacial paralysa ses pieds et lui gonfla la langue pendant que de mille endroits différents surgissaient des hommes et des femmes, des seaux de vin sur la tête, qu'ils déversaient sur ses classes avant de les enflammer. Au même instant, son épouse lui tendit les bras, mais un regard de reproche de la grosse bête remuante suffit à les lui faire baisser. Des classes fumantes sortirent Mohamed et ses enfants ; ils le contournèrent et sans un mot s'agenouillèrent devant la grosse bête remuante. Il voulut les imiter, mais il se forma aussitôt entre eux un immense étang couleur de vin pourri au milieu duquel François jouait, appelait au secours, et reprenait son jeu qui consistait à se moquer de la grosse bête remuante. Il

SAINT MONSIEUR BALLY

vit venir à lui un homme qu'il connaissait jusqu'à la souffrance, et quoiqu'il eut un autre visage, il sut que c'était son père ; il lui fit signe de la main ; il essaya de se lever pour le suivre, mais ses pieds toujours glacés refusèrent de lui obéir ; il voulut crier, mais le froid plus rapide gagna ses lèvres et les soudèrent. Et son père continuait à lui faire des signes d'encouragement.

De l'autre côté de l'étang se dressa soudain la grosse bête remuante sous la forme d'une Fati amaigrie. Une larme tremblait sur sa joue pâle ; au milieu d'étranges croassements, il l'entendit lui reprocher :

— Un musulman ne doit jamais boire d'alcool.

Et les croassements s'organisaient en un mince filet de voix enfantines et accusatrices.

— Est-ce un péché d'avoir écouté notre papa ?

François, du milieu de l'étang, remplit le ciel de ses cris ; en parlant il se tournait tout le temps vers lui et jetait des regards rapides à son père :

— Il y aura beaucoup d'appelés et beaucoup d'élus, car nous serons pardonnés pour tout ce que nous avons inutilement et innocemment souffert depuis des millénaires. Notre Dieu étendra Sa grâce sur nous jusqu'à la millième génération... Reconnaissez-Le et vous entendrez la voix de votre Père légitime.

Les petites voix accusatrices reprirent en chœur :

SAINT MONSIEUR BALLY

— Pourquoi nous avoir détournés des hommes et de leur aumône ?

De ses lèvres engourdies, il marmonna :

— Regardez-moi ! Qu'ai-je gagné à vouloir éclairer des intelligences ? Regardez bien ces taches rougeâtres sur ma poitrine, sur mes bras : elles s'étendent chaque jour un peu plus : c'est la lèpre. Ma maison sera bientôt vendue aux enchères, mes droits de retraite sont confisqués. Je ne vaud plus rien. Retournez parmi les hommes...

Son père le regardait d'un air douloureux et plein de compassion ; Fati avait disparu ; il se traîna jusqu'au bord de l'étang et hurla :

— Fati ! Fati ! Je t'en supplie : ne pleure plus.

François s'approcha de lui à la nage.

— Il y aura beaucoup d'appelés et beaucoup d'élus ; papa, bientôt nous rentrerons, l'âme et le cœur propres. N'est-ce pas que Mohamed viendra avec nous ?

Il chercha à s'éloigner de l'étang, mais François s'agrippa à son bras, tandis que son papa mettait un doigt sur ses lèvres :

— Nous irons d'abord chez toi, puis chez Mohamed, et puis chez moi ; et partout nous montrerons nos sublimes infirmités, desséchées et vaincues, et nous leur dirons : « Purifiez-vous, laissez-vous tenter par des blasphèmes qui feront désert vos petites résignations... »

Sa voix s'enflait au fur et à mesure qu'il remuait, au point que surgirent à nouveau autour d'eux les incendiaires.

SAINT MONSIEUR BALLY

— Purifiez-vous; vivez simplement dans tout ce qui vous entoure, et à tous vos problèmes il vous sera proposé la solution simple, sinon vous vous lamenterez pendant des siècles et rien ne vous soulagera parce que jamais les esprits de nos ancêtres ne vous admettront parmi eux dans le bienheureux séjour des morts...

Il jeta un regard interrogateur sur son père qui gardait toujours son doigt sur les lèvres comme pour lui signifier de se taire.

— ... Et vous continuerez à être torturés dans vos enfants et dans les enfants de vos enfants que vous regarderez, âmes maudites, errer de civilisation en civilisation, âmes tourmentées, se vautrer dans les facilités, âmes frivoles et méprisantes, se ranger du côté...

Les incendiaires s'agenouillèrent et, tous ensemble, puisèrent le vin du lac dans d'énormes calebasses noires. Le petit étang s'étendait maintenant à perte de vue jusqu'à l'horizon, d'où une moitié de soleil immobile le faisait ressembler à un immense miroir éblouissant et ondulé.

— ... Croyez ! Croyez à ce Dieu bafoué qui vous tend les bras ; Il vous attend dans le cœur de nos forêts et de nos nuits hantées. Abandonnez vos vérités importées et fragiles, car Il n'appartient qu'aux derniers chercheurs de lumière. Il vous révélera la mesure de votre conscience et lorsque le superflu vous sera retiré, vous recouvrirez vos vertus, vos grâces les plus émouvantes et les plus viriles que les infidèles de toutes les autres couleurs ont cor-

SAINT MONSIEUR BALLY

rompues et avilies, en vous apprenant à servir votre chair contre votre esprit. Il vous aidera à faire la paix entre votre corps et votre âme. Blasphémez, mes frères...

Les incendiaires portèrent le contenu de leur calebasse noire à la bouche. Il restait toujours assis sur sa chaise, incapable de bouger.

— ... Fuyez vos cités infernales et sans plus tarder enfoncez-vous sans peur au plus profond de vous-même ; vous L'y trouverez, prêt à vous aider ; partez à la conquête de votre ciel et, pour que votre nom y résonne clairement, débaptisez-vous et revêtez-vous des noms de vos ancêtres.

La grosse bête remuante apparut soudain à un tournant du lac, furieuse et essoufflée ; les incendiaires, effrayés, jetèrent leur calebasse et s'enfuirent. La grosse bête remuante s'arrêta, cassa une longue et grosse tige d'herbe et se dirigea vers lui lentement. Chaque fois qu'il cherchait à se libérer de sa chaise, les bras de Fabory, d'Abdoulaye le député, du maire, de Mamoudou le policier, de Tronquin, du vieux Sidi surgissaient tour à tour derrière lui pour le clouer sur place. Son père le regardait se débattre sans faire un geste. La grosse bête remuante se coucha et se mit à ramper tandis que son corps et ses membres se tordaient comme des serpents avec une rapidité extraordinaire. Il voulut crier à nouveau, mais d'énormes bras se nouèrent autour de sa gorge. C'est à ce moment que François l'arracha de sa place et le lança de l'autre côté du lac en plein désert, où semblait

SAINT MONSIEUR BALLY

l'attendre depuis longtemps Mohamed. François les rejoignit en criant d'une voix démentielle :

— Papa, papa, regarde là-bas notre petite école ; elle danse, allons-y vite la prendre pour la montrer à tout le monde ; attendez-moi, je vais la chercher.

François s'élança sur sa béquille, culbuta sur une dune, se releva dans le même mouvement et se dévêtit comme un homme prêt à plonger.

— Papa, où est-elle ? le supplia Mohamed ; est-ce vrai que vous la voyez ? François, attends-moi, nous avons gagné.

— Hey ! dépêche-toi, il y a de gros arbres touffus partout autour avec une fontaine. C'est un miracle de notre Dieu. Il a écouté nos prières. Fais vite, Mohamed.

Il savait que ce n'était qu'un mirage. Au lieu d'en avertir ses compagnons en entendant le halètement de Mohamed lancé à la poursuite de François, il se tut, déchiré entre le désir de plonger son regard dans l'horizon frémissant pour s'abandonner définitivement à la folie naissante et celui de répondre à l'attirance spirituelle du désert, dans le suicide avec le sublime dédain de ce loup dont il lui semblait entendre l'histoire, racontée par sa propre voix, sans pourtant remuer ses lèvres.

Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche

Et sans daigner savoir comment il a péri

SAINT MONSIEUR BALLY

*Renfermant ses grands yeux, meurt sans jeter
un cri.*

En même temps que ce reste d'un vieux poème sortirent par tous les pores de son corps toutes sortes de saletés répugnantes ; il vomit et commença à tirer de sa bouche un interminable ver de terre blanc.

Une main se trouva subitement sur sa joue ; il saisit cette main, la porta à sa bouche et se réveilla. Devant lui se tenait accroupi Mohamed.

Un air lourd, frais et humide les enveloppait, que seuls animaient les petits ronflements sonores et discordants des petits mendiants.

— C'est le cri du muezzin qui m'a réveillé.

Le cerveau encore obnubilé par son cauchemar, un avant-goût de nausée dans la gorge, il entendit à peine le vieil aveugle dont il continuait inconsciemment à garder la main dans la sienne.

— Nous devons prier... le jour ne tardera plus à se lever.

Mohamed s'interrompit pour tousser ; sa tête et toutes ses articulations lui faisaient mal. Il toussa à nouveau très violemment.

Monsieur Bally se réveilla complètement pour se souvenir aussitôt de tous les événements de la veille. Ses yeux se remplirent de larmes. Quelle compensation avait-il de toutes ces années de sacrifice ? Tout était fini.

— Peut-être qu'Allah nous pardonnera, dit-il, en lâchant la main de Mohamed.

Il espérait supprimer, dans une prière passionnée, la pénible barrière de ses blasphèmes qu'il venait d'élever entre son Dieu et lui.

— Un pareil rêve, en ce moment ! chuchotait-il.

— Moi aussi, j'ai fait un rêve étrange ; tout est confus encore, mais je me rappelle bien un fragment : j'avais retrouvé ma femme et ma fille au milieu d'un marché ; dès que je m'approchai d'elles, la petite a hurlé de frayeur ; tous les commerçants m'empoignèrent et me placèrent de force sous l'eau froide d'un robinet ; c'est à ce moment que je me réveillai.

Il en tira d'un coup le mauvais pressentiment qu'il ne les reverrait plus et, avant qu'il ait pu le formuler de façon claire, le vieil instituteur lui raconta le sien :

— C'est bon signe, commenta Mohamed ; toutes les saletés que tu as vomies représentent tous tes soucis, dont tu seras bientôt débarrassé.

Malgré la fraîcheur matinale, une bouffée de chaleur monta à la tête du vieil instituteur.

— Pourtant, avant la fin de cette semaine, tous mes biens seront confisqués et certainement mis aux enchères. Qu'advient-il de nous tous, après ?

— Si tu n'avais pas fait ce rêve..., il toussa à s'arracher les poumons... J'ai la fièvre, se plaignit le vieil aveugle.

François, par moments, poussait de petits gémisséments :

— Il fait trop froid ici ; attends ! Je vais réveil-

SAINT MONSIEUR BALLY

ler les enfants pour qu'ils aillent se coucher dans la maison.

Pendant que monsieur Bally secouait paternellement un à un les petits mendiants, le vieil aveugle tentait d'étouffer une toux qui restait blottie dans sa gorge, et qui l'empêchait de bien ordonner toutes ses pensées. À commencer par l'énormité de sa promesse, « s'ils ne vous écoutent pas, je vous suivrai jusqu'au bout », et ce maudit rêve de mauvais augure qu'il venait de faire.

XI

Les mendiants sortirent de la concession, accablés et résignés. Les lèvres serrées et les yeux remplis de reproches et de tristesse, ils regardèrent l'huissier et deux policiers cogner à la porte entrouverte de celui qu'ils appelaient « papa ». Ils se découvraient à eux-mêmes, pour la seconde fois, faibles, nus, solitaires au fond d'un immense chagrin d'orphelins qu'accroissait encore le souvenir de leur dernier péché au goût de vin.

Monsieur Baly, au lendemain de leur nuit d'ivresse, leur avait bien déclaré d'une voix sanglotante : « Mes enfants, cette concession ne m'appartient plus ; on viendra bientôt m'en chasser... il n'y a plus rien à manger. Que Dieu vous protège. »

Il faillit ajouter : « Retournez parmi les hommes », comme dans son cauchemar, mais déjà il s'entendait répondre innocemment : « Nous ne vous abandonnerons jamais ; peut-être qu'en allant tous voir les autorités, elles vous aideront, elles auront pitié... »

SAINT MONSIEUR BALLY

Cette idée lui fit monter les larmes aux yeux ; cependant il leur défendit d'organiser quelque mouvement que ce soit de peur qu'on le soupçonne de vouloir troubler l'ordre public.

Dès lors, après les premiers moments de consternation, certains se ressaisirent et retournèrent mendier. Les bonnes gens, en vérité, furent heureux de retrouver leurs pauvres, car depuis leur adoption par le vieil instituteur, notre ville avait pour ainsi dire perdu de son âme et on devinait dans la mine inquiète de nos concitoyens une conscience agitée, que leur petite aumône quotidienne suffisait apparemment à apaiser.

Chaque nuit, ils venaient déposer respectueusement au pied de leur « papa » le produit de leur mendicité. François et Mohamed restaient couchés dans la maison, souffrant de violents maux de tête ; monsieur Baly ne sortait plus, prostré toute la journée entre ses compagnons fiévreux ; il ne se rendait même pas compte qu'un sombre instinct incitait de plus en plus ses enfants à des effronteries qui se traduisaient par de grossières plaisanteries sur leur origine céleste : « Je suis un bâtard, tu es un bâtard, nous sommes des bâtards », se lançaient-ils en guise de salut ; les plus hardis allaient jusqu'à imiter François en le disant ; mais alors, personne ne répondait.

Chaque nuit, François et Mohamed déliaient. Leur voix entremêlées dans l'obscurité flottaient au-dessus de la petite concession avec la même triste sonorité d'outre-tombe de deux

SAINT MONSIEUR BALLY

âmes complices et damnées : elles répétaient inlassablement : « Je voudrais rentrer chez moi... », ou « Donnez-moi un nom... ». Seuls, à l'aube, les appels du muezzin semblaient les apaiser.

Monsieur Bally ne sut jamais combien de jours et de nuits il passa auprès de ses malades, le corps et les nerfs mortifiés. Parfois, lorsque tout s'éteignait dans la ville et que ses compagnons retrouvaient un sommeil paisible, il se faufilait dehors et, tel un fantôme, glissait sur le sable jusqu'à ressentir dans sa poitrine le premier souffle glacial de minuit et dans les yeux l'éclat envoûtant des étoiles ; il s'asseyait alors, les genoux entre les bras, et se laissait flotter dans d'étranges rêveries avec l'assurance que lui donnait la prédiction de Mohamed. Au bout de quelques instants, il lui semblait ne jamais avoir souffert et son cœur s'ouvrait comme un fruit trop mûr qu'il prenait plaisir à offrir à tout ce que cette immensité de sable renfermait d'éternité et de plénitude.

Parfois il levait ses mains au ciel en face d'un groupe d'étoiles et s'adressait à elles : « Jamais je ne plierai l'échine... il me suffirait d'aller voir monsieur Tronquin, lui dire qu'il avait raison et certainement qu'il me ferait facilement débloquent une subvention. Mais c'est moi qui ai raison, contre ses brochures et tout le monde. S'il le faut, un jour, j'écirai en très haut lieu pour dire la vérité : je ne veux rien pour moi, je ne poursuis aucun but lucratif... Nous avons besoin d'une véritable réforme de l'enseigne-

SAINT MONSIEUR BALLY

ment qui nous rendra fiers de nous-mêmes... Des écoles partout... Non, jamais je n'abandonnerai... »

Ces derniers mots, lancés face aux étoiles, le remplissaient d'un intense sentiment de victoire et de puissance sur lesquels s'appuyait son esprit pour voler quelque part où il savait que d'autres hommes, tourmentés et acculés, livraient au service du bien un combat parfois perdu d'avance contre la somme d'événements absurdes que le futur et le passé enfantent aux frontières troubles du présent ; et il croyait que, dans ce combat, le pire ennemi était cette petite voix intérieure qui de plus en plus souvent le harcelait : « Bally, sais-tu qu'il y a des hommes pour le mal et des hommes pour le bien ? Tu n'es pas de cette dernière catégorie ; chez toi, comme chez tous les grands révolutionnaires, le bien devrait être un long apprentissage d'humilité, de tolérance, de patience. Regarde autour de toi et dis-moi : depuis que tu as créé cette école, combien d'hommes ou de femmes as-tu rendu heureux ? Toi-même, as-tu trouvé quelque bonheur depuis deux années ? Tout ce que tu as entrepris t'est tombé dessus, en écrasant en même temps des innocents. Tu es trop vieux pour réapprendre à faire le bien, tu es trop faible, trop orgueilleux, trop impatient... »

Il n'écoutait jamais la petite voix jusqu'au bout, de crainte de tomber contre lui-même, dans l'auto-accusation, et il savait qu'il ne gagnerait qu'à condition de former un bloc de son corps et de son esprit. Au moins, si elle avait

l'accent convaincant ou troublant d'une conscience ! Lui, trop vieux ! Alors qu'après toute une nuit d'ivresse, couché sur un sol humide, il continuait à bien se porter. Trop impatient ! Ça, c'était la voix du maire ou de Tronquin. Combien de gens avait-il rendu heureux ? Mais au moins cinq cents petits enfants qui savent lire. Trop orgueilleux ! on dirait... oui, on dirait le vieux député, Abdoulaye.

Il prenait à nouveau les petites étoiles à témoin. Puis il se couchait sur le sable frais et, la tête reposant sur les bras, il plongeait son regard droit devant lui jusqu'à se faire mal aux yeux. Consentant à oublier sa terrible maladie et ses récentes difficultés, il s'imaginait, joyeux et vénérable vieillard à tête blanche, rentrant au village natal au milieu des siens ; puis, contemplant l'étoile polaire, il récitait la rengaine du vieil aveugle que sifflotait maintenant tous ses enfants : « Je voudrais rentrer chez moi... mais où est le chemin de chez moi », et de vieux fragments de vers entre lesquels, cheminant de la nostalgie à l'espérance, il se laissait emporter par les hautes marées de son imagination : « Pâle étoile du soir, écoute-moi bien, tu sais que je n'ai jamais rien abandonné ; il se peut que je ressemble à cet homme enterré vivant, qui gratte à tort et à travers la terre autour de lui pour atteindre la lumière, au risque de se faire définitivement écraser. Il m'arrive aussi de plus en plus souvent de me demander quelle a été la dernière pensée de ma Fati avant de mourir. Mon Dieu, pourquoi, même dans mon rêve,

SAINT MONSIEUR BALLY

malgré toutes mes supplications, s'est-elle évaporée sans essuyer sa larme ?... Mon père, lui, refusait de m'écouter, mais je suis dans la vérité, pâle étoile du soir... Le bien est là, comme un soleil qui me brûle le cœur, massif et éclatant, et dussé-je suer inutilement mille fois, je le prendrai et je le sèmerai grâce à mon école ; tu as entendu Mohamed, l'autre jour : je serai débarrassé de tous mes soucis... Tous les autres me montrent déjà du doigt en se moquant ; ils croient que ma maladie est un signe de la malédiction divine ; ils disent : « Même nos petits malheureux le fuient, Allah a accepté de nous les envoyer à nouveau pour racheter nos péchés, parce que c'est nous qu'Il aime. » Mais, ma belle, tu me connais, je ferai comme toi, chaque jour je brillerai, même s'ils ne me voient pas et chaque nuit je viendrai comme toi m'imposer à eux par mon éclat. Et lorsque tout sera terminé, je leur laisserai la plus grande et la plus belle école ; alors je te suivrai pour retourner chez moi... François et Mohamed sont presque guéris ; je te les amènerai un jour pour que tu leur parles et que tu leur indiques le chemin de leur maison. »

Ensuite, obéissant à d'obscures forces mystiques qu'avait fait naître en lui la longue fréquentation de François, l'esprit ébranlé et occupé dans cette zone indécise entre la religion et la philosophie par des mots tels que « absolu », « essence », « éternité », il creusait du bout des doigts dans le sable une petite tombe à l'image de son épouse ; ensuite il pre-

SAINT MONSIEUR BALLY

nait une petite galette toute blanche, la déposait au fond du trou en invoquant les noms de tous ses morts, dont parfois il croyait discerner, au fond du ciel, les corps nuageux se formant et se déformant au fur et à mesure que la nuit reculait. « Ressuscitez, ressuscitez, âmes de mon père, de ma mère, de ma femme, ressuscitez, âmes de mes ancêtres ; venez habiter mon corps ; chassez de moi le mauvais sort et toutes les forces du mal, et qu'avec cette petite pierre ils disparaissent définitivement sous la terre... Petite pierre, je t'ai ramassée au bord de la route où tu risquais d'être écrasée ; ici, dans ce trou de terre, tu seras en sécurité : communique-moi en échange ta sublime insensibilité devant les malheurs... »

Il enterrait ensuite le petit caillou blanc, avec la même fièvre et la même exaltation que s'il avait eu affaire à un objet maléfique renfermant les mauvais esprits dont il croyait s'être purgé.

Puis il se levait et reprenait le chemin de la ville en s'imaginant à nouveau pénétrer dans son petit village, définitivement apaisé, presque rajeuni.

Il reprenait sa bouilloire et accomplissait ses ablutions bien avant le premier cri du muezzin, la tête vide, secrètement convaincu que le miracle qui ne s'était réalisé pour aucun Noir se produirait pour lui ; il aurait simplement suffi qu'on débloquât en sa faveur l'aide tant sollicitée, ou que l'huissier lui laissât le temps de chercher.

SAINT MONSIEUR BALLY

Monsieur Baly eut l'impression de n'avoir pas fini de fermer les yeux, et déjà quelqu'un lui arrachait violemment la couverture en proférant des injures ; au-dessus de lui se dressait un squelettique bonhomme en uniforme. Il comprit rapidement que le miracle n'aurait pas lieu ; il se leva et rejoignit les autres dehors, où déjà des badauds commençaient à s'attrouper. L'huissier se promenait dans la concession, soupesant du regard les petits rouleaux de nattes, les écuelles tordues et les haillons des petits mendiants.

— Si tout ceci peut vous faire plaisir, tant mieux, dit le vieil instituteur.

François et Mohamed restaient assis à l'écart du groupe, la tête basse.

L'huissier sortit, retira ses lunettes et, tout en les frottant d'un air gêné, appela monsieur Baly.

— Maître... je ne suis qu'un fonctionnaire.

Monsieur Baly le prit affectueusement sous le bras, comme si ce fut lui qui dominait les événements.

— Fils, lui assura-t-il, j'aime les hommes de devoir. Je suis heureux de constater ce matin que toutes mes leçons n'ont pas été inutiles ; pourtant, tu avais les oreilles tellement dures...

— Maître, l'interrompt l'huissier, la concession...

— J'ai compris, mon fils ; nous sommes prêts à évacuer votre concession. Au moins, si j'avais eu un héritier, si ma femme n'était pas morte, si j'avais des parents...

SAINT MONSIEUR BALLY

Se sentant gagné par la pitié, l'huissier se dégagea d'un geste brusque :

— Maître, excusez-moi un moment ; je vais tenter de sauver au moins vos livres.

Monsieur Baly le laissa partir ; il le vit ramasser lui-même un à un tous ses vieux cahiers et les livres, puis les empiler dans une grande couverture après les avoir nettoyés. Son ancien élève ressortit et lui tendit le paquet en détournant le regard.

— Fils, donne-moi ces deux bâtons, là-bas : c'est la béquille de François et la canne de Mohamed.

L'huissier revint avec les deux bâtons et, en même temps qu'il les lui remettait, lui glissa discrètement dans la main de l'argent.

L'horizon libérait lentement le soleil ; les badauds, par petits groupes, bruyamment regagnèrent leurs trous d'ombre d'où ils ne surgiraient de nouveau qu'à l'annonce d'un autre malheur.

« Mon Dieu, eux aussi ont besoin de mon école », pensa le vieil instituteur en s'approchant de François et de Mohamed.

— Allons, les enfants, ne vous laissez pas abattre ; ce sont des choses qui arrivent tous les jours... Ce n'est qu'une épreuve de plus à laquelle nous soumet Dieu ; au bout, il y aura la victoire, n'est-ce pas, Mohamed ? Raconte mon rêve à François, il comprendra. Remercions déjà le ciel de vous avoir guéris. Allez m'attendre avec vos frères sur le terrain de l'école.

SAINT MONSIEUR BALLY

Il chercha des yeux l'huissier sans trop savoir pourquoi ; il voulait à la fois le remercier et lui retourner le billet de banque avec un grand geste de dignité offensée : « Mon fils, je ne suis pas un mendiant ; si tu veux m'aider, commence par prier pour que mon école revive... »

Un bruit de canari cassé le fit sursauter ; il saisit son paquet de livres et de cahiers, et le chargeant sur ses épaules, sans un regard en arrière, il fonça sur les traces de ses enfants. De loin, il les aperçut, points noirs à terre au milieu de la cour, et ne put s'empêcher de les comparer à des mouches. Les mouches ! Pendant qu'il y pensait, elles s'imposèrent avec tant d'insistance à son esprit que de son bras gauche libre il se frotta les yeux et se massa la nuque sans cependant pouvoir chasser totalement les premiers souvenirs de sa rencontre avec François, de l'abdomen ensanglanté de la grosse mouche bleue et de son évanouissement près de l'urinoir. Il eut brusquement peur que son esprit ne se remit à flotter dans ces zones pleines de nausées et de ressentiments, car à chaque bourdonnement dans sa tête, se détachait comme en surimpression le lourd corps de Fati. Il s'efforça de se concentrer et de bien cerner les grands mots de « persévérance », de « foi » et de « salut » qu'il lui faudrait servir à sa portion d'humanité désorientée, presque abandonnée depuis leur dernière nuit de saoulerie. Il contourna le cadavre d'un chat en frémissant, puis revint sur ses pas et traîna par la queue le corps de l'animal jusqu'à un fossé bordant la

SAINT MONSIEUR BALLY

cour de l'école. En y déposant le chat mort, il murmura : « Aide-moi à ton tour, petit chat... ici aucune mouche ne te touchera... » Un pas de course le fit se relever précipitamment : c'était un de ses enfants qui accourait vers lui tout joyeux : il en fut presque heureux et oublia du même coup tous les mouvements de pensée qui commençaient à le dominer.

Le petit mendiant le débarrassa de son paquet et le précéda dans la cour. Dans le soleil qui déchirait les nuages pour jeter ses épées de feu sur la ville, monsieur Baly se sentit redevenir le papa ; avec fierté et détermination, sans un mot, aussitôt arrivé parmi ses enfants il pointa son index vers un arbuste qui avait réussi à s'accrocher dans ce sol ingrat ; il devina, par sa position inclinée, que les « révolutionnaires » avaient cherché à l'arracher ; et pendant que les petits mendiants se regroupaient dans ses maigres zones d'ombre, il admirait la ténacité de ce morceau de bois qu'un jour il planta à demi mort et qui, patiemment, par amour obstiné de la vie, plongeait ses racines dans les entrailles de la terre. « Un simple morceau de bois qui refuse de mourir, qui ne veut pas s'avouer vaincu. Quelle leçon ! » murmura-t-il d'une voix émue. La même obstination, la même fureur que François à s'enraciner dans le ciel.

Il éprouvait du mépris pour les autres arbustes qui s'étaient laissé arracher et dont les petits troncs jonchaient partout la cour. Il

SAINT MONSIEUR BALLY

ramassa l'un d'eux et fit venir ses enfants à côté de lui :

— J'avais l'intention de vous raconter une belle petite histoire pour vous encourager, mais il fait déjà si chaud. Retenez seulement ceci : lorsqu'un grand malheur vous frappe, ne vous apitoyez jamais sur vous-même et accrochez-vous à cette grande vérité consolante : « Tout passe. »

Quant à lui, ce qui motivait son bel optimisme était surtout l'impression que partout où il allait, et quoi qu'il fit, un œil l'observait, impitoyable, implacable et curieux. L'œil des milliers de petits écoliers auxquels, pendant quarante années, il avait enseigné toutes les grandes vertus. Et son dernier rêve.

— ... Ce rêve, votre tonton Mohamed peut le confirmer, annonce la fin de tous nos ennuis ; en attendant, voici ce qui nous reste à faire...

Au fur et à mesure qu'il parlait, il traçait des carrés dans le sable avec le bout de bâton, des rectangles et des lignes bizarres qu'ils devaient faire vivre dans quelques mois.

— ... Nous allons dès à présent nous organiser et nous mettre au travail : ceux d'entre vous qui possèdent des bras valides formeront l'équipe de maçons ; nous avons de la chance, il y a beaucoup d'argile dans ce coin. François, Mohamed, Abdou, Seyni, vous remettrez en état votre ancien dortoir avec les *sékos* et les morceaux de bois que vous voyez là-bas. Tous les autres, vous assurerez notre nourriture ; ne répondez surtout pas aux railleries des gens. Les

SAINT MONSIEUR BALLY

maçons, commencez par creuser un autre puits. C'est tout, pour le moment. Que ceux qui n'ont plus confiance se retirent maintenant !... Cette école revivra, avec ou sans aide, termina-t-il.

Puis il pêcha dans sa poche l'argent que lui avait donné le jeune huissier et envoya chercher du café et des galettes.

Les enfants, tous ensemble, poussèrent des cris de joie.

Le cœur réchauffé, sans attendre, monsieur Baly retourna aussitôt en ville ; il fit un détour du côté où il avait laissé le chat mort et enterra soigneusement l'animal, le dos volontairement tourné à sa concession :

« Je tiens mes promesses, moi ! », dit-il en se levant.

Il n'avait encore rien de précis dans la tête et cela lui procurait un peu de bien. Pendant une semaine encore, on se moquerait de lui en évoquant ses malheurs, sa folie de grandeur, et peut-être le prendrait-on ensuite en pitié. Et finalement tout rentrerait dans l'ordre de l'oubli. Il le savait. « Mais je me passerai encore d'eux cette fois-ci, et ils verront qu'un Baly n'abandonne jamais... »

Il remuait cette pensée, pendant que dans sa tête recommençait à résonner le tambour des guerriers de son petit village natal.

« S'il n'y avait pas cette saleté de maladie qui commence à me bouffer », grommela-t-il en regardant ses doigts dont plusieurs ongles s'effritaient.

Près de la mosquée, il but un grand bol d'eau

SAINT MONSIEUR BALLY

à la jarre publique, après s'être mouillé les mains et le visage.

Lorsque monsieur Baly voulut s'asseoir pour souffler un peu et réfléchir aux différentes manières de coordonner efficacement les efforts de ses enfants, afin d'établir un règlement qui fixerait de façon précise la qualité et le travail de chacun, comme il venait d'en avoir l'idée, des exclamations retentirent et toutes les têtes se tournèrent d'un seul coup vers la petite mosquée.

Il se leva et, le cœur battant, reprit sa marche le long d'un chemin de regards furieux. « C'est encore lui, il veut souiller notre mosquée. » Un enfant se baissa, ramassa une pierre, regarda un moment le vieil instituteur qui continuait à avancer la tête haute, puis empocha son projectile et disparut en courant dans le marché.

Sous un hangar, couché dans un hamac, entouré de Gaoussou et de Bana « Le Lièvre » accroupis à ses pieds, Abdoulaye le député souriait d'un air vainqueur. Monsieur Baly passa devant lui, silencieusement. Tout à la crainte d'être encore bousculé et battu, il traversa sans s'en rendre compte la petite ville et ne s'arrêta que devant une grande bâtisse sale d'où jaillit brusquement un petit bonhomme en blouse blanche, obèse et aux gestes efféminés qui semblait l'attendre depuis toujours : c'était le docteur André, le chef de service des grandes endémies. Il l'entraîna presque de force dans son bureau.

— Maître, je vous attendais...

SAINT MONSIEUR BALLY

Pour toute réponse, monsieur Baly posa sur la table, et bien visiblement, ses doigts lépreux, comme on dépose un enfant comateux.

— C'est vrai que je vous attendais, poursuivit-il sans se troubler. J'ai appris... C'est ce que je disais : sans argent et sans subvention, on ne peut rien faire ; dans ces conditions, la meilleure volonté peut être suspecte... À présent, vous savez à quoi vous en tenir... Allons ! prenez vos affaires et allez tranquillement mourir chez vous ; il n'y a aucun déshonneur à cela, Maître. Il paraît que vous vouliez démontrer que vous êtes encore jeune ; la meilleure façon de le faire, c'est de vivre le plus longtemps possible. Et au train où vous forcez votre vie, il est étonnant que vous teniez encore debout.

Il allongea la main et mit en marche le climatiseur.

— Je savais que vous viendriez ici, reprit-il en exposant bien son dos face à l'appareil ; vous avez la lèpre, n'est-ce pas ? Moi aussi, un jour, je me disais que le monde avait besoin d'être refait, je n'en dormais pas la nuit. Oh mon Dieu ! Combien j'aurais été heureux à ce moment-là de savoir s'il fallait aimer les hommes ou les haïr pour toutes leurs folies. Les aimer tous, ou les haïr tous, et j'étais comme déchiré, torturé à la pensée que chaque matin s'ouvrait sur le monde par des injustices, des préjugés intolérables. Car, quelles que fussent mes résolutions d'alors, je ne pouvais m'empêcher, parmi des personnes étrangères rencontrées, d'éprouver pour certaines une sympathie

SAINT MONSIEUR BALLY

spontanée. Et pour d'autres — peu nombreuses en vérité, mais enfin elles étaient là, vivantes comme un défi à toutes mes capacités d'amour... Parfois, j'essayais de combattre mon antipathie, je leur souriais, je m'inquiétais de leur état de santé jusqu'au jour où je tombai sur un pauvre type — vous savez, il y a de ces gens-là, vous ne les avez jamais vus, pourtant dès qu'on vous met face à face, il vous semble que quelque part dans votre vie il vous a donné un soufflet. Ce type me faisait le même effet : il me tendit une ordonnance longue comme le bras, et je n'avais pas un sou ; j'ai voulu le consoler et je lui proposai maladroitement un bol de café, mais sans un mot il m'arracha son papier et le garda bêtement en main sous le soleil ; depuis ce jour, j'ai cessé de chercher à venir en aide aux gens que je rencontre. À quoi me servira tout l'amour de la terre si je ne peux secourir la terre entière ? C'est peut-être ce bonhomme qui m'a déterminé à choisir la carrière médicale, parce que je croyais alors que le médecin pouvait supprimer la mort, cette hantise...

La petite voix désabusée et régulière du docteur, dans le doux ronronnement rafraîchissant du climatiseur, semblait venir de plus en plus loin et parfois se mêlait si intimement, dans tout ce qu'entendait monsieur Bally, qu'elle lui paraissait irréaliste, engourdissante, comme si à travers un songe elle eut emprunté l'accent amer de sa propre adolescence pour venir hanter cette petite pièce à odeur de formol. Il retira

SAINT MONSIEUR BALLY

doucement ses mains malades de la table, et baissa ses paupières lourdes de fatigue et de sommeil.

— ... Pourtant, là où j'en suis aujourd'hui, je me demande si les microbes ne valent pas mieux que les hommes : on peut tout leur reprocher, sauf le racisme... Oui, je pleurais souvent la nuit de ne pouvoir aimer tous les hommes à la fois avec la même passion ; tiens, je me rappelle encore certains passages d'un poème que je composai après ma rencontre avec le type antipathique qui avait une ordonnance longue comme le bras — j'ai appris plus tard que c'était un fonctionnaire qu'on venait de licencier pour ses opinions et dont la femme et les deux enfants souffraient de la faim et de la fièvre typhoïde...

Je ramasserai tout ce qui traîne
Les arbustes morts
Les cœurs meurtris
Le sang perdu des innocents
Et même le sang des coupables
Je ramasserai aussi
Les fleurs fanées
Les sanglots des enfants
Et même les larmes des bourreaux
Les cris d'abattoirs
Et même les cris des bouchers...

Je ne me rappelle pas bien le reste, mais je crois que je l'avais intitulé : « l'Architecte ». Peut-être parce que je me proposais de pétrir

ensemble tout ce qui émeut une conscience sensible, pour bâtir avec ce mortier dans le ciel le plus beau monument élevé à l'indifférence des hommes. À quoi me servirait, je vous le répète, tout l'amour du monde, si je ne puis aimer qu'une partie des hommes ?

J'ai déchiré mon poème et me promis de ne plus en composer et de vivre comme tous les autres pour moi-même et pour ma famille ; j'abandonnai également mon projet de construire une clinique privée bourrée de médicaments où j'aurais consulté et soigné gratuitement les riches et les pauvres ; oui, même les riches, car si personne ne leur donne quelque chose, nul n'a le droit de leur reprocher leur égoïsme ; mais moi, de quoi aurais-je vécu pendant ce temps ?

Il se dressa soudain de toute sa petite taille et frappa la table si violemment que monsieur Baly se réveilla.

— Pourquoi toutes les belles et douces idées qui rapprochent tant l'homme de Dieu ressemblent-elles à des rêveries ? murmura-t-il d'un ton las, en se rasseyant... Je n'aurai jamais ma clinique, et vous n'aurez jamais votre école. Alors, le jour où je pourrai prendre ma retraite, croyez-moi, Baly, je sauterai de joie. Après moi viendra un autre médecin : nul n'est irremplaçable. On finit toujours par se prendre pour le Bon Dieu quand on s'obstine à vouloir rendre ses semblables plus heureux qu'ils ne le sont, et ça, tôt ou tard, c'est la tête contre le mur.

Il s'arrêta de parler, mit ses lunettes et exa-

SAINT MONSIEUR BALY

mina monsieur Baly comme s'il venait de se rendre compte de sa présence :

— Au fait, Baly, il y a d'étranges bruits qui courent dans cette ville depuis quelque temps : on raconte que les petits mendiants que vous avez recueillis blasphèment tout le temps contre le Dieu de Mahomet et le Dieu de Jésus... J'ai entendu parler surtout de votre François, ce lépreux-maudit, moitié-homme, moitié-démon qui, il n'y a pas bien longtemps, traînait au marché, couvert de mouches...

— Docteur, l'interrompit brusquement monsieur Baly, votre clinique comme mon école peuvent devenir une réalité, si comme moi vous acceptez de vous placer désormais sous la protection de notre Dieu ; non, docteur, rassurez-vous, je ne suis pas fou, continua le vieil instituteur, quoique par les temps que nous vivons la folie reste le seul refuge des sages. Je prie toujours comme un musulman, mais dans mes prières je m'adresse à un autre Dieu qui un jour fera accomplir des miracles pour la race noire ; je suis convaincu que ce Dieu existe et qu'il commence à se manifester : nos marabouts boivent de l'alcool, bouffent du cochon ; ce n'est rien, à côté des chrétiens, dont un seul depuis deux mille ans n'a pu dire à une montagne « déplace-toi » et que la montagne se soit déplacée même d'un millimètre ; pourtant Jésus ne demandait pour le faire qu'une foi aussi petite qu'un grain de sénevé ; pourtant, parmi nous, les Noirs, certains ont eu la foi plus grosse que ça, mais le plus petit caillou ne leur a jamais

obéi. François dit que nous sommes les bâtards des dieux et que la dernière lumière vivifiante jaillira de notre vieux continent lorsque nous accepterons de tendre la main vers notre Père légitime... On m'a chassé, tout à l'heure, de la mosquée, docteur ; c'est peut-être mieux ainsi, parce que le seul temple digne de notre Dieu est au fond de nous-mêmes et dans toutes les places où nous nous déciderons à combattre la nuit. C'est pourquoi mon école, et si vous le voulez votre clinique...

« Mais cet homme est en train de perdre la raison », pensa le médecin ; il débrancha le climatiseur pour mieux se faire entendre.

— Maître, vous avez raison ; votre école revivra, mais en attendant, il vous faut vous fortifier, vous soigner ; le pays a besoin d'hommes comme vous... reposez-vous. Enfin ! vous êtes très vieux, vous avez le droit et même le devoir de vous arrêter, de penser à vous-même.

— Jamais, docteur ! Jamais ! Et qui s'occuperait de mes enfants ? Et mon école ?... C'est vrai que je suis fatigué et malade ; il y a parfois dans ma tête des pensées effrayantes, si contradictoires que j'ai des migraines atroces ; ça me dit tout le temps : « Va, arrête-toi, vas-y, continue, repose-toi. » C'est infernal... Vous êtes si gentil, docteur ! Je n'ai besoin que de deux années encore, juste le temps de m'assurer que nulle part, même au ciel, le Noir n'a personne sur qui compter. Je n'ai peur que de la folie, mais déjà c'est une folie que d'avoir accepté la vie

SAINT MONSIEUR BALLY

jusqu'ici, avec cette conscience... la vôtre, quand vous étiez petit. Mais...

— Maître ! Voici ce que nous allons faire, décida le docteur ; je crois que même votre livret de pension est confisqué. Bon ! Vous avez un début de lèpre : ce n'est pas grave si vous suivez les traitements que je vais vous prescrire... Amenez-moi tous vos enfants dès demain, enfin tous ceux qui sont malades. En attendant, prenez ces vitamines. Nous verrons après : mes gosses ont besoin de cours ; je parlerai de vous à mes amis : ils se plaignent tous du système d'enseignement actuel ; nous avons encore besoin d'un bon instituteur comme vous.

Monsieur Bally prit congé. Et pendant qu'il retraversait la ville à longues enjambées, il dédia une pensée reconnaissante au petit chat mort.

Le médecin se leva et prit un miroir ; mais il n'eut pas la force d'aller jusqu'au bout de son geste. Ses petits yeux tristes, les plis amers de la bouche qu'encadraient deux joues bouffies semblables à de grosses galettes mal cuites, jusqu'à son double menton mal rasé et tout son petit corps replet, il ne les connaissait que trop pour les avoir laissé s'encrasser par les poussières d'un désenchantement passif élevé au rang d'une philosophie, depuis le jour où il avait arrêté en lui les élans passionnés et déchirants du jeune étudiant qui rêvait d'une clinique gratuite et pleurait de ne pouvoir aimer tous les hommes.

Les mains au dos, il alla à la fenêtre : Mon-

SAINT MONSIEUR BALLY

sieur Baly, longue silhouette donquichottesque, marchait à grands pas dans l'air chargé de lumière. « Pauvre Baly », murmura-t-il en le regardant disparaître, la petite boîte de vitamines sous le bras.

TROISIÈME PARTIE

XII

Il écarta du pied une natte, approcha une chaise et posa dessus la vieille lampe fumeuse ; elle éclaira faiblement leur dortoir, une espèce de grand hangar en *séko*, le long duquel étaient soigneusement enroulées de grosses couvertures grises. La fin d'une plaisanterie lui parvint et quoiqu'il n'y comprit pas grand-chose, il sourit d'émotion et de plaisir : ce soir encore, fraternellement unis, ses enfants avaient vaincu une journée de plus.

Depuis combien de temps déjà avaient-ils repris goût à la vie et au travail ? Le vieil instituteur avait perdu l'habitude de compter le temps, c'était un caprice qu'il avait su s'imposer et qu'un profond découragement ou un grand optimisme enseigne vite. Les jours et les mois écoulés se nouaient et s'enchevêtraient dans sa mémoire en une forme confuse où tous les événements se chevauchaient et dont il cachait l'insignifiance derrière le mot *hier*, comme si, à réduire tout son passé en certains points de la

veille, il se fut rajeuni, demeurant tout près de son dernier et grand rêve décisif.

Au fond du dortoir, dans un coin obscur que la lumière falote de la lampe n'atteignait pas, il déterra une petite caisse en fer blanc percée d'une large fente ; elle pesait lourd à présent : c'était leur tirelire où ceux de ses enfants promus « officiellement » aux fonctions de mendiants et lui-même devaient glisser tout ce qui pouvait représenter quelque valeur en argent. *Hier*, il y avait déposé ses premiers droits retrouvés de retraité. Et combien de fois ses salaires de précepteur ? Il lui semblait que c'était un peu plus loin qu'*hier*, quand l'esprit du petit chat mort avait mystérieusement guidé ses pas vers le docteur André et c'est grâce à celui-ci que les grandes familles, un peu partout, firent appel à ses expériences pédagogiques, et plus que ses gains, à chaque fin de mois, lorsqu'il entendait les parents dire : « Il sait vraiment s'y prendre avec les enfants, le vieux Baly, ils ont encore progressé » son cœur débordait de joie, de cette même joie qu'il éprouvait au contact de la petite caisse dont le couvercle essuyé luisait sous la lampe. Il la soupesa encore, la secoua, et satisfait, sortit.

Dehors François, chargé de la lessive après la construction du dortoir, se préoccupait à plier le linge de ses frères.

— Papa, je viens de puiser l'eau pour ta toilette.

— Merci, mon fils. Ne m'attendez pas pour le dîner.

SAINT MONSIEUR BALY

Il savait qu'ils l'attendraient quand même ; le petit Hamidou, le « chimiste » comme on l'appelait familièrement d'un ton mi-ironique, mi-admiratif, avait déjà dû faire fondre les différentes pâtes de mil, de riz ou de maïs dans une même marmite et les diverses sauces men-diées dans une autre marmite, en les épiçant comme lui seul en avait le secret.

Toute la ville baignait dans un merveilleux clair de lune, doux et serein. À la place où l'avait terrassé Gaoussou se dressait une imposante masse sombre, cubique : les briques.

Monsieur Baly en ignorait le nombre exact, mais à première vue, c'était suffisant pour plusieurs classes.

— Papa, nous avons bien travaillé, n'est-ce pas ?

— Les as-tu mouillées, ce matin ?

— Oui, papa, répondit fièrement François ; il aurait aimé ajouter : « Ne vous en faites pas, papa. De toute façon, notre Dieu veille sur elles. »

Mais depuis quelque temps, chaque fois qu'il voulait aborder ce sujet, le vieil instituteur le foudroyait d'un regard à la fois inquiet et agacé. Il avait fini lui-même par se conformer à la conduite silencieuse et laborieuse de tous ses frères ; d'ailleurs, ils avaient tous tellement à faire que le temps leur manquait de penser à autre chose. Et chaque soir, au lieu de ses premières illuminations qui le tenaient en éveil jusqu'au petit matin, un immense sentiment

SAINT MONSIEUR BALLY

confus de paix intérieure et de joie de vivre l'emportait dans des rêves enchanteurs.

— L'important, mon fils, est de savoir rebondir sur l'échec. Donne-moi la clé, François.

Depuis quand la lui avait-il confiée ? C'était hier : après qu'il eût fabriqué la tirelire, selon la suggestion du petit Omar, il avait été décidé à l'unanimité de lui adapter une serrure inviolable dont la clé serait gardée par François.

Deux petits mendiants passèrent en se pourchassant ; François coupa de ses dents la petite ficelle qui lui entourait le cou et tendit la clé à son « papa ». Avant de poser la question qui le brûlait, il tourna la tête en tous sens pour s'assurer qu'aucun de ses frères ne les écoutait.

Mais monsieur Baly avait déjà regagné le dortoir. Une allumette craqua tout près de la butte de terre qu'il avait fait élever dans un angle. C'était son lit ; il s'y couchait comme dans un cercueil, le regard tourné sur le sommeil de ses petits.

— Qui est-ce qui joue ainsi avec le feu ? gronda-t-il.

— C'est moi, papa ; je cherche...

— Va vite rejoindre les autres.

Pendant qu'il se baissait sur la tirelire, le petit Ibrahim se glissa dehors. En ajustant la clé à la serrure, il eut le sentiment de commettre une effraction ; il la remit dans sa poche, se déshabilla et, un pagne noué autour des reins, alla se laver.

François rentra à son tour et disposa les pagnes, soigneusement pliés en quatre, sur cha-

SAINT MONSIEUR BALLY

cune des grosses couvertures grises. Sa question brûlante toujours sur les lèvres, il s'assit par terre à côté de la tirelire qu'il dévorait des yeux, et machinalement démontra le verre de la lampe pour le nettoyer. Ses grosses mains lépreuses s'allongèrent et se posèrent délicatement sur la petite boîte, comme si elle eût été faite d'un métal plus précieux que l'or et plus fragile que l'œuf. Elle renfermait tant d'espérances qu'il s'en écarta aussitôt, instinctivement, de peur qu'une nouvelle fois la malédiction qui semblait collée à lui ne transformât son précieux contenu.

« Le grand départ approche, pensa-t-il. Ma lèpre est guérie, et bientôt nous commencerons à construire l'école et après... je rentrerai au pays. »

Le verre nettoyé et remis à sa place, la mèche de la lampe bien réglée, une flamme claire et pure inonda le long dortoir d'une lumière blanche qui paraissait elle-même se concentrer particulièrement sur la petite boîte. Il en détourna à regret son regard, ramassa les habits de monsieur Baly et les disposa en ordre sur le dossier de la chaise.

« On a presque gagné, merci mon Père. » Il se sentait à nouveau avec son Dieu, lorsqu'appuyé sur sa béquille, il se décida à sortir.

Mohamed était étendu sur le sable, répondant de temps en temps à quelques plaisanteries de façon évasive. Ce matin, lorsqu'il faisait la lessive en compagnie de François, Issaka l'avait naïvement amené admirer une de ses briques ;

il en tâta quelques-unes pour éprouver leur solidité, puis essaya de les dénombrer ; il en retira la pénible impression qu'il y avait de quoi construire l'école, et ce soir encore son cœur continuait à se serrer à l'idée que lui ne saurait jamais ni lire, ni écrire, ni s'asseoir un jour sur un banc comme un enfant et courir pendant les récréations. Tout recommencer, se faire gronder, récompenser... Il lui pesait à nouveau d'être entré dans le monde avec l'âge de ses yeux morts, sans jamais éprouver les joies d'un gosse, après avoir appris à lutter et à penser inlassablement sous la direction du vieil instituteur, se débarrassant en même temps de la lourde résignation héréditaire qui avait constitué la grande pesanteur de sa vie. « Mon Dieu, aidez-moi à trouver un sens à ma vie lorsque cette école renaîtra, car après, personne ne m'appellera plus ni "papa", ni "tonton" », murmura-t-il.

Depuis ce matin, une colère enfantine le soulevait contre ces briques, toutes ces forces vivantes et endormies qui, semblables à de bonnes graines, n'attendaient que la main de l'homme pour s'élever et diviser sa vie à lui en deux parties bien distinctes : celle dans laquelle il avait trouvé une famille et dont il toucherait bientôt la limite, et l'autre où il reprendrait le chemin de la solitude dans la nuit.

François se laissa tomber à ses côtés.

— Tonton, je crois que ce sera pour bientôt, soupira François.

Cette voix pleine d'espoir lui fit mal.

— Je le crois aussi, mais ne penses-tu pas que

l'école gagnerait à attendre encore un peu à être bâtie avec des briques en ciment ? Rien ne presse, au fond, insinua le vieil aveugle d'un air faussement indifférent.

— Pourquoi pas en béton armé ? Ce ne sont pas des pyramides que nous voulons... Cette école est d'abord un symbole, et un symbole a besoin d'être simplement montré. Notre papa vient de déterrer notre tirelire, et elle a l'air pas mal remplie. Nous devons disposer maintenant d'un fonds suffisant pour pouvoir acheter des tôles et quelques tables-bancs... Cette école n'est plus l'affaire de notre papa seul ; tonton, je sais que je suis un pauvre infirme, de surcroît lépreux, avec une réputation de fou et de maudit. Ce que je raconte parfois fait frémir, peut paraître scandaleux et révoltant, en raison même de mes disgrâces physiques qui auraient dû me faire rechercher la puissance sédatrice d'une prière profonde et sincère. Peut-être que les bonnes gens tremblaient pour moi lorsque je poussais des cris contre le ciel. C'est si rare, en effet, de voir un Noir, même parmi les derniers, blasphémer. Te rappelles-tu, tonton, ma longue tirade contre les dieux connus, l'après-midi de ce jour où la petite école fut détruite ? Je m'ennuyais, en vérité, je sentais en moi une existence, une présence assoiffée d'action, une conscience brûlante de ce que cette présence pourrait apporter à la misère du Noir, en même temps qu'un douloureux sentiment de ma nullité et de la fuite irrésistible des jours vers la mort, à laquelle je n'étais pas bien préparé. Le

SAINT MONSIEUR BALLY

suis-je d'ailleurs maintenant ? Ce rivage de la mort, la fermeté de son sol, je voulais à mon tour le baiser pour guérir ma souffrance et ma soif spirituelles de savoir pourquoi le Noir meurt plus facilement que quiconque au monde, et pourquoi il devient plus facilement athée qu'un autre dès qu'il acquiert quelque instruction ? J'ai vu en effet plusieurs intellectuels noirs se convertir à l'athéisme comme si cela eut été la solution à tous les problèmes de leur grande patrie, et de l'Occident ou de l'Orient, couronnés de la certitude que la vie n'existe qu'en ce monde, ils réclament leur droit d'héritage, ou l'extirpation de la foi par la violence sans avoir le courage d'affronter, ni le glaive des bourreaux, ni même l'ardeur débordante de notre soleil.

Finissent-ils tous par renier Dieu parce qu'ils ont renié leur patrie, ou renient-ils leur patrie parce qu'ils ont renié Dieu ?

Mais l'essentiel reste de régénérer nos capacités de sacrifice devant la mort, provoquer cette bête jusque dans ses plus terribles retranchements au cœur de la peur et de la souffrance, et l'affronter. Devant un monde hypocrite et stupéfait, se dressera un colosse sage et puissant qui lui imposera son attachement à la nature et à la terre. Par une pensée de Noir, purifiée et remplie de générosité, par le Dieu et le Christ noirs.

Mais en attendant que tout cela se réalise, je ne pouvais même pas accompagner notre papa dans son école... À présent, chaque fois que je

SAINT MONSIEUR BALLY

balaie notre dortoir, je me dis : « François, on a besoin de toi, tu es indispensable. » Bien sûr que tout cela est faux, tous les hommes peuvent balayer ; cependant cette logique ne tient pas devant le fait qu'à l'instant où je ramasse, ne serait-ce qu'un grain de poussière, ce grain de poussière demeurerait si, au même instant, je venais à disparaître d'un coup. Et ce grain de poussière pourrait renfermer des germes de maladie... Ça donne une terrible responsabilité de se sentir indispensable, et un grand bonheur que de se voir ainsi contribuer à l'harmonie du monde.

Chaque homme, même le plus pourri, renferme en lui une lumière que l'épaisseur des circonstances, du milieu, des préjugés, des superstitions, cache ; il suffit bien souvent de peu de choses pour qu'elle jaillisse : un sourire, un coup de pierre, une rencontre, même des blasphèmes, à condition de s'accrocher à la vie avant de lui chercher un sens. On devrait faire de l'amour de la vie un métier... Je tendais désespérément les bras vers un autre dieu, sans comprendre que je devais commencer à pardonner, à aimer et à m'accuser de tous les crimes, de tous les péchés et de tous les retards de nos frères noirs. Le grain de poussière que je ramasse chaque jour m'a aidé, mieux que tous mes ressentiments, à sortir de mon enfer ; et si Dieu existe, je sais à présent que sa première volonté n'est pas de me le faire chercher — lui il saura toujours où et quand nous atteindre —

mais d'apprendre à nous rendre utiles dans la plus petite de nos actions quotidiennes.

Toutes ces briques en simple banco ont autant de valeur que si elles avaient été en or ; elles représentent une conscience, un appel ; elles semblent tellement pleines de reproches dans leur immuable patience ! Tonton, m'écoutes-tu ?

— Bien sûr, François.

— Pourquoi es-tu si triste, tonton ? Si ça ne t'intéresse pas, tout ce que je te raconte, réjouis-toi au moins de la fin de nos travaux.

— Je t'assure que je t'écoute, François.

— Écoute bien encore ; je ne l'ai jamais dit à qui que ce soit. Lorsque j'étais tout petit, je prenais parfois une chaussure et je lui causais : « Chaussure, tu es condamnée à porter le poids de ma grosse grand-mère dans la boue, les saletés, la chaleur du jour... regarde comment ton cuir est partout déchiré. Pourquoi ne pleures-tu jamais ? » Et je pleurais pour elle ; après, j'allais voir la vieille boîte de cirage et je lui disais, à elle aussi : « Tu es condamné, petit cirage, à donner la beauté aux autres, sans jamais rien recevoir en échange. Pourquoi te laisses-tu toujours sacrifier sans protester ? »

Et je m'entretenais ainsi avec tous les objets familiers de la maison et m'attristais à les voir condamnés pour toujours à des tâches ingrates ; je les insultais souvent et me révoltais contre leur patience, leur résignation ; et un jour, n'y tenant plus, j'ai voulu les sauver : alors je volai et cachai les plus petits d'entre eux,

SAINT MONSIEUR BALLY

même les mouchoirs ; mais grand-mère me surprit ; je me rappelle encore cette gifle.

Je n'abandonnai pas ma folie pour autant, je changeai de tactique. Lorsqu'elle dormait, je me levais et reprenais une autre chaussure : « Chaussure, ton ami le cirage te salue ; il me charge de voir si tu n'as rien et si tu as besoin de lui ; je crois qu'il veut t'épouser... Alors, vois-tu que tu n'es pas seule ? » Et je courais de l'un à l'autre jusqu'à m'assurer qu'il existait entre eux tous de mystérieux liens d'amour et de camaraderie. J'étais heureux de partager leur secrète intimité.

Avec ces briques, c'est pareil : condamnées à perpétuité à se porter les unes les autres pour notre bien, elles ont besoin de fraternité, de reconnaissance, d'amitié... Qu'elles reçoivent bientôt la protection d'une toiture pour que chaque jour elles vivent de voix humaines !... Que les enfants les caressent du bout de leur mine, qu'ils s'y adossent, confiants, et puis, qu'un jour, devenus grands, ils reviennent les visiter ! Et dans toutes leurs muettes reconnaissances, j'aurai ma part, grâce à ou à cause de mon grain de sable. Il faut faire vivre toutes ces briques le plus rapidement possible. Je prie mon Père pour que le moment venu elles se tiennent la main solidement pour résister au vent et à la pluie. Je les vois déjà comme les vertèbres de ma nouvelle vie ; si ça marche, je serai définitivement délivré de l'espèce de malédiction qui m'écrase depuis si longtemps. Je n'aurai plus honte, ni de ma face rongée, ni de mon passé.

SAINT MONSIEUR BALY

J'aurai confiance en moi-même et alors peut-être qu'un jour je pourrai faire briller à l'extérieur cette lumière qui bouge en moi... Tiens, voici notre papa.

Monsieur Baly venait d'apparaître dans un grand boubou bien amidonné, très large et très blanc ; une sensation de gêne et de fierté lui fit croiser les bras dans le dos, devant les regards étonnés et admiratifs de ses enfants ; d'un pas mesuré, il les rejoignit et s'assit, pendant que le petit Halidou déposait à terre le dîner et une grande cuvette d'eau. Sans un mot, il y plongea ses mains en se frottant délicieusement les ongles. Halidou reprit la cuvette et la présenta à Mohamed. En attendant que tous ses enfants se fussent lavé les mains, le vieil instituteur leva les yeux vers la lune et la caressa longuement du regard en lui chuchotant : « À tout à l'heure. »

Pendant qu'il se lavait, un mystérieux appel avait vibré en lui et sans qu'il eut pu le définir précisément, il avait eu le pressentiment que, pour que le nouveau bien-être qui l'habitait atteigne la perfection d'un bonheur mérité et paisible, il se devait de retourner dans le désert pour remercier tous les esprits qui l'avaient aidé dans la première partie de ses travaux et pour signer avec eux une nouvelle alliance pour tout ce qui restait encore à faire.

Assis sur une grosse pierre plate à côté du seau d'eau, certains fragments de sa vie passée lui revenaient à l'esprit, comme pour l'aider à mesurer la longueur du chemin parcouru...

SAINT MONSIEUR BALLY

C'était hier : le docteur André lui avait demandé d'aller chez lui le dimanche, afin de lui présenter ses enfants ; pour la circonstance, il s'était parfumé, habillé proprement comme il ne l'avait jamais fait et toute la nuit il avait imaginé mille et une manières de se rendre sympathique à toute la famille du médecin. Dès huit heures, il poussait le portail de son domicile. Un gros chien l'empêcha de passer. Enfin une petite femme sèche sortit, calma le chien en le dévisageant sévèrement, comme s'il avait été lui-même un chien d'une autre espèce ; il déclina son identité, parla en bredouillant de l'invitation de son mari. Mais la vieille femme, tout en caressant le museau de son chien, d'une voix acariâtre l'interrompit :

— Ça va, ça va ! Qui ne vous connaît pas dans cette ville ; mon mari m'a parlé de vous... Je ne suis pas tellement d'accord pour qu'il prenne pour nos chers petits un précepteur lépreux.

— Madame, bafouilla-t-il bêtement, la lèpre n'est pas contagieuse ; d'ailleurs, si votre époux qui est médecin...

— Je sais, mais André est trop bon ; il a pitié de tout le monde, c'est ce que je lui reproche tous les jours... De toute façon, vous êtes venu trop tôt, les petits dorment encore. Attendez là ! Quand ils se réveilleront, on vous appellera.

Et elle l'abandonna au portail, sous le soleil, face au gros chien noir. Il se rappelait trop bien toutes ces petites scènes humiliantes qui l'avaient accompagné jusqu'à ce soir. Le reflet de la grosse lune jouait au fond du seau ;

SAINT MONSIEUR BALY

d'autres souvenirs semblables lui revinrent à la mémoire, entrecoupés d'un refrain qu'il connaissait si bien : « C'est pour mon école que je le fais... mon Dieu, aide-moi à tout supporter... »

Le petit Halidou s'en était encore bien tiré, ce soir ; monsieur Baly le félicita, mais ses mots tombèrent au milieu de ses enfants comme des billes dans du sable, sans aucun écho. Le silence était plein d'attente, du bruit agaçant des mâchoires et du souffle asthmatique de Hassane.

— C'est étrange combien les hommes ressemblent aux bêtes, lorsqu'ils mangent sans parler, essaya de plaisanter Mohamed.

— Tonton, c'est bien vrai, surtout quand en plus on ne les voit pas, lui répondit méchamment Issaka.

« Je suis sûr qu'ils savent déjà ce que je voudrais leur annoncer ; ils ont dû me voir prendre la clé avec François ou bien... c'est peut-être le petit Hibrahim qui leur a dit que j'ai sorti la tirelire... Non, c'est ce boubou qu'ils n'ont jamais vu... la discipline d'abord, jusqu'au bout, c'est ça qui nous fera gagner. »

Lorsque monsieur Baly redemanda la cuvette d'eau, tous ses enfants s'écartèrent aussitôt du plat ; il eut envie de les punir de leur impatience en retournant se dévêtir et se coucher. Après s'être lavé les mains, il voulut se lever ; ses pieds s'entremêlèrent dans le grand boubou et il tomba à la renverse. Un éclat de rire mal étouffé

SAINT MONSIEUR BALLY

lui parvint ; il rit à son tour pour se donner une contenance, et ce fut l'hilarité générale.

— Remercions tous ce boubou si beau et si blanc qui a su nous délivrer, dit François.

Un nuage venait de voiler la grosse face épanouie de la lune.

— Bien... les enfants, voici..., commença le vieil instituteur en s'enroulant dans son grand boubou blanc... Voici : ce boubou est un cadeau du docteur André... Mais apparemment, ce n'est pas ce que vous attendez... Alors... je pense qu'à présent nous avons suffisamment de briques. J'ai retrouvé tous mes droits de retraité ; ma dernière pension, je viens de la verser dans notre tirelire, ainsi que tous mes salaires de précepteur. Avec ce que chacun de vous a dû y verser, en principe, ça doit aller puisque nous avons remboursé toutes nos dettes : le Comptoir Français, les maîtres... Nous ferons le compte tout à l'heure et, si mes prévisions s'avèrent exactes, nous pourrons acheter du ciment, des tôles, des tables-bancs. Cette fois-ci, nous moderniserons nos salles de classe, pas pour le plaisir, mais pour démentir ceux qui croient qu'on ne peut rien sans l'aide du gouvernement... C'est dans quelques mois la prochaine rentrée scolaire : nous serons prêts d'ici là.

— À quel taux fixerez-vous les frais d'études et quelles dispositions prendrez-vous pour obliger les parents à s'acquitter régulièrement de ces frais ?

— Non, tout cela n'a guère d'importance, mon fils... Je suis en train d'y réfléchir : on pour-

SAINT MONSIEUR BALLY

rait par exemple dispenser des frais d'études les parents les plus pauvres... Pourquoi pas d'ailleurs tout le monde ? Car, comme me le disait *hier* le docteur André, si personne ne donne aux riches, nul n'a le droit de les juger. À condition qu'après leurs études, leurs enfants s'engagent à nous servir bénévolement pendant quelques temps. Pour faire démarrer l'école, ceux d'entre vous qui savent déjà lire et écrire s'occuperont des petites classes. Chaque soir, désormais, après les travaux de construction, je vous enseignerai les rudiments de la pédagogie... Je me chargerai des autres cours... Avec le nouveau puits, nous pouvons déjà commencer à cultiver un grand jardin pour assurer notre nourriture quotidienne ; nous vendrons le surplus au marché... Avec cet argent, nous bâtirons un petit atelier d'apprentissage où nous apprendrons tous, avec nos élèves, à fabriquer des lits, des chaises, des ardoises et beaucoup d'autres choses encore dont nous vendrons certaines ; le reste, nous le distribuerons à ceux qui sont dans le besoin et qui s'intéresseront à nos cours de nuit. Oui, car même la nuit nous sèmerons la lumière... Après, nous nous attaquerons au soleil et au désert avec partout des arbres ombrageant et fruitiers, et nous transformerons chacun en école, ou plutôt en marché de connaissances, et chaque jour de la semaine deviendra une foire où à tour de rôle le laboureur enseignera les secrets d'une bonne récolte, le commerçant ceux de la richesse, le soldat le maniement des armes, le magistrat les droits,

SAINT MONSIEUR BALLY

les chauffeurs la géographie, les vieux notre histoire, et même nos grands intellectuels y trouveront leur compte. Je réfléchirai d'ailleurs à tout cela... Mais désormais, fini la mendicité, je ne veux plus voir l'un d'entre vous tendre la main. Et si vous rencontrez désormais un malheureux, traitez-le en frère et amenez-le-moi. Pour tout ce qui nous reste à faire, nous aurons de quoi occuper tous les mendiants du monde...

Au fur et à mesure qu'il parlait s'emparait de lui une étrange hallucination qui lui faisait entrevoir dans le ciel une terre étrangère qu'il semblait pourtant avoir toujours portée au fond de son cœur, tout un univers personnel à la porte si étroite, mais si vaste et si beau à l'intérieur, qu'il ne se laissait violer que par les esprits.

Il se leva lentement, la tête toujours levée vers le ciel, les yeux grandement ouverts sur la lune, insensibles à son éclat et derrière... Il écarta la petite porte pour jouir du spectacle de tous ses enfants aux visages lumineux, réunis autour de son épouse souriante qui lui tendait les bras... et même Fabory l'appelait amicalement en même temps que tous les autres, les meilleurs et les pires, les Noirs et les Blancs, les vivants et les morts... et au-dessus de cette assemblée apparemment réconciliée, émergeait lentement, auréolée d'or, la douce figure de sa belle-sœur. Ils ne semblaient tous attendre que lui, pour refermer définitivement la petite porte et tout recommencer... sur cette véritable terre des hommes parallèle à cet amas de pierres, de

SAINT MONSIEUR BALLY

sables, de méchancetés, de rancunes et de mystères sur lesquels il tentait péniblement d'élever une école et de faire pousser des ombrages.

Un enfant toussa. La petite porte se referma brusquement sur ses yeux larmoyants ; seul son premier entretien avec le docteur André lui revint aussitôt à l'esprit : « Je n'ai besoin que de deux années encore... » Et il comprit que son premier contrat expirait.

— Passons à présent à des choses plus pratiques, dit-il rapidement. Issoufou, apporte-nous la lampe et la tirelire. Dépêche-toi !

Abdou s'approcha de lui et, comme un vieux chat, s'adossa affectueusement à sa jambe gauche ; sa tête précocement blanchie par la misère semblait absorber toute la clarté lunaire. « Tout à l'heure, dans le désert, il faut que je t'en demande, cette fois-ci, de m'accorder au moins dix ans. »

Issoufou revint avec la tirelire, et à la lumière de la lampe, monsieur Bally constata avec quelque tremblement la gravité de tous les visages que rendaient encore plus inquiétants les marques de la lèpre et des jeûnes prolongés. Seule restait fermée la face décharnée et cadavérique du vieil aveugle.

Monsieur Bally prit la clef, hésita, puis la passa à François.

— Faites le compte vous-mêmes, j'arrive tout de suite.

Quelque part, à l'autre bout de la ville, s'élevèrent des cris de joie et des claquements de

maines. Le son d'une flûte monta dans l'air et y resta comme suspendu au-dessus de la cour ; un tambour, puis deux tambours éclatèrent.

Le vieil instituteur profita de la distraction générale pour partir ; il était heureux de sentir sur sa tête, partout où il allait, la compagnie de la lune. Le besoin presque enfantin de montrer son grand boubou tout blanc lui fit un moment oublier l'appel du désert ; il leva la tête et, adressant un clin d'œil complice à la lune, il redressa fièrement la taille et décida de marcher sur la ville en conquérant. Cette idée le fit sourire, mais par humilité il tenta de l'écarter en rendant grâce à la miséricorde de ce nouveau Dieu dont il devinait la présence dans certains gestes de François et jusque dans la petite tirelire remplie qu'il venait de laisser à ses enfants, et dont il devait rechercher une nouvelle fois la protection, comme l'autre jour, *hier*, ces deux dernières années de victoire au bout desquelles, ce soir, l'attendait un superbe cheval blanc que son imagination fiévreuse, malgré lui, lui faisait enfourcher ; ou plutôt non, noir comme lui était ce bel étalon qui déjà le portait à travers la cité, puis dans une coquette petite école aux enceintes fortifiées. Il sautait au milieu de ses enfants et en brandissant un énorme fusil leur indiquait les différents postes de défense ; il montait sur la tour la plus haute et criait à une foule méchante : « N'approchez pas, ou nous tirons ; nous ne vous laisserons plus toucher à cette école comme la dernière fois. Il vous faudra passer aujourd'hui sur nos corps ; même alors vous

SAINT MONSIEUR BALLY

ne pourriez pas la détruire car derrière nous se dressera une puissance divine invincible, notre Père à nous tous. Regardez ce qu'il a fait pour un pauvre vieillard comme moi... »

Monsieur Bally buta contre une pierre ; il se rendit compte seulement que, depuis quelque temps, il rêvait, tout en se dirigeant vers la fontaine de musique ; il continua à avancer, troublé et presque hypnotisé par un grand gaillard au torse nu, ruisselant de sueur, assis à califourchon sur un gros tam-tam qu'il frappait de toutes ses forces, les yeux fermés, les nerfs du cou tendus ; il ne s'arrêta qu'au centre de la place, indifférent aux exclamations de vive surprise que venait de faire naître sa présence au milieu de ses concitoyens, en proie exclusivement à un violent désir d'entrer dans la danse pour se laisser complètement posséder par ce torrent de notes vibrantes et captivantes, de plus en plus rapide, de plus en plus profond, et dont son cœur commençait à adopter le rythme.

Une femme se détacha soudain d'un groupe et lui enroula son foulard parfumé autour du cou, pendant que les spectateurs, remis de leur émotion, les encerclaient en chantant ; il esquissa timidement quelques pas de danse, semblables à ceux des cultivateurs de son pays après une bonne récolte, et tandis que ses pieds mus par la magie des applaudissements le soulevaient, le portaient en avant puis en arrière, il se revit sur son cheval noir, accueilli comme un héros et un grand bienfaiteur par une foule en délire ; on le portait, lui et son beau cheval noir,

SAINT MONSIEUR BALY

sur les épaules, jusqu'au milieu d'une grande cour fleurie et ombragée que bordaient de magnifiques bâtiments.

Il leur disait simplement : « Je ne suis pas un étranger, comparez la couleur de votre peau à la mienne. Je ne suis pas un voleur, je ne possède aucun bien sur cette terre, même ma maison a été mise aux enchères... Entrez dans mon école et ramassez les fabuleux trésors qui sommeillent dans ses tableaux noirs ; et quand vous vous serez enrichis, chassez-moi... »

Pendant qu'une fois de plus il se laissait emporter sur les flots débordants de son imagination, malgré son âge, il continuait à exécuter à merveille des entrechats et des cabrioles, et rendait, comme en échange, les frissons électriques qu'il recevait du joueur de tam-tam et de ses compagnons.

Une autre jeune fille le rejoignit en se trémoussant sur la pointe des pieds et lui épongea le front à l'aide d'un mouchoir ; puis elle posa sa main sur son épaule et l'entraîna avec elle tout près d'un griot qui venait d'entonner en son honneur un vieux chant populaire et viril de son pays, là-bas, de l'autre côté de la frontière. Des cris d'encouragement et d'admiration fusèrent de toutes parts et à entendre crier : « Mais c'est le vieux Baly, le père des petits mendiants, l'homme qui veut coûte que coûte nous donner une école ; nous devrions l'aider... », il ressentit cette danse comme une douce et ruisselante eau qui le décrassait de toutes ses vieilles rancunes. À son tour, il enroula un bras autour du cou de

sa jeune partenaire : « Je leur dirai également : vous n'avez pas le droit de laisser le plus petit recoin de votre intelligence dans l'obscurité. Associez-vous et construisez partout des écoles ; transformez les murs noircis de vos cuisines en tableaux, et alors vous réveillerez le Dieu qui dort dans chaque Noir. Oui, au fur et à mesure que vous apprendrez à lire et à écrire, Il se dressera et, entouré des esprits de nos glorieux ancêtres, Il vous aidera à devenir les derniers grands conquérants des âmes... Et même les oiseaux célébreront cette nouvelle ère de sagesse et de véritable fraternité, rafraîchissante et garantie par notre puissante technique retrouvée... En les écoutant toute la terre s'agenouillera enfin au cri de Alléluia. »

Son grand boubou blanc lui collait au dos par la sueur ; il s'arrêta, essoufflé, la tête encore bourdonnante de musique et de ses dernières visions ; des petits enfants l'entourèrent avec des cris de joie ; il les entraîna à l'écart et s'accroupit au milieu d'eux.

— Monsieur Bally, vous savez donc danser si bien ? Nous accepterez-vous dans votre nouvelle école ? lui demanda une fillette.

Il lui tapota la joue et répondit en haletant, encore ivre d'émotion :

— Je suis votre papa ; un papa qui vous offrira bientôt la plus belle des écoles.

Il souleva l'enfant et l'embrassa.

— Comment t'appelles-tu ?

— Elle s'appelle Fati, répondirent en chœur ses compagnons de jeu.

SAINT MONSIEUR BALLY

— Mon père, c'est le maire, continua-t-elle fièrement : il dit que c'est dans votre école seule que nous irons, mes frères et moi.

— C'est vrai, Fati ?

— Nous aussi, nos parents vous aiment beaucoup, poursuivirent ses camarades.

Le vieil instituteur tendit les bras vers un autre garçonnet et l'attira affectueusement à lui.

— Si vous me promettez de bien travailler, je vous accepterai tous.

— Même ceux qui vous ont lancé des pierres ?

— Même eux. Un papa n'est-il pas fait pour oublier ?

— Nous irons tous demain matin, monsieur Bally, vous aider.

La grosse lune, comme attendrie, s'était blottie derrière un tas de nuages.

Monsieur Bally se releva, tel un somnambule, et sans un mot marcha à pas précipités vers le désert, emportant avec lui un intense sentiment de bonheur et de paix, ainsi que le foulard parfumé de la jeune femme.

« Je leur dirai encore... » Il ne trouva que les tendres mots de « Travail », de « Fraternité » et d'« Amour ». Toute sa substance spirituelle semblait se diffuser dans la petite ville entière, pénétrant chaque corps, le confondant avec chacun de ses concitoyens ; et jusqu'à la douleur il éprouva un terrible complexe de culpabilité pour toutes leurs misères quotidiennes, en même temps qu'un violent besoin de tout rache-

SAINT MONSIEUR BALLY

ter par le sacrifice de sa personne lui faisait murmurer : « Pardonner et être pardonné. »

De toutes ses forces, en tremblant, il courut vers le champ de sable que blanchissait son amie la lune, pour se libérer de tous ses abominables secrets et comprendre cette vague d'exaltation au fond de laquelle il ne devinait que cette espèce d'amour brûlant et inquiétant qui l'avait entraîné dans toutes ses aventures en laissant sur sa peau les terribles cachets de la lèpre, et qui en ce moment lui donnait envie de hurler à mort, face au ciel, toute sa gratitude : « Je leur pardonne à tous d'avoir voulu m'humilier et me condamner à la vieillesse, de m'avoir jeté des pierres, calomnié et maudit, de s'être moqué de moi, de m'avoir abandonné ; ma belle, toi qui me regardes en ce moment, dis-leur que je leur pardonne à tous et pour tout... Je ne suis pas responsable, ni de la mort de Fabory, ni de celle de ma belle-sœur, ni de celle de cette pauvre vieille tombée dans mon puits ; je n'ai jamais volé qui que ce soit... Mais qu'ils me pardonnent pour tout ce que je leur ai fait : j'ai été trop orgueilleux, je n'ai pas su m'approcher d'eux comme ce soir ; tu verras, grosse lune, que bientôt je me rachèterai. Mon école leur sera ouverte ; si elle n'est pas suffisamment grande, j'installerai partout des nattes sous les arbres ; s'ils ne viennent pas à moi, j'irai moi-même à eux, à genoux de jour comme de nuit, et je transformerai toute la ville en une immense école, car au fond ils m'aiment bien tous. Mon Dieu, je Te remercie de m'avoir aidé jusqu'ici, merci

SAINT MONSIEUR BALLY

encore d'avoir gardé en moi toutes les qualités de mes vénérés ancêtres : la patience dans la persévérance, le sens de l'hospitalité et la générosité... »

Il éprouvait de plus en plus de difficulté à respirer. Il tomba à genoux dans le sable et dénoua le foulard parfumé de la jeune femme.

« Demain, Fati et ses petits camarades commenceront à nous aider. Que ce geste soit le symbole d'une nouvelle alliance avec Toi, notre Père à tous... Mon Père, je voudrais Te demander... »

Un froid engourdissant le prit soudain aux pieds et à la nuque presque au même instant ; il agita en tous sens la tête comme pour l'échauffer, mais il ne put ramener à sa mémoire que la fatidique petite phrase, inconsciemment prononcée après son dernier entretien avec ses enfants : « Lorsque je ne serai plus de ce monde, rassurez-vous : mon esprit veillera sur vous jusqu'à la fin de votre existence. »

Un éblouissant éclair éclata devant ses yeux ; il tenta de respirer, mais constata avec angoisse que le froid avait gagné sa poitrine et qu'il était devenu aveugle.

Avant de s'écrouler, il cria désespérément : « Mon Dieu, ce n'est pas le moment. »

De l'autre côté, la ville s'arrêta de jouer ; on dépêcha la jeune femme pour inviter monsieur Bally à revenir danser.

ÉPILOGUE

Bien des années ont passé depuis la mort de monsieur Baly, mais jusqu'à présent, par une espèce de superstition tacitement admise, on évite soigneusement de le croire disparu. Comme si, à employer ce mot « mort », on le tuerait une seconde fois, car aujourd'hui encore la plupart de mes concitoyens se sentent responsables de la commotion cérébrale qui l'a terrassé.

Si un jour la curiosité vous incite à visiter les lieux où il a vécu, remontez le fleuve Niger jusqu'à 1 200 kilomètres de son embouchure ; ensuite empruntez un camion vers le nord, et après 925 kilomètres de route carrossable, vous déboucherez sur un énorme village d'où partent cinq sentiers. À cause du sable, il serait préférable que vous louiez un chameau pour continuer votre chemin, quoique vous puissiez y trouver des voitures...

À moins que vous n'ayez la chance de rencontrer Issoufou, le chauffeur, avec qui monsieur Baly et son épouse étaient tombés en panne le

SAINT MONSIEUR BALY

jour où pour la première et la dernière fois le vieil instituteur avait essayé de quitter définitivement notre petite ville pour son village natal. Issoufou garde encore précieusement accrochée à son antique camion, tel un talisman, la gourde que lui avait donnée monsieur Baly : il assure, et tous ceux qui ont voyagé avec lui le confirment, que cette gourde donne des ailes à son vieux moteur. Avant votre entrée en ville, il vous racontera lui-même les transformations miraculeuses qu'a opérées monsieur Baly sur notre vie depuis sa disparition physique. Mais il est tellement demandé que si vous ne retenez pas votre place bien à l'avance... Et puis il est si bavard qu'il peut vous embrouiller avec toutes les légendes qui courent actuellement sur le compte du « papa » de nos anciens petits mendiants.

Vous avez lu son histoire : elle est, somme toute, banale, et tous les hommes de bonne volonté pourraient réaliser le double de ce qu'il nous a laissé. Il a eu cependant le rare mérite de nous montrer ici où commence une bonne volonté et jusqu'où elle doit aller.

Mohamed est mort trois mois après le dernier grand voyage de monsieur Baly : c'était un soir de pluie, on ne sait pas encore, étant aveugle, ce qu'il cherchait entre les échafaudages de l'école : on l'a retrouvé à l'aurore, écrasé par un pan entier de briques ; il paraît qu'il s'est suicidé. Il faut vous avouer que, depuis quelque temps, il ne tenait que des propos décousus et incompréhensibles, en pleurnichant et en riant

SAINT MONSIEUR BALY

aux éclats tour à tour. Il repose, selon ses vœux, à côté de la tombe de monsieur Baly.

Avant que vous n'entrepreniez ce voyage, afin d'éviter toute fausse interprétation et vous permettre d'échapper à l'atmosphère d'envoûtement qui règne sur la ville, voici les faits, autour desquels on est en train d'accréditer la sainteté de monsieur Baly :

Dès le lendemain de sa mort, nous connûmes l'un des plus grands scandales de notre histoire : l'iman, d'abord, refusa de prier pour son âme, parce que, disait-il, « cet homme priait avec des gestes de musulman, mais au fond il avait renié l'islam dans ses pensées et ses paroles ; c'est un kafre qui buvait ; il sera condamné éternellement aux feux de l'enfer ».

Ensuite des fidèles fanatiques envahirent, en groupes hargneux, la cour de l'école où reposait, enroulé dans une natte depuis le matin, le corps de monsieur Baly : je crois bien qu'ils avaient encore l'intention de s'attaquer au mort et de chasser définitivement François, Mohamed et les petits mendiants ; c'est alors que se produisit le premier miracle.

François, à leur arrivée, dès qu'il aperçut à leur tête Bana « Le Lièvre » et Gaoussou, défit la natte mortuaire et dans un grand geste de défi et de désespoir leur lança : « Mangez-le... Vous n'atteindrez jamais son âme qui repose maintenant entre les bras du Dieu de la sainte Afrique. »

La rapidité et l'inattendu de sa réaction, ajoutés au mystère des mots « Dieu de la sainte

SAINT MONSIEUR BALLY

Afrique », surprirent d'abord et attirèrent ensuite les regards sur le mort : comme on le raconta plus tard, le corps montrait encore, malgré la chaleur insupportable, une fraîcheur inexplicable. De peur que François ne se remit à divaguer, Mohamed ordonna d'une voix ferme qu'on enroulât à nouveau leur « papa » dans son linceul.

« Que ceux qui sont intelligents comprennent », ajouta-t-il avant de prononcer ces dernières paroles qui ébranlèrent définitivement les petits mendiants dans leur religion, car jusqu'alors, malgré toutes les théories métaphysiques de François et les brusques et folles illuminations de monsieur Baly, ils ne suivaient en matière de foi que le vieil aveugle dont ils se sentaient plus proches en raison d'un obscur sentiment de commune destinée et de solidarité dans leur infirmité : « Toute ma vie durant, commença-t-il en tournant le dos aux partisans de l'iman dans un geste de mépris, je n'ai marché que dans la plate nuit de mes yeux morts et de ma résignation bestiale devant la fatalité. Mon unique révolte ne m'a conduit que dans ce désert, au bout d'un monde où j'ai définitivement perdu les traces des derniers êtres à qui je tenais. Mais comme en récompense, j'ai assisté au plus noble des combats que puisse mener un homme contre les autres et contre lui-même ; un homme qui, au grand soir de sa vie, malgré tous les comforts et les facilités que lui offraient ses droits de retraits, s'est insurgé contre l'ordre naturel du monde, remettant en

SAINT MONSIEUR BALLY

question les Noirs et leurs dieux, et comme un témoignage de sa grandeur, seul, il a pris en charge toutes nos mauvaises consciences et la misère de l'humanité malheureuse et abandonnée de cette ville.

« C'est lui désormais que chacun devra imiter pour faire sortir de nos volontés toutes les écoles possibles et libérer toutes nos lumières pour tous les Noirs, au nom de ce que François appelait tout à l'heure " Notre Dieu de la sainte Afrique ", et c'est ce Dieu, j'en suis sûr à présent, qui a déposé au fond de lui la persévérance, le courage et la générosité nécessaires à son entreprise parce qu'il a eu foi en Lui, parce qu'il L'a sincèrement appelé à son secours quand tout le monde, et même son ancien dieu, refusait de répondre à ses supplications et s'acharnait sur lui à coups de pierres, de malédictions, d'humiliations... Aujourd'hui encore, après l'avoir chassé de la mosquée, on ne veut pas lui accorder le bénéfice de la folie et prier pour son âme. Mais je vous le dis : si un déluge devait un jour à nouveau noyer le monde, entre un homme comme lui et un iman, c'est lui qu'il faudrait sauver dans la nouvelle arche. À ma mort, dites à l'iman que je ne veux pas de vos prières : je veux être enterré de la même façon que notre " papa ", car à partir d'aujourd'hui, moi aussi, je me placerai sous la protection du Dieu des Noirs, je Le prierai de toutes mes forces pour qu'Il me reconnaisse comme un de ses enfants et dans le bienheureux séjour des esprits de nos ancêtres, le jour où Il m'appellera, je témoigne-

SAINT MONSIEUR BALY

rai en votre faveur si vous travaillez à bâtir partout des écoles et à rendre tous les Noirs fiers d'eux-mêmes... »

Je ne me souviens pas bien du reste parce que partout on commença à murmurer : « Mais il est fou, lui aussi. » Et d'ailleurs il se mit à pleuvoir, ce qui ne s'était jamais vu en pareille saison. Je remarquai qu'au fur et à mesure qu'il parlait, la foule se dispersait comme si les mots de cette étrange oraison fussent autant de cailloux jetés contre eux. Il ne restait qu'un petit nombre à l'écouter jusqu'à la tombée soudaine de la pluie : des vieillards, dont le président de l'association des parents d'élèves, et de petits écoliers groupés autour de Fati. Ils procédèrent ensemble aux cérémonies funèbres dans le silence d'un profond recueillement. Tous les petits orphelins, à l'instar de François et de Mohamed, s'inclinèrent ensuite sur la dépouille mortelle du vieil instituteur qui les avait adoptés, en répétant comme des litanies : « Donne-nous, papa, un peu de ta foi, de ta générosité et de ton courage pour achever et faire vivre ton école, pour vaincre le soleil et le désert... Que le Dieu de la sainte Afrique nous protège contre les tentations et toutes les forces du mal. »

Monsieur Baly fut ensuite enterré dans un angle de la cour, à la place où il voulait cultiver le plus beau et le plus grand jardin du monde.

Peu de temps après, le vieux Sidi assassinait son épouse et Bana « Le Lièvre » fut surpris en flagrant délit d'adultère. Aux policiers venus l'arrêter Sidi déclara : « Je ne croyais pas

SAINT MONSIEUR BALY

l'aimer... Tout ça, c'est de la faute à Baly : s'il avait accepté mon amitié et abandonné cette école, je n'aurais jamais passé mon temps à surveiller cette petite garce, par ennui. »

Il fut jugé avec beaucoup d'indulgence : dès après sa libération, il a fondé une petite école privée dans son quartier, et depuis il semble rajeunir de jour en jour.

Le grand marabout Soriba revint dans notre ville un an après la disparition de monsieur Baly, auréolé du titre d'« Elhadji » et riche. On le voyait chaque soir rôder autour de la tombe du vieil instituteur, long épouvantail de boubou blanc que certains avaient fini par prendre pour le fantôme du défunt. On le découvrit un jour mort dans sa case, tenant serré contre sa poitrine son petit livre de clefs des songes ; on se rappela alors que, deux jours auparavant, dans un geste de repentir, il avait invité chez lui tous les vieux et François pour leur révéler qu'en rêve il avait vu monsieur Baly, le visage rayonnant, l'appeler à lui. Il évoqua ensuite vaguement et péniblement sa vie tachée par endroits d'escroqueries, avant de remettre à François une grosse somme d'argent — je pense, comme tous mes concitoyens, que c'était toute sa fortune — qu'il voulait destiner à l'agrandissement et à la modernisation de l'école. Il leur distribua après à tous des noix de cola, en leur demandant de prier pour son âme.

Les petits mendiants tinrent à l'enterrer eux-mêmes, malgré l'opposition de notre iman. « Il avait peut-être menti et volé, mais dans l'inten-

SAINT MONSIEUR BALLY

tion de s'agenouiller près d'Allah à La Mecque et dans l'espoir certain d'être purifié de ses péchés pour renaître à la vie. Mais Allah ne lui a rien pardonné, sinon il ne serait pas revenu ici hanter la tombe de notre papa. Là-bas, il doit être déjà dans les bras que lui tendait... »

L'iman était malade ; il se contenta de hausser les épaules devant ce qu'il considérait comme la folie collective des petits mendiants.

Gaoussou vit à présent dans la même maison qu'Abdoulaye, le député, où ils se livrent tous, à l'indignation générale, à des pratiques sexuelles contre nature ; Gaoussou, d'ailleurs, ne cache plus son vice : il s'habille comme une femme.

Dès votre arrivée dans notre ville, vous serez d'abord surpris de trouver, en plein désert, autant de grands arbres touffus. Nous avons cessé notre seule activité, qui consistait à jouer toute la journée à cache-cache avec le soleil ; chacun de nous a appris à planter un arbre et lorsque vous demanderez à quelqu'un de vous indiquer l'école de monsieur Baly, il s'arrangera toujours pour vous faire passer à côté de son arbre, en vous précisant sans fausse modestie : « Voici ma part d'ombre, ma première victoire contre le soleil. C'est également mon école : j'y échange mes connaissances contre celles des autres ; si vous le permettez nous allons commencer. »

Et comme il arrive souvent, si vous montrez de l'impatience, on vous prendra par les bras et on vous fera traverser la ville vers le sud ; après

SAINT MONSIEUR BALLY

une centaine de mètres, vous entendrez une étrange symphonie faite de cris joyeux d'enfants et de bruits d'enclume ; fermez vos oreilles et regardez bien ; vous apercevrez alors, bordant une grande cour remplie d'arbres, quatre grands bâtiments : le premier est composé de six classes, toutes ornées d'une petite photographie de monsieur Bally ; on y apprend à lire et à écrire sous la direction de François, ou plutôt de Gnama, car, il y a deux ans au cours d'une cérémonie mémorable, il a tenu à se débaptiser et a adopté le nom de son grand-père, un nom pur de Noir ; mémorable, parce qu'il affronta publiquement pour la première fois l'iman ; l'auditoire se dispersa, favorablement impressionné par les argumentations religieuses de Gnama. Il faut reconnaître que la joute oratoire était inégale puisque notre iman est bègue, ce qui ne prête pas beaucoup à l'éloquence, mais comme c'est lui qui, armé de son Coran, provoqua la discussion dans un accès de colère et de jalousie devant la popularité de plus en plus croissante de Gnama, dans le but de démontrer qu'un nom musulman était le plus indiqué pour un Noir, on ne tint aucun compte de ce bégaiement que son adversaire sut d'ailleurs très bien exploiter. Depuis, l'iman a perdu beaucoup de son prestige, et en même temps quelques fidèles.

Dès que Gnama vous apercevra, il sortira de sa classe et vous présentera ses enseignants, ou plutôt ses disciples, qui comme lui ont tous puisé de nouveaux noms dans le patrimoine

SAINT MONSIEUR BALLY

ancestral. Ils ont adopté une pédagogie particulière dont je n'ai pas saisi grand-chose, si ce n'est qu'elle se base sur la réhabilitation des langues nationales, avec juste quelques signes conventionnels nécessaires aux opérations mathématiques. La réforme, en vérité, n'est pas tout à fait au point, mais Gnama ne désespère pas de trouver un jour des caractères communs à toutes nos langues. Il est persuadé que le Dieu de la sainte Afrique l'aidera.

Quant à la morale de sa religion, elle tient dans cette expérience : « Ton ennemi aujourd'hui pourrait bien être ton ami demain, si tu apprends à te faire respecter. »

J'évite autant que possible d'écouter ses sermons, de peur de renier mon Dieu. Ce sont surtout les jeunes qui sont avides de ses révélations. Il m'a déclaré l'autre jour : « Nos jeunes ne sont coupables de rien ; ils ne sont que les victimes écrasées par de trop nombreuses années de mensonges et d'humiliations. Leur cœur est vide et leur âme en disponibilité. Ils ne savent plus vivre parce que nous-mêmes ne savons plus mourir... »

Il vous fera traverser ensuite la cour, pour vous faire visiter le deuxième bâtiment, rempli de toutes sortes de ferrailles et de morceaux de bois : c'est l'atelier d'apprentissage où l'on enseigne à tous nos anciens mendiants un métier utile.

Le troisième bâtiment, que vous verrez à l'est, comprend deux parties : une infirmerie que dirige le docteur André ; après avoir soigné un

SAINT MONSIEUR BALLY

malade, il ne le laisse jamais partir sans lui apprendre à déceler tous les symptômes de sa maladie pour qu'à son tour il puisse la combattre un jour chez les autres ; il a perdu tout son embonpoint, mais ses yeux rayonnent tout le temps de bonheur. Toute la population l'estime beaucoup.

Après, vous trouverez un dortoir où vous pourrez passer la nuit. Et si les petites mains de nos anciens lépreux ne vous répugnent pas, on vous servira toujours gratuitement le dîner dans une grande calebasse commune ; c'est généralement un plat africain, préparé dans le quatrième bâtiment — celui qui a la forme d'un cube — avec les produits du jardin.

De toute façon, ce n'est pas pour voir une petite école perdue en plein désert que vous aurez entrepris ce voyage si éprouvant. Gnama, d'ailleurs, a cessé de commenter l'organisation et la vie de la petite communauté dont il est le chef, parce qu'il a parfois la pénible impression qu'on les regarde comme de petits animaux bizarres et un peu fous. Il vous conduira sûrement derrière le dortoir, près de la tombe de l'homme dont certains contestent encore la sainteté : c'est une petite tombe propre, séparée de celle de Mohamed par une belle allée fleurie.

Si vous êtes noir, accroupissez-vous auprès de l'une d'elles et demandez sincèrement du fond de votre cœur : « Dieu de la sainte Afrique, délivre-moi du mal, de la maladie, de la mort, de l'indigence spirituelle, de la peur, de la singitude, de la pauvreté matérielle, en un mot de

SAINT MONSIEUR BALY

tout mal... Je crois en Toi, mon Père sur cette terre et dans les cieux. » Et il vous sera répondu selon vos vœux.

Je ne voudrais pas vous influencer de quelque manière que ce soit, mais nous avons vu ici beaucoup de touristes désespérés d'être noirs retrouver un sens à leur vie et se consacrer, après leur pèlerinage sur la tombe de monsieur Baly, à quelque saint labeur, comme la construction d'une école ou la libération de notre continent.

Gnama le dit souvent à ses petits élèves et à ses disciples, chaque soir, après le repas commun, avant qu'autour d'un grand feu de bois on ne commence à évoquer les belles vertus guerrières de nos ancêtres : « Le plus difficile aura été fait si nous transformons en conscience les combats de monsieur Baly... En vérité, tous ceux qui mourront en sauvant un Noir seront sauvés ; tous ceux qui le trompent seront châtiés. Soyez capable de charité pour les uns et de méchanceté pour les seconds. Pour tout ce que vous aurez fait durant votre passage dans cette vie, notre Dieu ne retiendra rien d'autre. Que chacun de vos gestes soit une leçon de courage, de travail et de solidarité. Soufflera bientôt alors dans nos enfants l'esprit de Celui qui nous aide à repousser le désert, à rafraîchir le soleil et à éclairer les intelligences par l'intermédiaire d'une école. »

